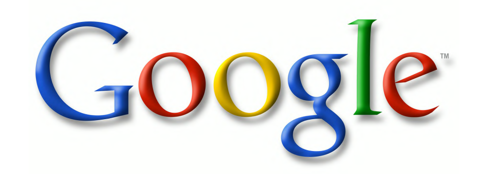


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

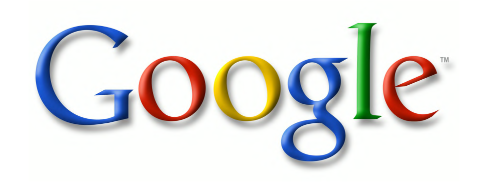
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



### A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

### Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

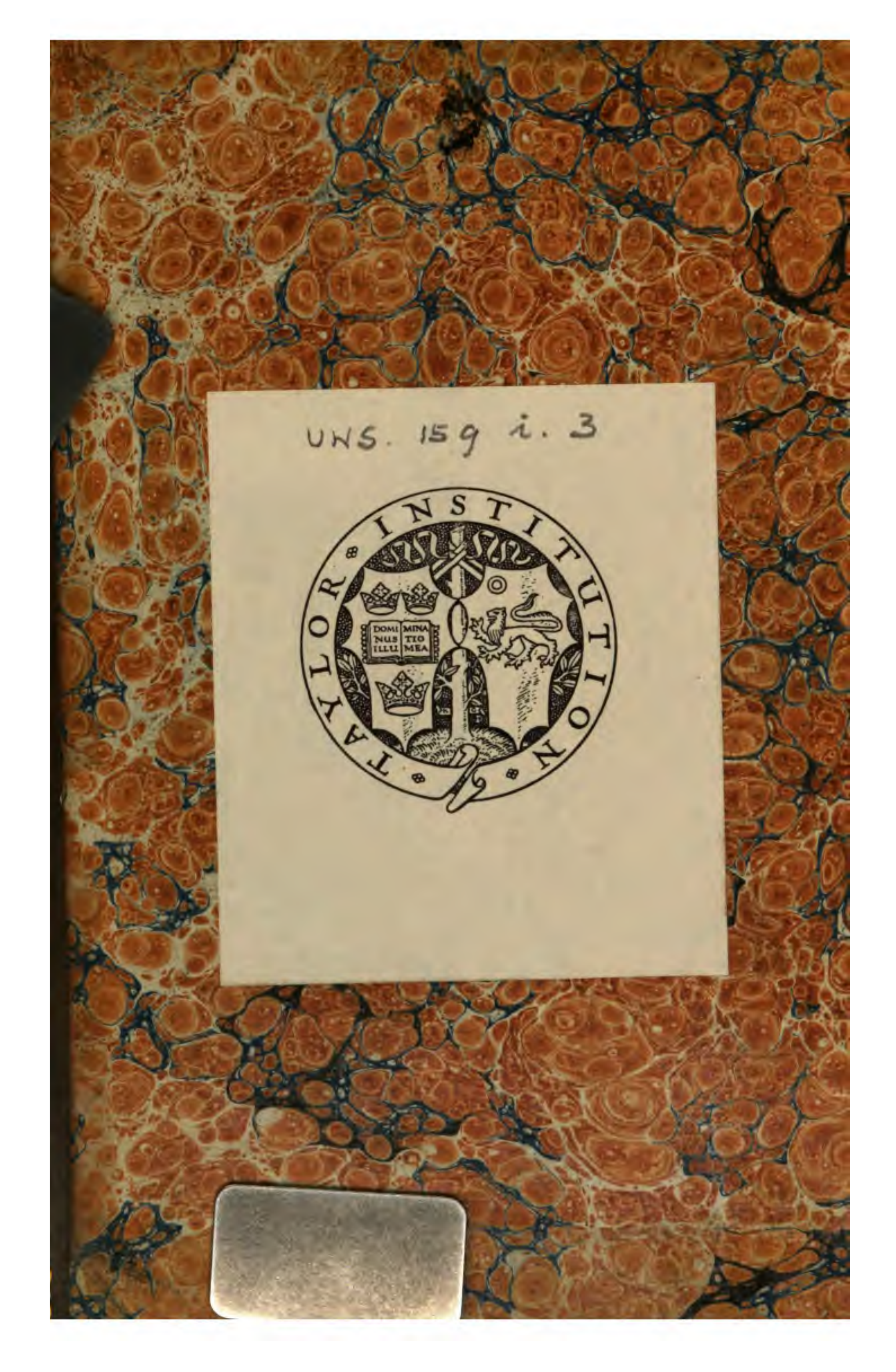
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

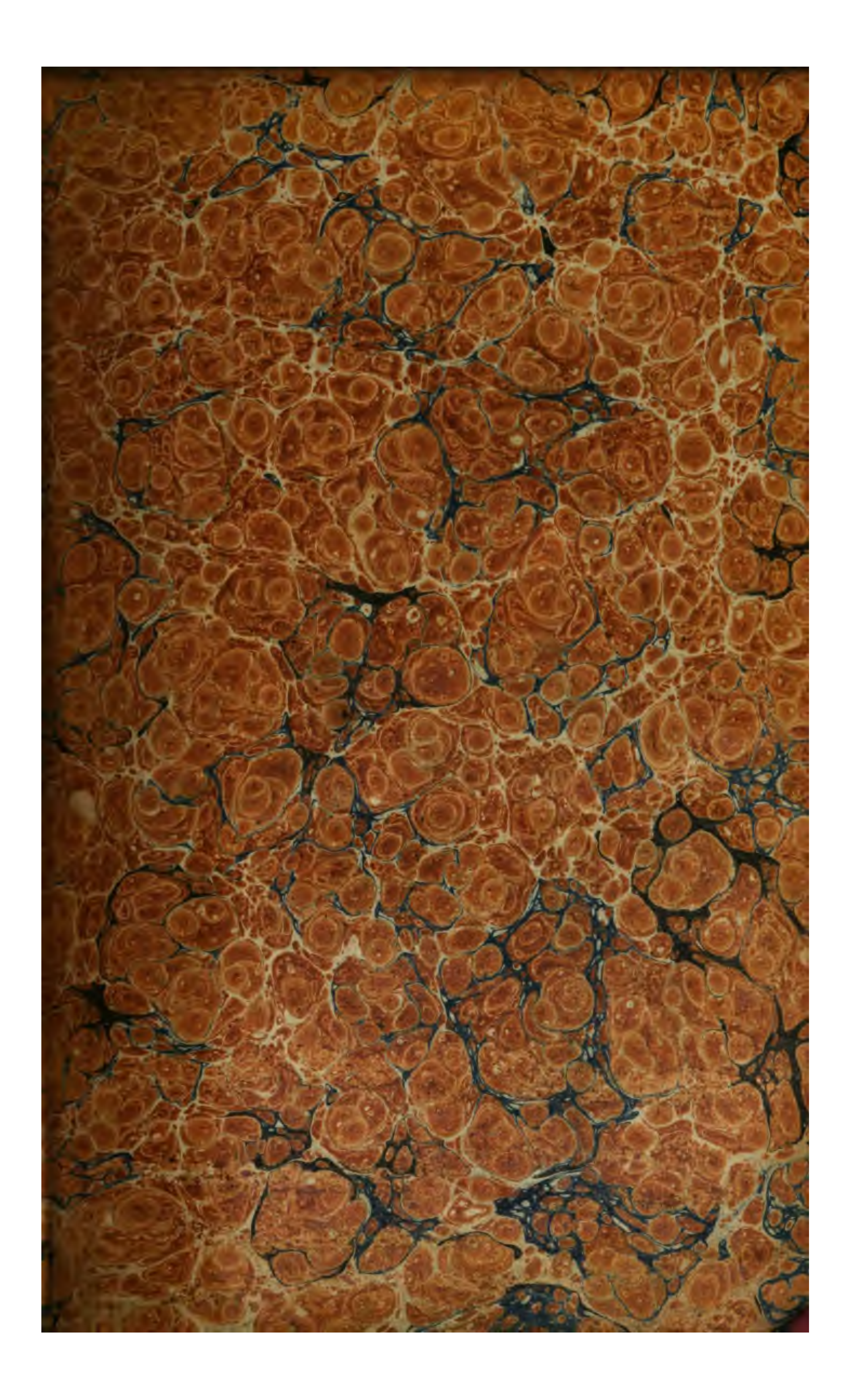
### À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





UNS. 159 i. 3
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



# ŒUVRES
# DE LE BRUN.
## TOME II.

# ŒUVRES
# DE LE BRUN.
## TOME II.

# ŒUVRES

DE

PONCE DENIS (ÉCOUCHARD) LE BRUN,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Mises en ordre et publiées par P. L. GINGUENÉ, Membre de l'Institut, et précédées d'une Notice sur sa Vie et ses Ouvrages, rédigée par l'Éditeur.

---

Malin, tendre, sublime, à l'immortalité
Il consacra les sots, l'amour, la liberté.
P. CHAUSSARD.

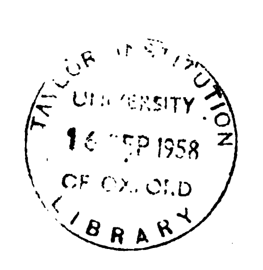
TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

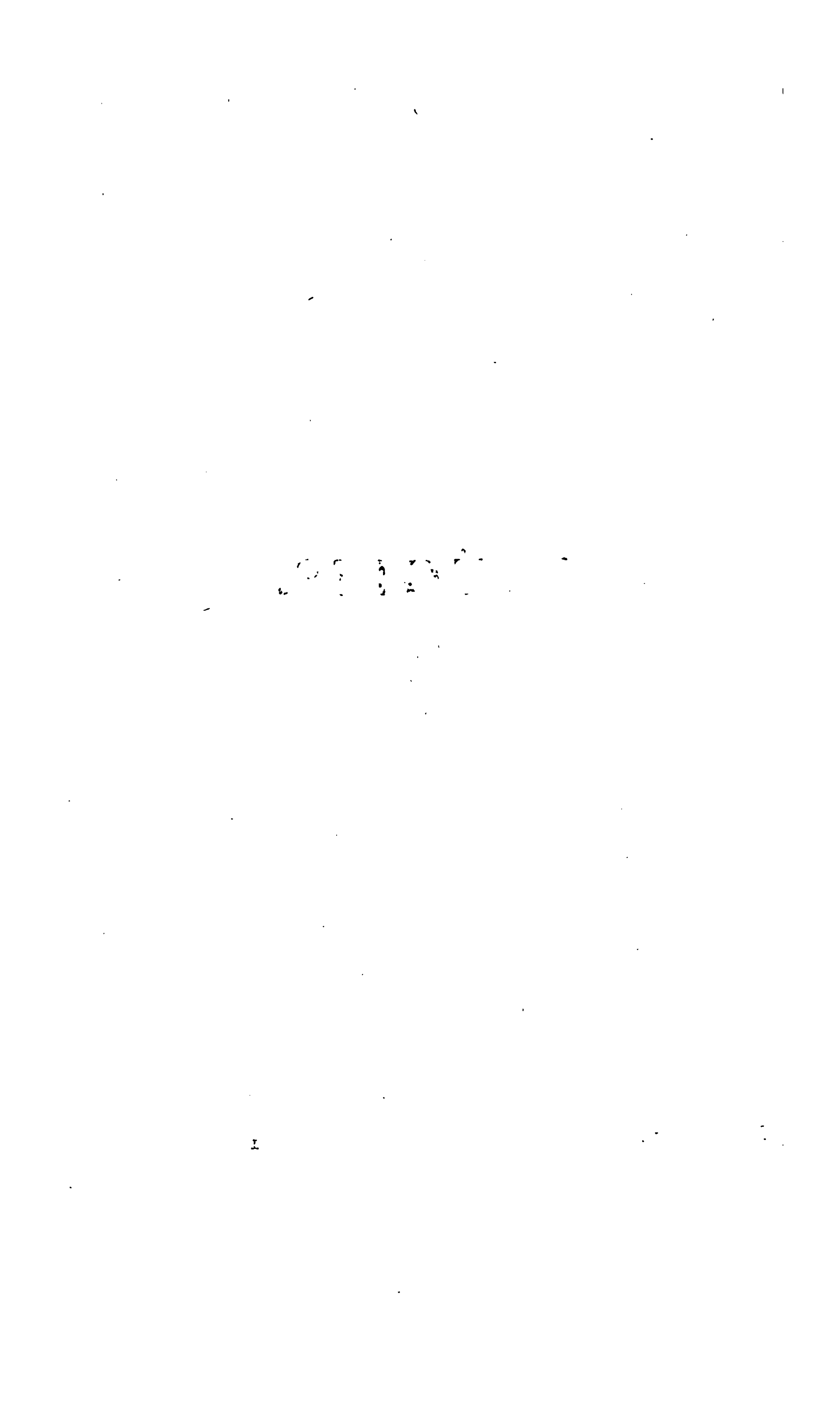
A PARIS,

Chez GABRIEL WARÉE, Libraire, quai Voltaire, n° 21.

1811.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 SEP 1958
OF OXFORD
LIBRARY

# ÉLÉGIES.



# ÉLÉGIES.

## LIVRE PREMIER.

### ÉLÉGIE I.

#### A FANNI.

AH! fuyons des Cités le profane séjour.
Viens trouver au hameau la Nature et l'Amour,
Fanni! viens m'embellir les champêtres asiles.
Que les Amans de l'Art se plaisent dans les Villes!
De leurs riches Palais nocturnes habitans,
Ils ne connaissent plus l'Aurore et le Printemps:
Ils ont dans le cristal des fleurs décolorées,
Tristes et sans parfums, de Zéphire ignorées:
Leurs fruits impatiens devancent les Saisons;
De Pomone trop lente ils méprisent les dons.
Leurs goûts sont insensés; leurs âmes sont arides;
Morphée est le seul Dieu de leurs jours insipides;
En des jeux fatigans ils consument leurs nuits,
Et leur triste bonheur est de changer d'ennuis.

Heureux! qui de Palès respirant tous les charmes,
Va surprendre l'Aurore à ses premières larmes,
Et d'un pied matineux effleurant le gazon,
De l'Oiseau qui s'éveille entend le premier son!
Heureux! si le premier cueillant la fleur naissante,
J'en pare ton beau sein, ô ma fidèle Amante!
Ou d'un nid que la feuille à peine couvre encor,
Je mets sur tes genoux le frêle et doux trésor;
Et la timide Mère, inquiète, éperdue,
Qui le protège encōr de son aile étendue!
Mais, j'entends les regrets du Père et de l'Époux!
O ma Fanni! cédons à des regrets si doux.
Ah! remettons ce nid dans son palais mobile;
Croissez, petits Oiseaux! goûtez un sort tranquille;
Que jamais l'Épervier, ni l'Autour ravisseur,
Ni le plomb criminel lancé par le Chasseur,
N'abrègent de vos jours l'innocente durée,
Et ne fassent gémir une Veuve éplorée.

Quelle Ame est insensible aux attraits ingénus
De ces plaisirs si purs à la ville inconnus?
Au seul nom des Hameaux l'âme s'échappe entière;
Des pleurs délicieux humectent la paupière.
Là, Cérès a pour nous déployé ses tapis;
L'émeraude y promet l'or fécond des épis.
Là, d'une source vive entre les fleurs errante,
Bondit à pas légers la Nymphe transparente.
Là, Philémon, Baucis, époux jadis heureux,
Se plaisent d'enlacer leur feuillage amoureux.
Syrinx est ce Roseau qu'un doux Zéphyr caresse.

Là, tout parle d'amour, tout plaît, tout intéresse;
Tout porte au cœur ému de saints ravissemens;
La Nature y sourit au bonheur des Amans.
Le tendre Amour dut naître au sein d'une prairie:
Là, du nectar des fleurs son Enfance nourrie,
Goûta les jeux naïfs des rustiques Hameaux;
Et sa bouche divine enfla les chalumeaux.
Souvent il se mêlait aux danses des Bergères,
Ou tressait en osier des corbeilles légères.
Quelquefois de ses mains un guéret sillonné,
Sourit de voir un soc de myrte couronné.
Avec son Adonis Vénus même sans honte
A porté la houlette aux rives d'Amathonte.
Amante d'un lait pur, souvent sa belle main
D'une Mère bèlante a su presser le sein.

Que Vénus, que l'Amour soient encore nos Maîtres!
Ah! ne dédaignons point ces délices champêtres.
Avec l'Aube éveillé, quel charme de te voir
En longs cheveux épars soulevant l'arrosoir,
Prodiguer une eau pure aux tiges parfumées
Des fleurs que ton Amant lui-même aura semées,
Ou conduire avec Art aux voûtes des Berceaux
Du Jasmin odorant les flexibles rameaux,
Ou tondre d'un gazon la pointe jaunissante,
Ou relever d'un ceps l'espérance penchante;
Ou quelquefois au Bois, d'un caprice enfantin,
Secouer sur mon front les perles du matin;
Et cueillir avant moi, sur la branche agitée,
La Noisette trompeuse et souvent rejetée!

Loin des Palais dorés, séjour des noirs Soucis,
Quel charme, dans la Grotte où nous serons assis,
De voir ces longs troupeaux qui blanchissent la plaine,
Et la Chèvre qui pend à la Roche lointaine;
Et le jeune Pasteur qui, les suivant toujours,
Confie au chalumeau ses rustiques Amours,
Tandis que sa Bergère attache à sa houlette
Le prix de ses chansons, la simple Violette!

Quand le soir, ramenant l'étoile du Berger,
Imposera silence au chalumeau léger,
Et que l'aimable Oiseau qui se plaint de Térée,
Charmera les Forêts de sa voix éplorée,
Émus de ses accens, touchés de ses douleurs,
A nos tendres Baisers nous mêlerons des pleurs.
Crésus et tout son Or, source de ses alarmes,
Ne saurait acheter ces précieuses larmes.

# ÉLÉGIE II.

Qu'il fut barbare ! il eut un cœur de diamant,
Le premier qui ravit l'Amante à son Amant !
Et l'Amant qui survit au jour qui les sépare,
Lui-même porte un cœur insensible et barbare.

Je n'ai point, ô Fanni ! cet insensible cœur ;
De ton absence, hélas ! je sens trop la rigueur.
Entraîné loin de toi par l'aveugle Fortune,
Combien j'ai combattu sa faveur importune !
Combien je regrettais ce Rivage enchanté,
Où Vénus me fit voir ta naissante beauté ;
Et ta douce retraite aux Argus inconnue,
Où j'appris le secret de ta flâme ingénue ;
Et ces Jardins rians où mon timide espoir
Attendait mon Amante avec l'Astre du Soir !
Enfin de ces regrets la Parque me délivre ;
En cessant de te voir, j'ai dû cesser de vivre.
Je t'aimais trop ; je meurs victime de mes Feux.

O toi pour qui j'expire, entends mes derniers vœux !
Quand de tes doux Attraits l'Amant et le Poète
Ne seront plus qu'une Ombre, une cendre muette ;
Quand ma froide dépouille, étendue au cercueil,
Sera couverte, hélas ! du funèbre linceul,

L'Amour te portera cette triste nouvelle;
Il guidera vers moi ta démarche fidèle.
Ta douleur va tromper les yeux de tes Argus;
Elle fuira ces Bords que je ne verrai plus.
L'Amour, t'enveloppant de l'Azur d'un nuage,
Aux regards indiscrets voilera ton passage.
Pour la dernière fois tu suivras son Flambeau
Vers l'Asile où la Mort a creusé mon Tombeau.

Descends, ô ma Fanni! sous la voûte sacrée
Où de mon Ombre encor tu seras adorée.
Viens orner mon Cercueil de Cyprès et de Fleurs;
Viens, les cheveux épars, l'arroser de tes pleurs.
Prends des mains de l'Amour le Trait qui t'a blessée;
Et de ce Trait de Feu, sur ma Tombe glacée,
D'une fidèle main viens écrire, en pleurant,
Ces Vers qu'Amour, hélas! te dicte en soupirant:
« Sous ce Marbre repose une Ombre qui m'adore;
» S'il n'eût aimé Fanni, Mysis vivrait encore ».

# ÉLÉGIE III.

## AU BILLET QUE J'ENVOIE A FANNI.

Billet que je confie aux Ailes de l'Amour,
Pars, vole à ce que j'aime annoncer mon retour.
Ah! dis bien à Fanni ma vive impatience!
Dis que je vais demain respirer sa présence!
Demain l'Aube verra mon rapide Coursier
Qui devance, en courant, le vol de l'Épervier,
D'un pas ailé, franchir, en dévorant sa trace,
Ces huit Termes jaloux qui prolongent l'espace.
Demain, demain Fanni doit par mille faveurs
D'un exil douloureux me payer les rigueurs.

Doux Billet! ne va point révéler ce Mystère;
Trompe de ses Argus la vigilance austère;
Que l'Amour te dérobe à tout regard malin;
Que Fanni te prenant d'une furtive main,
Et d'un regard oblique essayant de te lire,
Te glisse près du cœur où son Amant respire.
Tu sentiras ce cœur, plein d'un trouble charmant
Te demander Mysis à chaque mouvement,
En desirs éperdus s'égarer, se confondre,
Te presser, te parler, t'écouter, te répondre,
Gémir impatient des obstacles jaloux,
Et voiler de soupirs son timide Courroux.

Oh ! que des sombres Nuits l'heure si desirée
Va lui rendre importuns les Jeux de la soirée,
Et les tristes lenteurs du nocturne Festin !
Douze fois l'Airain sonne : elle s'échappe enfin
Vers l'Alcove discrète où la Beauté repose :
Un lin pur y reçoit et l'Albâtre et la Rose.

Heureux Billet ! c'est là que, bravant les Argus,
Au Flambeau de l'Amour, Fanni, les yeux émus,
Va te lire cent fois pour te relire encore ;
Et tu reposeras sur un Sein que j'adore !

# ÉLÉGIE IV.

O Nuit voluptueuse ! ô Lit cent fois heureux !
Asile et confident des Baisers amoureux,
Lit, où j'ai caressé mon Amante fidelle;
Rideaux que le Plaisir agitoit autour d'elle ;
Doux Flambeaux dont l'éclat animoit nos Discours,
Et ces folâtres Jeux, prélude des Amours :
Ombres dont la faveur et les voiles complices
Encouragent Vénus aux dernières Délices ;
Ah ! sans cesse à mes yeux retracez les Appas
Qu'amour si doucement fit mourir dans mes bras !
Sans cesse peignez-moi les querelles badines;
Les refus irritans, les caresses divines,
Et des Baisers si doux le murmure enflâmé,
Que suit, plus doux encore, un silence pâmé !....

Mais la Nuit déroba mon bonheur dans ses ombres;
Un triomphe si doux eut des Plaisirs trop sombres.
Sans doute un demi-jour sert mieux la Volupté;
Et j'aime à voir rougir la timide Beauté ;
Dans les yeux des Amans Vénus a mis leur Ame,
L'œil reçoit, lance et guide une amoureuse flâme.
Ce Berger, qui ravit d'infidèles appas,
Vit Hélène, sans voile, au lit de Ménélas,

Endymion sans voile, au lit de son Amante,
Caressoit d'un beau Corps la nudité charmante;
Imitons-les, Fanni ! n'attend pas que ton Sein
Echappe mollement au Baiser incertain.
Enivre mes regards des Charmes que j'adore;
Préviens l'affreuse Nuit qui n'aura point d'Aurore;
Entrelaçons nos bras, et qu'un Lien si beau
De la Parque jalouse affronte le Ciseau.
Que du tendre Ramier l'aîle voluptueuse
Presse moins vivement sa Colombe amoureuse.
Hélas! et s'il n'est point d'immortelles Amours,
Du moins ne leur donnons de termes que nos jours.

Ah! tu verrais courir les Fleuves vers leur source,
L'Aurore conduirait le Char glacé de l'Ourse,
La flâme du Soleil s'éteindrait dans les Cieux,
Avant ce feu si pur allumé par tes yeux!
Mon sort est de t'aimer, et de t'aimer sans cesse;
De mourir dans tes bras d'une éternelle ivresse.
A cette heureuse Nuit donne souvent des Sœurs;
Je préfère au Nectar de si douces Faveurs.
L'Amant qui peut sucer tes lèvres demi-closes
Boit l'immortalité dans leur Coupe de roses.

# ÉLÉGIE V.

L'ABSENCE me ravit les charmes que j'adore,
Dieux jaloux! est-ce en vain qu'un Amant vous implore?
Vos autels sont-ils sourds à des Vœux innocens?
Le Ciel se jouerait-il de mon crédule encens?

QUE Choiseul ait d'un Roi le faste et les richesses:
Mes Vœux sollicitoient de plus douces largesses.
Mon Amour, peu jaloux d'une vaine splendeur;
Ne demandoit au Ciel ni l'or, ni la grandeur,
Ni ces Palais brillans d'une pompe insultante,
Ni ces riches Moissons que la Sicile enfante,
Ni ces Cristaux dont l'Inde enorgueillit ses bords;
Tes Baisers, ô Fanni! valent tous ces trésors;
Riche de tes Faveurs, que m'importe un Empire:
Mais quel jour me rendra ta vue et ton sourire?

L'AMOUR a des terreurs que lui seul peut calmer:
Cette nuit même un Songe est venu m'alarmer.
Ah! d'un trop juste effroi je n'ai pu me défendre;
Le Songe était affreux;.... il te peignait moins tendre.

QUE la Fortune et Mars gouvernent l'Univers;
Qu'ils sèment à leur gré la Gloire et les Revers;
Que par des nœuds secrets s'alliant à la Seine,
Le Rhin contre la Sprée arme le Boristhène,

Et du seul Frédéric assiége les Etats;
Qu'il triomphe ou qu'il tombe après tant de combats;
Rien ne saurait troubler ma paisible assurance:
Je ne crains, ô Fanni! que ton indifférence;
Je ne forme des vœux qu'en faveur de l'Amour;
Chacun de mes soupirs demande ton retour.
Je voulais dans tes bras consumer ma jeunesse;
Je voulais sur ton sein réchauffer ma vieillesse;
Je voulais, à tes pieds, mourant de volupté,
Descendre, plein d'amour, aux rives du Léthé.

Là, chantant les Attraits dont tu fus embellie,
Mes Vers rendront jaloux et Tibulle et Délie.
Gallus, Catulle, Ovide et La Farre et Chaulieu,
A ma Flâme, à mes Chants reconnaîtront leur Dieu.

Mais dans quels vains transports égaré-je mon Ame,
Quand ton absence, hélas! glace et trahit ma Flâme?
Quand, au dernier Billet que ta main a tracé,
Un mot affreux.... (tes pleurs l'avaient presqu'effacé!)
M'apprend de tes Argus la haine et les obstacles?

Aime! et crois que l'Amour est le Dieu des Miracles.
Revole, chère Amante, aux bords de nos ruisseaux:
Ah! Fanni, c'est ton Nom que murmurent ces Eaux;
C'est ton nom qu'en ces Bois soupire Philomèle;
Cet Ombrage, mon cœur et ce gazon t'appelle.
Reviens! et toi, Vénus! calme enfin mon tourment;
Et rends ma jeune Amante à son fidèle Amant.

# ÉLÉGIE VI.

## FANNI A MYSIS ABSENT.

Un Billet de Mysis hier sécha mes larmes;
Mais je sens aujourd'hui renaître mes alarmes.
Rien n'a-t-il cette nuit troublé son doux sommeil?
Étais-je ce matin présente à son réveil?
Sait-il que tous mes jours coulent dans l'amertume,
Et de quels maux cruels son amour me consume?
Hélas! quand pour lui seul je soupire aujourd'hui,
Je ne veux à Mysis d'autres maux que l'ennui.
Qu'au milieu des plaisirs son Ame soit absente,
Et se peigne Fanni plaintive et gémissante!

Oui, je n'en doute pas; des mêmes Feux uni,
Tu penses, cher Mysis, à ta chère Fanni,
A ses pleurs, à sa flâme, à son impatience,
Tu gémis comme moi d'une fatale absence.
Ah! dis-moi donc le jour, ce jour tant désiré,
Qui rendra ce que j'aime à mon cœur enivré!
Je vis de cet espoir! je vis de ma tendresse!
Non, l'Univers, sans Toi, n'a rien qui m'intéresse.
Si je vois de l'Aurore étinceler les Feux,
C'est pour Toi, c'est vers Toi que l'appellent mes vœux;

Et le moindre Zéphyr dont je suis caressée,
Mysis, je te l'envoie, au moins de la pensée.
Sans cesse autour de Toi je veille avec l'Amour;
Je maudis pour Toi seul l'Astre brûlant du Jour.
Je voudrais te prêter le voile d'un nuage.
Pour rafraîchir les Airs, j'ose invoquer l'Orage.
Sans cesse mon amour, esclave de ta Loi,
Commande aux Élémens de n'agir que pour Toi.
Je voudrais, cher Mysis! aux dépens de moi-même,
Asservir la Nature à ton Bonheur suprême.

Ton Bonheur, tes Plaisirs sans doute lui sont chers;
Tu la rends si touchante et si belle en tes Vers!
Amante comme Moi du beau Feu qui t'anime,
Elle se plaît aux Sons de ta Lyre sublime.
Tu chantes sa beauté, ses grâces, son pouvoir.
Tu fais des Vers charmans.... et je ne puis les voir!
Je ne puis seconder ton aimable délire!
Mes Baisers seuls troublaient les doux Chants de ta Lyre!
A ces Jeux de l'Amour tu savais pardonner;
Et ta Muse, de Fleurs se laissait couronner.
Tu revolais de Gnide au Temple de Mémoire.
Mes Feux avec orgueil se paraient de ta Gloire.
Tout plaisir m'est ravi! l'absence et ses tourmens
En Siècles douloureux m'ont changé ces momens.

Je vois la sombre Nuit, roulant son Char d'Ébène,
Couvrir d'un voile épais les rives de la Seine.
Tout dort. Je veille seule; et je t'appelle en vain!
Et du Temps fugitif j'entends sonner l'Airain;

Des amoureuses Nuits c'est l'heure solitaire,
L'heure où tu m'éveillais pour le tendre Mystère!
Mais la triste Grandeur t'emprisonne à sa Cour.
Hélas! rien à tes yeux n'y retrace l'Amour,
Rien n'y parle de Moi! Là, ma Flâme fidèle
Ne vit que dans ton Cœur, n'a que ton Cœur pour elle!
Je sème de regrets et de vœux égarés
L'intervalle odieux qui nous a séparés.
Le tendre Amour ne voit qu'avec inquiétude
De nos Lits divisés la froide solitude:
Fuis donc ces vains Palais d'où l'Amour est banni,
Et viens le retrouver dans les bras de Fanni.

# ÉLÉGIE VII.

## SUR UNE ABSENCE PROLONGÉE PENDANT L'HIVER.

Quoi! des Tyrans de l'Air la Troupe conjurée,
Ose insulter ma Tête à Fanni consacrée?
Quoi! leur souffle mortel a pénétré mon Sein!
Amour! que faisais-tu de ton Flambeau divin?
Ah! crédule à tes Feux, j'eusse osé, dans ma course,
Affronter les regards des sept Astres de l'Ourse;
J'eusse, nouvel Orphée, aux rives du Strimon,
D'une Euridice encor soupiré le doux nom.
Eh! qui peut d'un Amant effrayer le Courage?

Vous le savez, ô vous! Bords dépouillés d'ombrage!
Tandis que vous pleuriez vos Zéphyrs disparus,
Que de fois mes chagrins vous ont-ils parcourus!
En vain les noirs Autans sifflaient avec furie;
Sourde à leurs cris aigus, ma sombre rêverie
S'égarait, oubliait l'inclémence des Airs:
Que dis-je? ces Bords même, affreux, glacés, déserts,
Offraient à ma tristesse une horreur consolante;
Et mes yeux y cherchaient les traces d'une Amante.
Mes pas suivaient Fanni; la Mort suivait mes pas;
Son absence et la Parque y juraient mon Trépas.

Là, quand un Ciel glacé, daignant encor sourire,
Faisait du sombre Hiver étinceler l'Empire,
Cent Beautés, que du Jour invitaient les rayons,
Et que le Nord parait de ses riches Toisons,
De la Neige à longs flots par l'Hiver épaissie,
Rasaient légèrement la surface durcie;
Borée était moins prompt que leurs rapides Chars;
Rien ne put détourner mon cœur ni mes regards.
A peine j'y goûtais l'espoir de sa présence,
Qu'un Nuage éclipsait ma timide espérance.
Combien de fois, hélas! mes vœux impatiens
Ont imploré des Cieux plus doux et plus rians!
Je grondais l'Aquilon et la Nue orageuse,
Qui troublait de nos cœurs la fortune amoureuse.
J'espérais sur moi seul, épuisant ses fureurs,
Fatiguer sa colère et lasser nos Malheurs.

A quels tourmens encor ton absence me livre!
Et que loin d'une Amante il est affreux de vivre!
Fanni! tu sais trop plaire et je sais trop aimer:
Nos cœurs, pour être heureux, devaient moins s'enflâmer.
Des vulgaires Amans la paisible tendresse,
Jamais n'a pu sentir, calme dans son ivresse,
D'un cœur passionné les troubles orageux.
S'ils connaissent l'Amour, ce n'est que par ses jeux.

O Sensibilité, présent cher et funeste!
Que d'amertume, hélas! dans ton Nectar céleste!
Toujours de son bonheur un cœur tendre est puni.
Il paie en longs Soupirs les Baisers de Fanni.

Fanni ! ce vide affreux, qu'y laisse ton absence,
Joint l'horreur du néant au poids de l'existence :
Je ne saurais plus vivre ! et mon dernier soupir
A s'échapper sans Toi n'oserait consentir.

Heureux qui peut mourir au sein de ce qu'il aime!
Dans le cœur d'une Amante il survit à lui-même.
Mais ce dernier bonheur, ce plaisir douloureux,
Un barbare Destin le refuse à mes vœux.

Ah ! Vénus, mon Printemps a vu pâlir ses Roses,
Sous ton Astre fatal imprudemment écloses !
Ta Flâme épuise enfin la source de mes Jours ;
Et je meurs, dévoré du Flambeau des Amours.
Pareil au doux Encens qu'une main épurée
Brûle sur tes Autels, divine Cythérée !
Qui, même en s'exhalant, se plaît à parfumer
Cette fatale main prompte à le consumer.

Ainsi le Dieu du Jour voit la tendre Clytie
Pencher vers ses rayons sa tête appesantie,
Redemander aux Cieux un infidèle Amant,
Adorer le Parjure, et périr en l'aimant.

Telle encor vers Fanni mon Ame étend ses ailes.
Si mon cœur eût volé vers des Flâmes nouvelles,
Si je n'eusse, aux plaisirs préférant mes ennuis
Fatigué de mes pleurs le silence des Nuits,

Je vivrais ; mais Fanni ne serait pas ma Vie !
Vénus, fais qu'en ses bras elle me soit ravie ;
Et les Traits de la Mort me sembleront si doux,
Que je croirai ta Main complice de ses Coups.

# ÉLÉGIE VIII.

*Faite dans le même Hiver, pendant une Hémorragie violente, et qui pensa devenir mortelle.*

1757.

Le Sang baigne à longs flots mes lèvres pâlissantes;
Et mon Tibulle échappe à mes mains défaillantes.
De mon Sein oppressé les pénibles efforts
Y tourmentent la Vie, et brisent ses ressorts.
Dans ce Combat mortel et de glace et de flâme,
Fanni seule, Fanni retient encor mon Ame:
Ma voix, en expirant, soupire ce doux Nom;
Et de ma Lyre éteinte il est le dernier son.
Ma Lyre avait promis de la rendre immortelle,
Et devait au Printemps défier Philomèle:
Le Printemps reviendra pour Philomèle;... et moi,
D'un silence éternel j'aurai subi la Loi.
Les Roses reviendront; et cette main absente
N'aura point le bonheur d'en parer une Amante!
Des Myrtes, des Lauriers que je devais cueillir,
Tout l'espoir avec moi va donc s'ensevelir?

O Mort! divinité si terrible au Vulgaire,
Je ne crains pas le coup de ta main sanguinaire:

De mes Jours mal tissus romps le faible lien;
La Vie est peu de chose; et Toi-même n'es rien.
Mais quitter à la fois une Amante et la Gloire,
Sans avoir consacré ses Feux et sa Mémoire!
Mais dans la foule obscure indignement périr!
Cette Mort est affreuse, et c'est plus que mourir!

## ÉLÉGIE IX.

L'HEURE fatale accourt, d'un long crêpe voilée,
Terrible, et conduisant la Parque échevelée;
Elle accourt !... je la vois !... j'entends son vol affreux.
Tel fond l'avide Autour sur un Cygne amoureux;
Tel le noir Épervier, d'une aile frémissante,
Vole, suit, presse, atteint la Colombe innocente,
Qui, du Char de Vénus séparée un moment,
Par ses cris douloureux l'implore vainement.

Loin de tes yeux, Fanni, la tombe me dévore;
Tu n'entends plus la voix d'un Amant qui t'implore,
Enlevé de tes bras et du sein des Amours,
Les chagrins de l'absence ont flétri mes beaux jours.

Que tu verrais Mysis différent de lui-même!
Son cœur n'est point changé; puisqu'il respire, il t'aime.
Mais ce n'est plus ce front riant et fortuné,
Tant de fois par tes mains de Myrtes couronné:
Ce n'est plus cet Amant que tes lèvres de rose
Enivraient du Nectar dont Vénus les arrose;
Ce n'est plus ce Mysis qui, plein de feux si doux,
Seul aimé, t'aimant seule, a fait tant de jaloux.
Il jouissait alors de ta douce présence;
Sa Vie est dans tes yeux; il meurt de ton absence.

Je jurai mon retour à tes embrassemens.
La Mort, la Mort jalouse a rompu mes sermens;
Sa brûlante fureur circule dans mes veines;
L'art se trouble, s'épuise en ressources trop vaines;
Et mon Sang qui jaillit sous les couteaux mortels,
A neuf fois de la Parque arrosé les autels.
La Parque sur mon lit terrible et menaçante,
Foule d'un pied sanglant ma tête gémissante.
L'Amour repousse en vain l'inexorable faux;
Sa main foible ne peut désarmer Atropos:
La cruelle triomphe; et son soufle homicide
Desséchant les pavots sur ma paupière aride,
Fait bouillonner mon sang à flots séditieux.
Je brûle, je frissonne; un voile est sur mes yeux;
Mes yeux ne verront plus ni les Fleurs, ni l'Aurore;
Ni les yeux de Fanni plus séduisans encore;
Ces yeux que je chantais et baisais tour à tour,
Ces yeux où je puisais le Génie et l'Amour.

Amour! Vénus! et vous, ô Filles de mémoire!
Promettiez vous ce sort à mes Feux, à ma Gloire?
De Mysis, de Fanni les noms entrelacés,
Dans vos Fastes brillans devoient être placés.
Le chantre de Fanni, sur la double colline,
Eût effacé les noms d'Ovide et de Corinne;
Et je meurs.... sans remplir ces Destins éclatans!

Après l'instant suprême, est-il d'autres instans?
S'il en est, ô Fanni! si l'âme est immortelle,
Si des Feux de l'Esprit il reste une étincelle,

Qu'elle passe en ton Sein, ô ma chère Fanni!
A moi-même échappé, de moi-même banni,
Deviens pour ton Amant l'immortel Elysée;
Que mon Ame revole où je l'avais puisée.
J'adorerais le Styx, éclairé par tes yeux,
Et l'Olympe sans toi me serait odieux.

Mais quel affreux nuage enveloppe ma Lyre?
Où suis-je? où vais-je? ô Dieux! quel funèbre délire
Trouble mes sens voilés des ombres du trépas?
Quels lugubres objets s'attachent à mes pas?
J'entrevois de la Mort les horribles Ministres
Entraînant mon cercueil à pas lents et sinistres....
Ce spectacle, ô Fanni! devais-tu le prévoir?
Chère Amante! est-ce ainsi que j'ai dû te revoir?
Un doux Espoir te flatte; et rien ne te révèle
Du trépas d'un Amant la sanglante nouvelle.

Ce Deuil, ce sombre éclat des lugubres Flambeaux,
Ces longs Crêpes, épars en funèbres lambeaux,
Ces voiles noirs, semés de Larmes blanchissantes,
D'un Corps pâle et glacé parures impuissantes,
Ces cantiques de Mort, ces lamentables cris,
D'une secrète horreur vont glacer tes esprits.

Helas! tu m'accusais d'une trop longue absence;
Malheureuse! tu vas jouir de ma présence!
Ta flâme n'attend pas un Amant au cercueil;
Mais déjà de ta porte il ombrage le Seuil;

Il passe sous tes murs ; ta Fenêtre s'entr'ouvre ;
Ton œil, avec effroi s'égare et le découvre..
« O Ciel, t'écrieras-tu peut-être en ce moment,
« D'un semblable destin préserve mon Amant! »
Ton Amant! il n'est plus! hâte-toi de descendre ;
Le cercueil te ravit sa Fugitive cendre ;
Mon Ombre peut encor goûter quelques douceurs :
Enlève ton Amant aux Prêtres ravisseurs ;
De ces Vautours sacrés un lugubre nuage
De mon cercueil en vain te défend le passage.

Accours! et romps le joug des timides égards ;
De plus près sur ma tombe attache tes regards :
Fais parler tes sanglots, ton silence, ta flâme,
Et ces larmes d'Amour, souveraines de l'âme!
Va! le sceptre des Rois est moins impérieux
Qu'une larme timide échappée à tes yeux.

Ose aimer sans rougir ; ose avouer ta perte ;
Lève ces noirs Atours dont ma tombe est couverte ;
Gémis sur ton Amant! tes soupirs, tes douleurs,
Tes regrets, tes sanglots vont passer dans les Cœurs.
Ose me disputer à la Parque farouche ;
Mets ton cœur sur mon cœur ; ta bouche sur ma bouche ;
Couvre de tes Baisers et mes yeux et mon sein....
Tu sentiras mon Cœur palpiter sous ta main!

# ÉLÉGIE X.

L'Amour ne dit point *vous* à sa tendre Psyché;
Et ce Mot criminel est sorti de ma bouche!
J'ai prononcé d'Hymen le nom triste et farouche!
Tes larmes, ô Fanni! me l'ont bien reproché.
Ah ! de ton cher Mysis ne crains plus ces outrages;
Pardonne un vain dépit qui s'exhale en Soupirs;
Les querelles d'Amour raniment ses plaisirs.
Si nous versons des pleurs; si de légers nuages
Menacent de troubler nos destins les plus doux,
Un Zéphir enchanteur apaisant ces orages,
Calme aisément des flots qui grondaient sans courroux.
Qu'un regard de Mysis dissipe tes alarmes.
Chère Amante ! crois-en Mysis à tes genoux;
Crois l'Amour; dans tes pleurs vois-le tremper ses armes,
Pour me blesser encor, pour assurer tes coups.
Ne crains plus que ces noms et d'Hymen et d'Époux
De cet Amour si tendre empoisonnent les charmes:
Ce vulgaire Destin, ces Langueurs, ces Dégoûts,
Si nous sommes Amans, ne sont point faits pour nous.
Mais, hélas! trop heureux... nous devions par des larmes
Expier un bonheur qui fait tant de jaloux.

# ÉLÉGIE XI.

A MADAME LA COMTESSE DU PUJET,

*Le 14 mars 1778, en lui envoyant une Copie de ma première Ode à M. de Buffon.*

O Vous dont la douleur augmente encor les charmes,
Vous voulez que mes Vers, complices de vos larmes,
Réveillent par leur chant aux plaintes consacré
Les blessures d'un cœur déjà trop déchiré !
Apollon obéit quand les Grâces demandent.
Vous avez leurs attraits; vos prières commandent.

Sans cesse offrant vos pleurs à des mânes trop chers,
Vous croyez, dites-vous, les rendre moins amers,
Les épuiser peut-être !... Erreur d'une âme tendre !
Ah ! l'Amour se nourrit des pleurs qu'il fait répandre !
Le Temps, et non des pleurs versés sur un Tombeau,
Peut seul du tendre Amour refroidir le Flambeau.
Le Temps peut affoiblir par de lentes atteintes
Les feux dont vous brûlez pour des cendres éteintes.
Le Temps !.... Mais vous craignez son utile secours;
Votre Cœur veut aimer et soupirer toujours.

Heureux cent fois l'Objet d'une douleur si tendre !
Vous soupirez son nom; vous pleurez sur sa cendre;

Il revit dans vos pleurs: ah! son sort est si doux
Que même dans la tombe il fera des jaloux.
Le jour, l'ombre, les bois, Philomèle éplorée,
Tout rappelle à vos sens une image adorée;
Tout la rend à vos yeux; et rien à votre Cœur!
Il serait sans plaisir s'il était sans douleur!

Ces Vers où de Buffon j'ai peint la tendre Épouse
Arrachant ce qu'elle aime à la Parque jalouse,
Et du fatal Ciseau désarmant le courroux
Par ce cri de l'Amour qui sauva son Epoux,
Ces Vers vous ont émue; et votre âme plaintive
D'un Sein baigné de pleurs tout à coup fugitive,
S'efforça de voler jusques aux Sombres bords,
Et de rejoindre enfin votre Epoux chez les Morts.

Ah! lui-même, tremblant aux pieds du noir Monarque,
S'empressa d'arrêter l'impitoyable Parque.
Ne meurs point, cria-t-il, d'une touchante voix!
Je croirais expirer une seconde fois.
D'un Époux adoré tel est l'ordre suprême.
Hélas! ce n'est qu'en vous qu'il respire, qu'il s'aime!
Calmez donc de vos Sens l'ardente émotion;
Chérissez de vos Feux la douce illusion.
Nos biens sont des erreurs que le sommeil prolonge,
Et le plus tendre Amour n'est qu'un aimable Songe.

Qu'un Songe vous transporte aux rives du Léthé!
Sous de rians berceaux, près d'un Myrte, arrêté,

Voyez-y votre Époux soupirer sa tendresse,
De ses cruels ennuis flatteuse enchanteresse.
Aux bords du Léthé même il trace avec des fleurs
Votre nom.... qu'il achève en l'arrosant de pleurs.
L'Amour, de vos regrets lui présente l'hommage;
Votre Epoux se console à cette douce image;
Ainsi le Dieu charmant dont vous êtes l'appui,
Vous permet de gémir, mais en vivant pour lui.

Oui, conservez des jours que vous devez aux Grâces;
Consolez vos douleurs en plaignant mes disgrâces.
La Tombe a renfermé votre plus doux trésor;
Moi je pleure une Epouse, hélas! qui vit encor.
Du moins, en embrassant la Tombe la plus chère,
Votre douleur vous plaît; et la mienne est amère!
Je vois toujours Fanni dont la perfide main
Me plonge en souriant un poignard dans le Sein.
Et j'atteste les Dieux et l'Amour et vous-même
Que de voir au Cercueil descendre ce qu'il aime,
Est pour un tendre Cœur cent fois moins douloureux
Que de se voir trahir par l'objet de ses feux.

# ÉLÉGIE XII.

## A NÉMESIS.

Toi, qu'invoque en ses pleurs l'Innocent qu'on outrage,
Toi, qui semblais trahir mes vœux et mon courage,
Des Crimes de l'Amour, des Crimes de Thémis,
Tu me venges enfin, tardive Némésis!
Tu me fais de ta Coupe enfin goûter les charmes.
Avant ce doux Nectar, ô que j'ai bu de larmes!
Sous mes pas innocens que de piéges dressés!
Quel noir et long tissu de maux entrelacés!
J'ai, durant sept Hivers, jouet d'un Sort barbare,
Fatigué de Thémis le Labyrinthe avare.
Depuis ce jour, fatal au reste de mes jours,
Qui de treize ans d'Hymen empoisonna le cours.

Ah! le calme riant de mes jeunes Années
M'annonçait-il, grands Dieux! ces noires Destinées?
Quand je parais Fanni de Myrtes et de Fleurs,
Ah! croyais-je à Fanni devoir un jour mes pleurs?
Quand je fermai sa Tombe aux dépens de ma Vie,
Pensais-je qu'elle-même un jour me l'eût ravie?
Ma Candeur n'eût jamais soupçonné ces revers.
De mes illusions je parais l'Univers.

Je me fis des Vertus une chimère auguste.
J'osais même penser que Thémis était juste.
Dans mes douces erreurs j'avais sacrifié
Au tendre et pur Amour, à la sainte Amitié.
Ta Mort, jeune Racine! et les pleurs des Corneilles,
En pénétrant mon Ame, inspirèrent mes Veilles.
L'éclat de l'Or jamais n'éveilla mes desirs.
Fanni, les Arts, la Gloire enchantaient mes loisirs;
Je voyais dans Fanni, moins Épouse qu'Amante,
De mes Destins heureux la Compagne charmante;
Et par leurs tendres soins une Mère, une Sœur,
Eussent fait de mes Jours envier la douceur.
J'aimais, je cultivais, je chantais la Nature.
Que mon cœur était loin de croire à l'imposture!
Qu'un Enfant des neuf Sœurs est facile à tromper!
Je caressais la main qui devait me frapper.
D'un Ennemi trop cher complaisante Victime,
Tranquille, je dormais sous le poignard du Crime:
Le noir Complot m'éveille en éclatant sur moi.

Sans doute il éprouva moins de trouble et d'effroi,
Le premier qui, rasant le Cap de la Tempête,
D'un Nuage imprévu vit fondre sur sa Tête
La Nuit, les Vents, la Foudre à grands coups redoublés,
Et l'Ouragan roulant les Flots amoncelés.

Que de fois, Némésis, dans ce funeste Orage,
Mon fragile Vaisseau fut voisin du Naufrage!
Que de fois j'appelai les Dieux à mon secours!
Et les Flots et les Vents, et les Dieux étaient sourds.

Tu vis le triple nœud de ce Complot infâme ;
Tu vis s'armer ensemble et Mère, et Sœur, et Femme ;
Tu vis leur noire Audace, ô Crime ! ô triple horreur !
De leurs coups sur moi seul diriger la fureur ;
Tu les vis toutes trois, s'acharnant à leur proie,
Puiser dans mes tourmens une exécrable joie ;
Et de mes tristes Jours se disputant la fin,
Se faire de ma Vie un funeste butin.

O Méléagre ! ainsi ton effroyable Mère
Te dévouait aux Feux qu'alluma sa colère ;
Ainsi l'horrible Sœur d'Absyrthe massacré,
Dispersait en lambeaux son Frère déchiré ;
Ainsi de Danaüs les Filles exécrables,
Au sang de leurs Époux baignaient leurs mains coupables.
Mais aucun d'eux n'a vu, dans ses derniers abois,
Épouse, et Mère, et Sœur, le frapper à la fois.

Ah ! tu vis plus encor ! tu vis leur Calomnie
Des Loix contre mes Jours armer la Tyrannie ;
Tu vis l'indigne Chef d'un indigne Sénat,
Au Poignard de Thémis dicter l'Assassinat ;
Tu le vis, souriant de sa lâche Puissance,
Aux pieds mêmes du Crime égorger l'Innocence.

Et moi je m'écriais, en regardant les Cieux :
Viendras-tu, Némésis, justifier les Dieux ?
Laisseras-tu dormir ta Vengeance et leur Foudre ?
Est-ce sur mon Tombeau que tu dois les absoudre ?

Et par le vain récit des Monstres terrassés,
Penses-tu réjouir mes ossemens glacés ?
Complice du Forfait que tu n'oses confondre,
C'est en l'exterminant que tu dois me répondre.

Et tu restais muette au cri de mes douleurs!
Et le succès du Crime insultait à mes pleurs!
Et j'entendais gronder la Haine étincelante!
Et je voyais pâlir l'Amitié chancelante!
Et dans cet Univers, saisi d'un lâche effroi,
Contre tous mes Tyrans je n'avais plus que Moi!
Je dévorai mes pleurs, et j'embrassai ma Lyre.
Armé de l'Infortune, ivre d'un saint délire,
Mon Génie indigné tonna sur des Pervers.
Je condamnai leur Chef aux tourmens des Enfers;
Dans les Siècles futurs je traînai sa Mémoire;
Je le couvris de honte au Flambeau de la Gloire;
Et son Nom, expirant sous ma juste fureur,
Déjà de l'Avenir est l'opprobre et l'horreur.

Viens! viens, ô Némésis! seconde ma Vengeance!
Sur mes lâches Tyrans frappons d'intelligence!
Périsse jusqu'au Nom d'un Sénat odieux,
Et qu'un Fils d'Apollon soit vengé par les Dieux!

# ÉLÉGIES.

## LIVRE SECOND.

### ÉLÉGIE I.

#### A VÉNUS.

Jeté loin du Parnasse en ce noir Labyrinthe,
Où Fanni m'entourait des piéges de Thémis,
Accablé de revers, mais dédaignant la plainte,
Tandis que ma Candeur luttait contre la Feinte,
Secourable Vénus! un jour tu me promis
De changer en Nectar cette Coupe d'Absynthe.
Si j'ai cru ta Parole inviolable et sainte,
Réalise un espoir que toi-même as permis.
Des plus fières Beautés les cœurs te sont soumis :
Ah! pour venger le mien, et d'un Amour perfide,
Et de tous les Forfaits que l'Hymen a commis,
Sais-tu ce que j'implore, ô Déesse de Gnide?
Aux yeux de Fanni même, à ses yeux ennemis,
Je ne veux qu'un Baiser de ton Adélaïde!

# ÉLÉGIE II.

O SOUPÇONS ! ô Tourmens des Cœurs trop amoureux !
Adelaïde ! en vain, par un caprice heureux,
Tu viens de réparer tes perfides injures:
Ah ! depuis que ta flâme a pu trahir mes vœux,
Chère et cruelle Amante, en vain tu me rassures :
Mille troubles secrets inquiètent mes feux ;
Mille poisons jaloux coulent dans mes blessures ;
Je me sens déchirer d'un éternel Vautour ;
Et jusque dans tes bras malheureux sans retour,
Respirant du Baiser les flâmes les plus pures,
Mon Amour ne saurait oublier tes parjures !
Et moi, je ne saurais oublier mon Amour !

## ÉLÉGIE III.

A L'ENFANT QUE PORTE DANS SON SEIN UNE MAÎTRESSE INFIDÈLE.

Toi qui, né dans les flancs d'une Amante perfide,
Attestes mes Baisers et ceux d'Adélaïde;
Toi, le gage constant de ses volages Feux,
Même avant que de naître, Enfant trop malheureux,
O mon Fils! venge-moi des Crimes de ta Mère!
Dans son perfide Sein venge les maux d'un Père.

Demeure dans ses flancs pour mieux la déchirer,
Pour entendre son cœur frémir et soupirer.
Écarte de ses yeux le sommeil qu'elle implore;
Dis-lui que je l'aimai, dis-lui que je l'abhorre;
Dis-lui qu'elle m'aima; que ses embrassemens,
Ses baisers n'avaient point attendu mes Sermens;
Que ses yeux me cherchaient, et d'un regard parjure
Demandaient à mes yeux cet Amour qu'elle abjure.

L'eussé-je cru jamais que, fausse avec douceur,
Elle eût sous tant d'Appas caché tant de noirceur?
Voilà de ces cœurs vils les retours ordinaires,
Et l'Or seul peut fixer leurs flâmes mercenaires.

Dans les bras de l'Époux qu'elle a trahi pour moi,
Dans les bras de l'Amant qui me ravit sa foi,
Montre-lui mon Image! et que son front pâlisse.
Que de son lâche Amour l'infortuné Complice
A ses lèvres en vain demande le plaisir,
Et n'en puisse arracher qu'un triste et froid soupir.
De ses Feux clandestins trouble l'affreux mystère;
Fais veiller le Remords sur sa Couche adultère;
Et qu'à chaque moment son infidèle main
Te sente avec effroi palpiter dans son Sein.

Mais que dis-je? ah! plutôt sors de ce Sein coupable,
Crains d'y puiser un sang perfide et détestable;
Crains d'y prendre, ô mon Fils! un cœur pour me haïr.
Ta Mère m'abandonne! elle ose me trahir!
Elle ose à mon Amour reprocher ta Naissance!
Elle haït dans son Fils un Amant qu'elle offense.

Ah! je t'avais formé dans un plus doux espoir!
De ses bras en naissant j'ai cru te recevoir;
Tu devais nous presser de ta bouche innocente;
Tu devais nous unir de ta main caressante.
Vainement l'infortune eût fait couler nos pleurs,
Et ton premier sourire eût charmé nos douleurs.

Flatteuse illusion! Sermens d'Adélaïde!
Baisers tendres, reçus d'une bouche timide,
Que vous m'avez trompé! Non! jamais, ô mon Fils!
Jamais je ne verrai ton aimable souris.

Adélaïde, hélas! t'arrache aux bras d'un Père;
Non, je n'ai plus d'Amante, et tu n'as plus de Mère!
Ta Mère avec horreur va te donner le jour,
Rebut infortuné de l'Hymen, de l'Amour,
Tu chercheras un Père, et je serai loin d'elle;
Et tes premiers regards verront une Infidèle.

## ÉLÉGIE IV.

L'HIVER a disparu : la frileuse Hirondelle
Ramène les Zéphyrs voltigeans autour d'elle.
Au chant de mille Oiseaux, déjà le doux Printemps
De Roses couronné, descend sur nos Rivages.
Il vient nous rendre encor les beaux Jours, les Ombrages,
Et ces jeunes Gazons si connus des Amans.
Sur nos Champs refleuris il étend ses Conquêtes ;
Il paraît : l'Univers semble éclore à ses yeux ;
Il sourit, et les Vents, déchaînés sur nos Têtes,
Courbent devant son Char leurs fronts séditieux :
Le Printemps est l'Amour des Mortels et des Dieux ;
Il caresse les Airs, il endort les Tempêtes,
Il éveille l'Aurore, il épure les Cieux,
Et prête au Dieu du Jour un Char plus radieux.

MAIS, hélas ! sa présence et si chère et si pure,
Qui rend le calme aux Flots, aux Cieux, à la Nature,
Rendra-t-elle jamais à mon cœur désolé
Ce calme de mes sens que Vénus a troublé ;
Ou ce Bonheur si doux, songe, hélas ! trop perfide !
Qu'Amour me fit goûter au sein d'Adélaïde ?

# ÉLÉGIE V.

## A ADÉLAÏDE.

Quoi ! ta porte infidèle ose me refuser !
Trompeuse Adelaïde ! ah ! c'est trop m'abuser.
Non ! de mes sens jaloux je ne suis plus le Maître.
Malgré ce Lin flottant qui voile ta fenêtre,
J'ai vu, guidé par toi, mon indigne Rival
S'avancer, pénétrer jusqu'à ce Lit fatal
Où triompha l'Amant dont tu souilles l'absence,
Perfide ! où même hier dans ta feinte innocence
Tu me juras des Feux si tendres, si constans,
Des Feux, hélas ! trahis dans ces mêmes instans.

Ce matin, à travers la Gaze transparente,
Tu fuyais de mes yeux l'inquiétude errante,
Déjà tu méditais de tromper nos Amours,
Déjà tu préparais de perfides atours.
Pour mon Rival déjà, commençant ta parure,
L'Art tressait, parfumait ta blonde chevelure.
Déjà tu déployais ce léger vêtement
Que jamais ta Beauté ne mit impunément.

Du bonheur d'un Rival, ô désolante image !
Sur ce Lit où cent fois tu reçus mon hommage,

A ses bras odieux entrelaçant tes bras,
Tu l'appelles toi-même aux amoureux Combats. . . .
Dieux ! un autre que moi presse ton Sein d'albâtre!
Pour un autre que moi, caressante et folâtre,
Tu vas, inépuisable au grand Art de Vénus,
Varier, prodiguer cent fois tes Charmes nus !
Que ton œil brille alors d'une Flâme divine !
Non, la vive Sapho ni la tendre Corinne
N'eurent jamais le feu de ce regard charmant,
Dont tes yeux demi-clos enivrent un Amant.

O souvenirs amers! ô Faveurs infidèles!
Tes yeux pour mon Rival lancent ces étincelles !
Sur ton Sein, dans tes Bras, mollement étendu,
Il s'enivre à loisir d'un bonheur qui m'est dû.

Ah ! ne m'appelais-tu des Rives de la Seine,
N'ai-je obéi, Cruelle ! à ta voix souveraine,
N'ai-je pris un asile auprès de ta Beauté
Que pour être témoin d'une Infidélité ?
C'est ainsi que moi-même, au premier tête à tête,
J'essayai, j'achevai ta rapide conquête.
A tes plus doux Baisers que tu mêlas de pleurs
Pour colorer du moins de si promptes faveurs !
Par l'excès de l'Amour à mon Amant livrée,
Je tremble, disais-tu, d'être moins adorée !
De l'être moins long-temps ! et ta feinte pudeur,
Tes larmes me juraient une éternelle ardeur.
Un Rival, même en songe, eût indigné ton Ame,
L'Astre du Jour devait s'éteindre avant ta Flâme;

Ton cœur voulait me suivre au-delà du trépas,
Et tes pas chez les Morts redemander mes pas.
Tels furent tes Sermens, Perfide! et mes Supplices,
Sont de tes Feux nouveaux les nouvelles délices.
Le Parjure te plaît; et tu veux, tour à tour,
Exciter, outrager les Feux d'un double Amour.

Quel bruit?... est-ce le cri des Voluptés mourantes?
Ce silence !... ah! mon cœur, ah! mes veines brûlantes,
Respirent à la fois mille soupçons jaloux.
Ah! Rival trop heureux! tu sentiras mes coups,
Ton sang va me payer tes plaisirs et mes larmes.
Mais que dis-je? est-ce à toi d'expirer sous mes armes?
Parjure Adelaïde! ah! son crime est le tien,
C'est toi qui de nos cœurs brises le doux lien;
C'est à toi d'expier mes pleurs et ton outrage;
Tremble; tu vas sentir tout l'excès de ma rage.
Mon Rival disparu se cache à ma fureur,
Il s'échappe; il te fuit peut-être avec horreur.
Voilà, voilà le sort d'une Amante infidèle;
Ah! puisse mon Amour expirer avec elle!

## ÉLÉGIE VI.

L'INFIDÈLE a rougi de son lâche parjure !
Elle veut réparer l'irréparable injure
D'une Amante qui laisse expirer son Amant
Dans la jalouse horreur du plus affreux tourment.
Mais, comment de son Crime effacer la mémoire ?
Tant de fois abusé, pourrais-je encor la croire ?
Pourrais-je démentir mes oreilles, mes yeux ?
Ah ! je démentirais les Astres et les Dieux !
C'est Amour qui l'ordonne; oui ! je la crois encore.
Eh ! comment ne pas croire, hélas ! ce qu'on adore !
Jusqu'à la haine en vain je poussais ma fierté;
Et ma haine adorait sa fatale Beauté.
Son Crime lui prêtait encor de nouveaux charmes;
J'aurais de tout mon sang voulu payer ses larmes !
Un regard me donnait ou la Vie ou la Mort.

AUJOURD'HUI qu'elle atteste un fidèle remord,
Puis-je à son Ame, hélas! ne pas ouvrir mon Ame ?
Prête à donner le Jour au gage de sa Flâme,
Elle a posé ma main sur ses Flancs douloureux,
Et pénétrant mon cœur d'un regard amoureux :
Si je touche, dit-elle, à mon instant suprême,
Si mon Fils, en naissant, m'enlève à ce que j'aime,

Je revivrai pour toi dans cet Enfant chéri.
Un jour, en le pressant sur ton Sein attendri,
Ton Amour donnera des pleurs à ma Mémoire;
Mes Lettres, de nos feux lui conteront l'histoire:
Il verra quelle ardeur avait su m'enflammer;
Instruit par mon Amour, qu'il apprenne à t'aimer.
Il y verra le Cœur de la plus tendre Amante;
Il lira mes Baisers, ma Flâme impatiente,
L'ivresse des Plaisirs, l'ivresse des Douleurs,
Et ton absence encore écrite par mes pleurs.
Il y verra mon Nom, le Nom d'Adelaïde,
Ce doux Nom.... qui n'est plus celui d'une Perfide.
Et ces mots, tant baisés; *Toi seul fait mon Destin;*
*T'aimer, c'est respirer un Sentiment divin!*
Ah! crois-moi, cher Amant! cette ligne de flâme,
Mieux que dans mon Billet, respire dans mon Ame.
Si je vis, mon Amour ne peut qu'être éternel;
J'en atteste mon Fils et ce Sein maternel!
Ton fils m'a rappelée à l'Amour de son Père;
Il te demande aussi la grâce de sa Mère.
Son Cœur est le doux nœud de ton Cœur et du mien;
Nous serons toujours trois dans un même lien.

Alors, malgré Lucine et ses douleurs cuisantes,
Me couvrant de Baisers et de Larmes brûlantes,
Avec un doux souris mêlé de pleurs amers:
Ah! je souffre pour toi des maux qui me sont chers!
Va! si je brûle encor d'une Flâme volage,
Puissent tous mes Attraits se flétrir avant l'âge.

Ne crains plus de mon Cœur l'égarement fatal;
De mes yeux, pour jamais, j'ai banni ton Rival.

Eh! je n'en croirais pas ces promesses sacrées
Que jurent à mon Cœur des Lèvres adorées!
Ah! malheur à l'Amant dans sa haine endurci,
Et qu'une Amante en pleurs n'a jamais adouci!
De mon crédule Amour dussé-je être victime,
Tes pleurs, Adelaïde! ont effacé ton crime!

ıève! et prens ma vie!
ı m'était ravie!
faisaient la moitié.)
par pitié,
ıains d'Adelaïde;
rate, la Perfide
e dans un Sein
iter sous sa main!
blessure
le et trop sûre;
nt et déchiré,
dévoré.
neste Flâme
ns mon Ame!
malheureux;
sse tous deux!

Une Sœur odieuse, à ta perte animée,
Ne te lancera point sa Langue envenimée.
Tes pas, qui du berceau descendent au cercueil,
A peine de la Vie on effleuré le seuil.
Ta Mort trompe les maux qui suivent l'existence;
Mais elle trompe aussi ma plus douce espérance.
Je croyais que l'Amour t'avait formé pour moi;
Mon Cœur dans l'avenir se reposait sur toi;
C'est pour toi que, fuyant la vaste solitude
D'un Monde où règnent seuls l'Or et l'Ingratitude,
Mon Ame se formait un Univers plus doux,
Peuplé d'Etres plus purs, et plus dignes de nous;
Univers où l'Amour n'était plus un vain Songe,
Ni l'Amitié constante un rapide Mensonge;
Univers où les Cœurs étaient le prix des Cœurs;
Où l'Or n'achetait point de serviles faveurs.

Ta Bouche eût effacé par ses caresses pures
Les crimes de ta Mère et ses Baisers parjures;
Tes douleurs auraient su consoler mes douleurs;
Et nous eussions goûté les délices des pleurs.
Ta main sans doute un jour eût fermé ma paupière;
Si quelque Gloire alors eût lui sur ma carrière,
De ces nobles rayons tu te serais paré;
Et le nom de mon Fils t'eût peut-être honoré:
Mais ton Ombre a du Styx franchi les Flots livides.

Ah! tu l'avais frappé de tes Vœux homicides,
Mère affreuse! ta Haine et la Mort, tour à tour,
M'enlèvent une Amante et les fruits de l'Amour.

Parque barbare, achève! achève! et prens ma vie!
(Ah! sa plus douce part déjà m'était ravie!
Une Amante et mon Fils en faisaient la moitié.)
Ou si tu m'épargnais, cruelle par pitié,
Prête, prête ton Glaive aux mains d'Adelaïde;
Dieux! avec quel plaisir, l'Ingrate, la Perfide
Plongerait tout entier ce Glaive dans un Sein
Qu'Amour fit tant de fois palpiter sous sa main!
Elle y reconnaîtrait la première blessure
Que me fit cette Main trop fatale et trop sûre;
Elle y verrait mon Cœur, sanglant et déchiré,
Détestant cet Amour dont il est dévoré.
Qu'elle m'arrache, hélas! et sa funeste Flâme
Et la Mort de son Fils vivante dans mon Ame!
Qu'elle rejoigne un Père à ce Fils malheureux;
Et que sa rage au moins nous unisse tous deux!

## ÉLÉGIE VIII.

### A UN AMI, SUR ADÉLAÏDE.

Oui, c'en est fait! j'échappe aux fers d'Adelaïde;
Je ne suis plus Amant d'une Beauté perfide;
Oui! j'avais trop souffert, et ses caprices vains,
Et sa pitié superbe, et ses cruels dédains.
Tu ne me verras plus aux pieds de la Parjure
Endurer à la fois la prière et l'injure,
L'outrager, l'adorer, et passer tour à tour
De la crainte à l'espoir, de la haine à l'Amour.
Tu ne m'entendras plus soupirer son absence,
Et de mes longs ennuis lasser ta complaisance.
Mais qu'il en coûte, Ami, pour régner sur son Cœur!
Malheureux! je succombe à ma triste langueur.
Un froid réveil succède à des Songes de Flâme,
Et je ne trouve plus qu'un désert dans mon Ame!

En vain je prends ma Lyre; et ses plus doux accens
Prêtent à ma douleur des Secours impuissans.
Tout ce qui me plaisait a cessé de me plaire,
Melpomène, en pleurant, ne sait plus me distraire.
Je lis, j'écoute en vain ce Racine enchanteur
De mes Maux tant de fois heureux Consolateur.

Que le Jour recommence, ou que le Jour finisse,
Je pleure Adelaïde aux vers de Bérénice.
Rien ne me rend, hélas! un Bonheur qui m'a fui,
Et pour moi la Raison n'est plus qu'un Sage ennui.
Minerve m'importune; et Vénus, Vénus même,
Tel est d'un Cœur blessé l'aveuglement extrême,
Vénus m'appellerait aujourd'hui dans ses bras,
Que d'un regard absent je verrais ses Appas.
Je serais insensible aux caresses des Grâces!
Non! rien ne peut, Amour! consoler tes disgraces.

Quand l'ingrate m'aimait, éclairé par ses yeux,
Dans les plus sombres Nuits j'ai vu rire les Cieux.
Un seul de ses Regards pour moi faisait éclore
Un Printemps éternel, une éternelle Aurore:
Je ne voyais que Rose! et malgré les Frimas,
Sans cesse un doux Zéphir en semait sur mes Pas;
Au milieu des Hivers j'entendais Philomèle.
Tout, à mes yeux charmés, s'embellissait par elle.
Mais depuis que l'Ingrate, hélas! m'a pu trahir,
Je ne vois plus de Rose; il n'est plus de Zéphyr:
La voix de Philomèle a perdu tous ses charmes;
L'Aurore fuit mes yeux ou s'éteint dans mes larmes;
Et mes plus doux Printemps sont de nouveaux Hivers.
Un seul Objet, hélas! m'a changé l'Univers!
Un seul!.... que je l'aimai!.... que je hais l'inhumaine!
Ah! puissé-je oublier mon Amour.... et ma Haine!

## ÉLÉGIE IX.

Que la vive Progné, par les jeux de son Aile,
Rase des Flots mouvans le Cristal infidèle;
Son Vol amuse l'œil: mais Philomèle en pleurs
Intéresse mon Ame à ses tendres douleurs.
C'est dans le fond des Bois que sa Voix recueillie
Remplit tout l'air d'Amour et de Mélancolie.
Quel charme règne alors dans ces bois enchantés
Que Diane blanchit de ses Feux argentés!

Ah! devais-je, oubliant Philomèle et Tibulle,
Porter à l'Inconstance un hommage crédule!
De Phryné, de Laïs disputer les regards,
Du Théâtre au Boudoir les suivre dans leurs Chars;
Amant des chastes Sœurs et des Grâces timides,
Céder à l'art coquet de nos jeunes Armides;
Associer la Gloire à la Frivolité,
Confondre le Bonheur avec la Volupté,
Adorer le Caprice, encenser le Délire,
Et leur prostituer et mes Feux et ma Lyre?

Eh quoi! le doux Ramier, loin du sein de Vénus,
Joint-il sa tendre plainte au cri vague et confus
De l'Oiseau coloré qui ment la Voix humaine;
Et dont l'Inde, au Printemps, peint sa Rive lointaine?

O des Nymphes de Gnide infidèles Attraits!
L'art savait déguiser et leur Âme et leurs traits.
Grâce aux Fleurs, chez Dulac artistement écloses,
Leur teint se colorait de la pudeur des Roses,
Ou de Lys mensongers empruntait le sécours.
Leurs yeux feignaient en vain le trouble des Amours:
Et mon Cœur, poursuivant cette image charmante,
Trouvait une Coquette, et jamais une Amante.

Ah! loin de moi ces Jours d'erreurs, de vains plaisirs!
Loin de moi ces Beautés qui vendent les Desirs!
Mais c'est peu d'échapper aux Filles d'Idalie;
Souvent l'Ennui commence où cesse la Folie.

L'Ennui me poursuivait chez de tristes Saphos,
D'un Phaon bel-esprit vains et foibles échos:
Leur Muse, que déjà l'âge importun menace,
Féconde pour Cythère, et stérile au Parnasse,
Se pare, en rougissant, d'un Poëme avorté,
Que même leurs Faveurs avaient trop acheté.

Mais loin de moi surtout la Prude jadis belle,
Au Plaisir qui la fuit feignant d'être rebelle,
Et qui, seule adorant ses antiques Appas,
Poursuit de ses rigueurs l'Amant qu'elle n'a pas.
Vingt fois contre l'Hymen irritant ses alarmes,
Elle crut m'arrêter au piége de ses larmes.
Ma pitié rejeta ses trompeuses douleurs:
Son œil noir et jaloux faisait mentir les pleurs.

LAURE m'offrait en vain des Charmes moins perfides;
Son Cœur est en Amour l'Urne des Danaïdes.
Il s'ouvre à tous les Feux l'un par l'autre chassés:
Laure aime trop souvent, et n'aime pas assez.
J'ai trop vu ces Objets dangereux ou frivoles.

O véritable Amour, toi seul plais et consoles!
Charmes purs d'une Amante ingénue et sans fard,
Doux parler, doux silence, aimable et doux regard,
Aveux demi formés par des Lèvres craintives,
Timide empressement de caresses naïves,
Soupirs qu'avoue à peine une innocente ardeur,
Baisers tendres, mêlés d'ivresse et de pudeur,
C'est vous qui méritez et mes Chants et ma Flâme;
C'est à vous désormais que je livre mon Ame.
Règne, céleste Amour! sur mes sens séparés;
L'Oubli n'éteint jamais les Feux qu'on t'a jurés.

# ÉLÉGIE X.

A M. LE MARQUIS DE B***, SUR LA MORT DE MON FILS *.

Tous deux Adorateurs des Nymphes de Mémoire,
Caressant tour à tour et Vénus et la Gloire,
Amans aimés tous deux, tous deux Amans trahis,
D'une Beauté parjure ayant tous deux un Fils,
Tous deux nous confiant nos plaisirs et nos peines,
D'une égale Amitié nous serrâmes les chaînes.
Nos Cœurs s'applaudissaient d'avoir un même Sort.
Hélas! mon Fils mourant trouble ce doux accord.
La Parque a moissonné cette Rose charmante;
Pour la seconde fois j'ai perdu mon Amante.
Dans nos Cœurs divisés, peut-être quelque jour,
Il eût éteint la Haine et rallumé l'Amour.
Ou s'il n'eût pu fléchir une Amante perfide
Du moins il m'eût offert les traits d'Adelaïde;
J'aurais vu dans mon Fils ses charmes épurés,
Qu'un Parjure odieux n'eût pas défigurés :
Dans ses yeux ingénus j'aurais cru voir la Flâme
Dont sa Mère enivrait et mes yeux et mon âme;
Et j'aurais cru sentir dans ses bras innocens
D'Adelaïde encor les Baïsers ravissans.

* Celui-ci est un autre qu'*Alphonse*, à qui j'ai adressé une Epître.

Mais où va m'égarer un plaisir trop funeste!
Tout Bonheur m'est ravi!.... ce doux espoir te reste.
Ami! c'est pour toi seul que, fléchis par mes vœux,
Vont luire des Cieux purs et des Soleils heureux.
Toi seul peux de la Gloire encor suivre les traces,
Et te mêler aux chœurs des Muses et des Grâces.
Tu peux dire à Vénus, *j'aime et j'ai pardonné.* *
Tu peux voir de tes Feux le Gage fortuné.
Un Fils, un tendre Fils, délices de son Père,
De ses bras caressans va t'unir à sa Mère;
Et le mien!.... n'est pour moi qu'un triste souvenir.
Sa Mort change en Désert mon funeste Avenir.
Tout ce qui l'eût peuplé de riantes images
Me trahit, m'abandonne, ou tombe aux noirs Rivages.
Ce Fils, mon seul espoir, ma seule Volupté,
Erre avec mon Bonheur aux rives du Léthé.
Non! je ne verrai plus le Pinde et l'Idalie;
L'Infortune se plaît dans sa mélancolie:
J'aime mes pleurs; ces pleurs à mes Sens éperdus
Sont une Amante encor, sont un Fils qui n'est plus!
Et les Muses, Vénus, l'Immortalité même,
Ne vaut pas la douceur de pleurer ce qu'on aime.

L'Amitié! l'Amitié dont j'adore les Loix,
Peut seule à mes Soupirs mêler sa douce voix.
Elle seule à mes Jours encor prête des Charmes.
Je n'ai que deux plaisirs, son Bonheur et mes Larmes.
Le Bonheur dans mon Ame est expiré pour moi;
Cher Ami! que du moins il renaisse pour toi!

* Expressions d'un Billet de M. de B*** à moi.

Puissent des jours d'un Fils, éclipsés à l'Aurore,
Les Jours du tien s'accroître et s'embellir encore,
Comme une Fleur, mourante aux rayons du matin,
Accroît d'une autre Fleur, la vie et le destin.
Puisse Amour te garder sa flâme la plus pure,
Et mon Amante avoir épuisé le parjure!
Hélas ! persécuté par un Astre ennemi,
Qu'au moins je sois heureux du bonheur d'un Ami!
Quand Nisus, en tombant, vit sa Palme échappée,
Des Succès d'un Ami l'Ame encor occupée,
Il suivit Euryale et des yeux et du cœur, *
Et dans son Euryale il crut être Vainqueur.

* *Non tamen Euryali, non ille oblitus amorum.*

# ÉLÉGIES.

## LIVRE TROISIÈME.

### ÉLÉGIE I.

*Divitias alius fulvo sibi congerat auro.*
TIBULL.

AH! qu'un autre se plaise à grossir un Trésor!
Qu'il n'ait de Dieu, d'Ami, d'Amante que son Or,
L'Insensé qui, jaloux d'une vaine richesse,
Inquiet, soupçonneux, veille et tremble sans cesse!
Un pénible bonheur flatte peu mes desirs:
Ma douce pauvreté me fait d'heureux loisirs;
Content sous mes foyers de voir la flâme agile
Égayer vers le soir mes Pénates d'argile;
Pomone ne sait point éluder mon espoir,
Ni ma Vigne tromper l'attente du Pressoir.
Le sauvage Arbrisseau qu'entame un fer utile,
Ici, doit à mes soins sa blessure fertile;
Là, dans mes Prés qu'altère un Soleil dévorant,
Le docile Ruisseau me suit en murmurant.

Mon Verger s'embellit sous les mains de son Maître :
Qu'il m'est doux de cueillir un Fruit que j'ai vu naître!
Je ne dédaigne point de tracer des Sillons ;
J'aime à voir mes Troupeaux errer dans les Vallons.
Je ramène au Bercail la Génisse indolente,
Et l'Agneau qui s'égare à sa Mère bêlante.

O Dieux amis des Champs, Dieux paisibles et doux!
Pan, Vertumne, Palès, je vous honore tous.
Veille sur mes Jardins, Toi dont la Faux puissante
Donne aux Brigands de l'Air une utile épouvante !
Que mes Épis dorés, prémices des guérets,
Couronnent tes cheveux, bienfaisante Cérès !
Dieux! jadis Protecteurs d'un superbe Héritage !
De ses débris, hélas! recevez l'humble hommage!
J'offrais une Génisse en des Temps plus heureux ;
A présent un Agneau suffit avec mes vœux :
Qu'il tombe à vos Autels ! Qu'autour de lui rangée
La rustique Jeunesse en deux chœurs partagée,
S'écrie : Accordez-nous les Vins et les Moissons !
Dieux ! ne rejetez point ces Autels de gazons !
Cette Argile est encor la même où nos Ancêtres
Présentaient un lait pur à vos Autels champêtres.
Loin, loin de mes Brebis, Ravisseurs ténébreux !
Loups cruels, insultez un Bercail plus nombreux.

Je ne regrette point les Trésors de mes Pères,
Ni leurs Palais ravis par des mains étrangères.
Que me faut-il ? ces champs, un lit et du repos ;
Un lit d'où l'Amour seul écarte les Pavots.

Ah! dans l'horreur des Nuits que l'Aquilon tourmente,
Quel charme de presser le doux sein d'une Amante!
Qu'une pluie orageuse et l'air tumultueux
Font bien goûter la paix d'un Lit voluptueux!
Que tel soit mon bonheur, Dieux! et que la Fortune
Soit toute à ces Mortels qui fatiguent Neptune;
Qu'ils cherchent des Climats et des Biens étrangers!
En est-il d'aussi doux que mes Champs, mes Vergers?
Mon Univers est là; là je borne ma course;
Là, rêvant sous un arbre, au doux bruit d'une source,
J'évite du Midi les brûlantes chaleurs:
Mon absence à l'Amour n'a point coûté de pleurs.

Ah! que les Diamans! ah! que tout l'Or périsse,
S'il faut pour les ravir qu'une Beauté gémisse!

C'est à toi, Messala, né pour les grands Exploits,
De combattre, de vaincre et d'enchaîner les Rois;
C'est à moi de subir une amoureuse chaîne,
Et d'assiéger long-temps une porte inhumaine.
Délie, ah! qu'on insulte à mon Oisiveté!
Que m'importe la Gloire où n'est point ta Beauté!
Sois de mes humbles Champs la Nymphe tutélaire;
De mes jeunes Brebis daigne être la Bergère;
Viens sous un Antre frais reposer dans mes bras;
Et puissé-je y dormir, vainqueur de tes Appas!

Que sert un Lit de pourpre où veillent les Alarmes?
Il le cède à la mousse où sommeillent tes Charmes.

L'or, le duvet, les eaux, les chants harmonieux,
Rien ne peut assoupir un œil ambitieux.
Eh! quelle Ame d'airain, quel aveugle Courage,
Pouvant te posséder, s'arme et vole au Carnage!
Qu'il enchaîne l'Asie à ses fiers Étendards;
Qu'il aille de la Terre éblouir les regards;
Qu'avec toi, que pour toi je vive, ô mon Amante!
Et te presse en mourant de ma main défaillante!
Sur le Bûcher funèbre, hélas! mis à tes yeux,
Tu pleureras, Tibulle, en accusant les Dieux.
Tu pleureras: cent fois tes lèvres adorables
Mouilleront de baisers ces restes déplorables!
Nul Amant, nulle Amante, en voyant tes douleurs,
En voyant mon Bûcher, ne retiendra ses pleurs:
Ils s'en retourneront l'œil humide de larmes.

Mais que ton désespoir n'offense point tes Charmes!
Mon Ombre en gémirait: que dis-je? ah! mes beaux jours
Bravent encor la Parque, et sont tout aux Amours.
Mais l'Age à pas muets se glisse, ô ma Délie!
La Jeunesse s'envole: une aimable Folie
Sied mal aux fronts glacés qu'outragent les Hivers.
C'est au Printemps qu'Amour cueille ses Myrtes verds.

Chère Amante, suis-moi dans sa douce mêlée;
C'est là que ma valeur cent fois fut signalée.
Bon Soldat, Chef heureux, là, je suis un Héros,
Et le nom de Tibulle est connu dans Paphos.

Trompette, éveille au loin les Amans de la Gloire!
Que Mars dispense ailleurs les prix de la Victoire!
Riche de mon Amante, heureux, libre de soin,
Ma Fortune se rit de l'Or et du Besoin.

# ÉLÉGIE II.

*Adde merum vinoque novos compesce dolores.*

TIBULL.

VERSE, verse, ô Bacchus! ta Liqueur favorable;
Assoupis les chagrins d'un Amant misérable;
Défends aux Importuns de troubler mon repos,
Si l'Amour qui gémit goûte encor les Pavots!

MA Délie est soumise aux Ordres d'un Barbare:
Une Porte d'airain l'enferme et nous sépare.
O Porte inexorable à mes vœux les plus doux,
Que l'Orage et les Vents, que la Foudre en courroux
Te brise!... ah! plutôt cède à mon impatience;
Ouvre-toi sans trahir un timide silence.
Si quelqu'injure échappe au dépit d'un Amant,
Pardonne! il expiera ce fol égarement.
Hélas! rappelle-toi de plus douces offrandes;
Combien pour t'embellir j'ai tressé de Guirlandes!

TOI, Délie, ose fuir un Argus odieux;
Ose; Vénus sourit aux Cœurs audacieux.
Soit qu'un jeune Amant tente une Porte connue,
Soit que l'ouvre en tremblant sa Nymphe à demi-nue,

Vénus sait leur apprendre à s'écouler d'un Lit,
A suspendre leurs pas que l'Ombre ensevelit,
A tromper un Jaloux, et même en sa présence,
Par des gestes parlans animer leur silence.
Doux Secrets, vous fuyez ces Mortels indolens,
Dans l'horreur de la Nuit paresseux et tremblans.

Jeunes Amans, dans l'Ombre errez sans défiance;
Tout Amant est sacré; Vénus est sa défense.
Sous l'aile des Amours qu'il brave les fureurs,
Et les avares mains des sombres Ravisseurs.
Jamais les Nuits d'Hiver, la Froidure et l'Orage,
N'ont insulté ma Tête, ou glacé mon Courage.
Faibles maux, quand Délie ouvre enfin à mes vœux
Et m'appelle au doux bruit d'un signal amoureux!

Profanes, gardez-vous d'éclairer ces Mystères,
D'envier nos plaisirs aux Ombres solitaires;
Fussiez-vous dans le Styx, malheureux Indiscrets!
Le seul bruit de vos pas divulgue nos Secrets.
Mais si quelqu'Imprudent a vu.... le Téméraire!
Au nom de tous les Dieux qu'il jure de se taire!
Il saura que Vénus, s'il révèle nos Feux,
Est du Sang et des Flots un mélange orageux.
Que dis-je? ah! pour jamais ton Jaloux est paisible,
Et j'en crois de Médée une Élève infaillible.

Je l'ai vue, agitant ses magiques Flambeaux,
Ravir Diane aux Cieux et les Morts aux Tombeaux.

Son cri perce l'Érèbe et fait trembler la Terre ;
Dans sa chute enflammée il suspend le Tonnerre ;
Mais c'est peu d'enchaîner la Foudre, les Torrens,
L'Enfer, la triple Hécate et ses Chiens dévorans :
En faveur de l'Amour et des jeunes Épouses,
Son Art trompe l'Hymen et ses fureurs jalouses.
Ton Époux, loin d'en croire un rapport envieux,
Me verrait dans ton Lit sans en croire ses yeux.
Mais n'étends point le charme : il n'est que pour Tibulle,
Et je rends pour moi seul ton Époux incrédule.
Elle m'a dit bien plus : ses filtres dangereux
Pourraient même tarir la source de nos Feux.
Tandis que, m'épurant d'une Flâme lustrale,
Sa main sacrifiait à la Troupe infernale,
Je demandais aux Dieux, non de ne plus aimer,
Mais qu'un égal Amour du moins sût t'enflâmer.
Je sais trop que Vénus par nos Feux embellie,
Qu'Amour même, jamais ne plaira sans Délie.

# ÉLÉGIE III.

1762.

*Quis fuit, horrendos primus qui protulit enses.*

TIBULL.

PÉRISSE l'Inventeur du Glaive meurtrier!
Ce Barbare sans doute avait un cœur d'acier:
Il forgea l'instrument des Combats homicides;
Il ouvrit à la Mort des routes plus rapides.....
Que dis-je? il nous armait d'un Glaive protecteur,
Des Tigres, des Lions innocent destructeur.
L'Or seul fut criminel! l'Or enfante la Guerre.
Quand l'Homme eut un mets simple en un vase de terre,
L'Homme connut la Paix! Le Guide du Troupeau
Dormait paisiblement près du paisible Agneau.
Que ne vivais-je alors! les cris de la Trompette
Ne m'eussent point troublé dans ma douce Retraite;
Mais Bellone m'entraîne. Un Guerrier assassin
Peut-être aiguise un Trait qui m'ouvrira le Sein?

DIEUX Lares! Dieux témoins des jeux de mon Enfance,
Vous qui m'avez nourri, veillez à ma défense!
Simples Divinités de mes simples Aïeux,
Un Tronc, un Art grossier vous figure à nos yeux

Ah! n'en rougissez point! vos rustiques Images
D'une Foi plus sincère ont reçu les hommages.
Des Pampres, des Épis suspendus en festons,
Sûrs de les obtenir, sollicitaient vos Dons.
Le Père offrait le Jus de la grappe vermeille;
La Fille présentait le Nectar de l'Abeille.

Moi je vous offrirai, loin des Combats sanglans,
Cet Animal qui gronde et s'engraisse de glands!
Habillé d'un lin pur, le Myrte sur la tête,
Je suivrai la Victime à cette heureuse Fête:
Puissé-je ainsi vous plaire! et qu'aux sanglans hasards
Un autre aille briguer les faveurs du Dieu Mars,
Afin que le Soldat, oisif dans nos Murailles,
D'un doigt ivre, en buvant, trace un jour ses Batailles.

Quelle aveugle fureur nous entraîne aux Combats!
Insensés! nous courons au-devant du Trépas.
Quel charme a le Cocyte et ses brûlantes Rives?
Les Ris ne volent plus sur ses Ondes plaintives.
Ce n'est plus l'Hyppocrène et ses Flots argentés;
Ce n'est plus Amathonte et ses Bois enchantés.
Il n'est plus de Zélis sur les Rivages sombres:
Un terrible Cerbère y fait trembler les Ombres.
La Mort n'y voit errer, autour de ses Flambeaux,
Que des Mânes sanglans, voilés d'affreux lambeaux.

Que sert à ton Amant, belle Déïdamie,
Qu'Ilion expirât sous sa lance ennemie?
Que de fois chez les Morts ton illustre Héros
A regretté la Paix des rives de Scyros!

Et ce jour où sa main, aux fuseaux échappée,
Saisit avidement et la lance et l'épée!

La Gloire trop souvent fut le prix des Forfaits;
Mais toutes les Vertus sont Filles de la Paix.
O Paix! que nos Hameaux, ombragés de tes Ailes,
Soient de mes derniers Ans les Asiles fidèles!
Là, puisse un jour ma Race aider mes pas tremblans,
Et me voir à ses Jeux sourire en cheveux blancs!
Couronné de mes Fils, dans ces Retraites pures,
Puissé-je leur conter mes jeunes Aventures!
Que ces Bords, où le Ciel éclaira mon Berceau,
Daignent avec amour accueillir mon Tombeau!

Mais tandis que Vénus brûle encor dans mes veines,
Que je puis savourer ses plaisirs et ses peines,
Et qu'aux Champs de Paphos ardent à moissonner,
D'un triple Myrte encor je puis me couronner,
O Paix! divine Paix! que tes mains fortunées
Pour la Gloire et l'Amour filent mes Destinées!

Vierge aimable! quels biens sont dus à tes faveurs!
Tu couronnes Cybèle et de Fruits et de Fleurs;
Tu parfumes la Grappe au penchant des Collines;
Tu dores nos Moissons dans les Plaines voisines;
Aux Loups, aux noirs Brigands tu dérobes l'Agneau;
Tu permets au Pasteur d'enfler son Chalumeau;
Tu diriges la Danse au pied de l'Orme antique
Où bondit à pas lourds l'Allégresse rustique:

Toi seule oses de Mars briser les Étendards,
Et tu forges le Soc du débris de ses Dards.

Quand Bellone, en grondant, te voit calmer la Terre,
Un souris de Vénus y rallume la Guerre.
Amour! je vois briller ton Carquois et tes Feux!
J'entends déjà le choc des Combats amoureux.
Frappez, jeunes Amans! tombez, Portes rebelles!
Faisons sur leurs débris capituler nos Belles.
Mais le Bronze est moins dur que l'Amant irrité,
Qui blesse les Dieux même, en frappant la Beauté.
La Beauté vous trahit : insultez sa parure;
Brisez les nœuds flottans d'une tresse parjure;
Arrachez d'un Rival les Présens odieux,
La Fleur qu'il a placée, et qui choque vos yeux:
Rompez le voile épars sur un Sein infidèle,
Si d'un Baiser furtif l'empreinte s'y décèle;
Mais arrêtez vos coups à ces vains ornemens.
Elle gémit; des pleurs mouillent ses yeux charmans;
Ah! la Beauté qui pleure est toujours innocente!
Quel Amant, sans gémir, voit pleurer une Amante!
En essuyant ses pleurs, pleurez à ses genoux:
Les orages d'Amour rendent ses Feux plus doux.

Toi, que n'amollit point l'aspect de tant de Charmes,
Mortel au cœur d'airain, prends le Casque et les Armes:
D'un tube foudroyant charge ton bras guerrier,
Ceins tes flancs endurcis d'un large baudrier,
Pour vieillir, en Héros couvert de cicatrices,
Sous un chaume indigent, seul prix de tes Services.

Là, du Camp de Vénus exilé pour jamais,
L'Hymen, le sombre Hymen te rira désormais.
Là, Vainqueur mutilé, traînant sa lourde Chaîne,
Épouse, en tes vieux jours, la Discorde et la Haine.
Mais que ton front chargé de rides et d'hivers,
Des vainqueurs d'Ilion redoute les revers.
Un Égysthe, souillant ces rides belliqueuses,
Immolera ta Gloire à ses Flâmes honteuses;
Et la Paix que tu crains, et l'Amour que tu fuis,
Te verront expirer dans ces mornes ennuis.

Ah! loin de tes Amans ces Destins déplorables,
Douce Paix! rends ma Gloire et mes Plaisirs durables.
C'est pour moi, pour Zélis que brillent tes beaux Jours,
Et Vénus dans ton Char promène les Amours.

# ÉLÉGIE IV.

*Rura meam...... tenent, villæque puellam.*
TIBULL.

Quel insensible Cœur peut habiter la Ville !
Mon Amante a volé vers un champêtre Asile.
Déjà Vénus la suit de guérets en guérets
Au spectacle riant des Fêtes de Cérès.
Et déjà pour lui plaire, accourant au Village,
Le jeune Amour essaie un rustique langage.

Oh ! que, pressant du pied la Bêche au large fer,
Ne puis-je ouvrir pour elle un Champ qu'a durci l'Air !
Oh ! qu'il me serait doux, animé par sa vue,
De peser sur le Soc en poussant la Charrue ;
Et nouveau Laboureur, par les Grâces formé,
Affronter ou la Bise, ou le Sud enflâmé !

Il n'est rien qu'à ses Loix la Beauté ne soumette.
Apollon amoureux fut Pasteur chez Admète.
Son Luth, ses Végétaux n'ont pu le secourir :
Contre les feux d'Amour que peut l'Art de guérir ?
Son immortelle main tressa le jonc sauvage
En paniers arrondis où filtrait son laitage.
O que de fois Diane a rougi de le voir
Porter l'Agneau tardif égaré vers le soir !

Que de fois ses Brebis, bêlant sur la colline,
Ont troublé les Accords de sa Lyre divine!
Souvent des plus grands Rois l'encens, les vœux offerts,
L'ont en vain appelé dans ses Temples déserts;
Souvent ses cheveux d'or, tout souillés de poussière,
Ont fait gémir l'Orgueil de sa superbe Mère.

Soleil! que faisais-tu de ton Sceptre de feu?
Sous ce toit de Roseaux reconnaîtrai-je un Dieu?
Oui, dans les bras d'Issé tu l'étais plus sans doute,
Qu'au sommet éclatant de la céleste Voûte.
Banni des Cieux en vain par leur Maître irrité,
Tu retrouvas l'Olympe au sein de la Beauté.
Les Dieux goûtaient alors un bonheur ineffable;
Ils aimaient! la Raison dit que c'est une Fable:
Importune Raison! j'en crois peu tes Discours;
Un Amant peut-il croire à des Dieux sans amours?

Et Toi, qui me ravis une douce présence,
Puisse la Terre ingrate étouffer ta Semence,
O cruelle Cérès! Et Toi, Dieu des Buveurs,
Puisse leur Soif en vain implorer tes Faveurs!
Périsse la Vendange et les Moissons nouvelles,
S'il faut les acheter par l'exil de nos Belles!
Et ces Fruits de nos Champs sont-ils si précieux?
Valent-ils le Bonheur que goûtaient nos Aïeux?
Eux-même à leur repos ne faisaient point la guerre.
Sans fatiguer leurs bras à fatiguer la Terre,
Sobres et fortunés, sans Vigne, sans Moisson,
Le Gland sut les nourrir; l'Onde fut leur Boisson.

Mais nul soin douloureux ne vint troubler leur Ame;
Ils respiraient l'Amour : ils vivaient de sa Flâme.
Ardens à recueillir les moissons du Baiser,
Ivres de son Nectar sans jamais l'épuiser,
Sans cesse ils jouissaient à l'ombre des Vallées,
Aux bords rians des Eaux, sous les vertes Feuillées :
Vénus était partout; partout des Lits de Fleurs;
Et l'absence jamais n'y fit couler de pleurs.
Point d'Argus, de Verroux, de Portes indociles,
Les Cœurs étaient ouverts ainsi que les Asiles.

REVENEZ, douces Mœurs! Temps heureux, revenez!
Mais que dis-je? il n'est plus de ces Jours fortunés;
Et notre Art criminel a changé la Nature.
Eh bien! je me dévoue aux Champs, à leur culture,
Au joug même : quels Maux effrayeraient un Amant?
Où la Beauté commande, il n'est plus de tourment.

## ÉLÉGIE V.

Absent de Lycoris, ô douleurs! ô regrets!
Le Myrte va céder ma Tête au noir Cyprès.
Ainsi de mes beaux Jours les Aurores pâlissent!
Ainsi de mon Printemps les Roses s'obscurcissent!
Et la Parque m'enlève au Séjour ténébreux,
Plus jeune que Tibulle, et non moins amoureux.

Tandis que loin de Toi ma Vie est moissonnée,
Que fais-tu, Lycoris? Amante infortunée!
Sans doute ton Amour brûle de me revoir;
Ton Cœur s'enivre, hélas! de ce crédule espoir.
Une Lettre à la main, relisant nos mystères,
Et peut-être implorant ces tendres caractères,
Le feu de tes Baisers, l'ardeur de tes soupirs
Leur demande un retour promis à tes desirs.
Vaine promesse, hélas? Sort jaloux et barbare!
L'absence.... est éternelle : un Tombeau nous sépare.

Tu semblais le prévoir dans ce funeste jour
Où je partis baigné des larmes de l'Amour;
Une pâleur mortelle obscurcit ton visage;
Tes sens étaient glacés d'un sinistre présage;
Nos lèvres frémissaient de lugubres adieux;
Et je croyais laisser mon Ame dans tes yeux.

Toi-même dans mes bras mourante, évanouie,
Au fatal Avenir tu disputais ma Vie.
Il est de ces momens où d'un œil plus certain
L'âme va chez les Dieux surprendre son destin.
Je voulais.... je devais en croire tes alarmes,
Quel Oracle plus sûr que celui de tes larmes!
Quels devoirs plus sacrés que ceux de nos Amours!
La Parque dans tes bras eût respecté mes jours.

Mais loin de toi je meurs, et des mains étrangères
Des yeux de ton Amant vont fermer les paupières!
Vers ton Asile encor, dans ces momens d'effroi,
Je tends ces faibles mains qui ne sont plus à toi.
Ma seule Ombre aujourd'hui, vain Songe de moi-même,
S'envole autour de toi murmurer que je t'aime.

Il fut des temps heureux où jusque dans tes bras
Le Mystère et l'Amour conduisirent mes pas,
Quand de ton jeune Amant la soudaine présence
Vint surprendre tes yeux dans les pleurs de l'Absence.
Quel Charme te prêtaient ces naïves douleurs!
Quels rapides Baisers essuyèrent tes pleurs!
La Nuit nous prodiguait ses Faveurs les plus sombres;
Nos timides soupirs se fiaient à ses ombres.
Cent fois tu vis mes pas, suspendus et muets,
Échapper vers ton Lit aux Argus inquiets.
O Baisers de Nectar! ô Nuits toutes de flâmes!
O Plaisirs! ô Transports où s'égaraient nos âmes!
Trop rapide Bonheur envolé pour jamais,
Déjà vous n'êtes plus qu'un songe et des regrets.

Et vous, de ces beaux jours Confidentes trop chères!
Vous que j'arrose, hélas! de mes Larmes dernières!
Lettres de mon Amante!.... ô mon plus doux trésor!
D'une mourante main je vous rassemble encor.
Hélas! mon œil voilé d'un lugubre nuage,
Dans l'ombre de la Mort voit flotter votre image.
Je baise, en frémissant, vos traits mystérieux;
Ma Lycoris entière y respire à mes yeux.
Voilà de tant d'Amour les restes déplorables,
D'un fragile bonheur Monumens peu durables!

O le plus doux espoir de mes plus tendres vœux
Tant que Vénus daigna favoriser mes feux,
A son brûlant Époux c'est donc moi qui vous livre!
Vos Secrets à mes jours ne doivent point survivre.
L'instant fatal s'avance.... ô Flâmes! dévorez
Ces restes précieux, ces témoins adorés:
Que leurs frêles débris, étincelles légères,
Dans le sein des Zéphyrs dispersent nos mystères:
Mon Cœur suivra bientôt leur destin rigoureux;
Et mes derniers soupirs s'exhalent avec eux.

# ÉLÉGIE VI.

## A CÉPHISE,

### SUR UN DÉPART SUIVI D'UNE INFIDÉLITÉ.

*Idem non frustrà ventosas addidit alas,*
*Fecit et humano corde volare Deum.*

PROPERCE, Élégie XII, liv. 2.

LE premier qui donna des Ailes à l'Amour
Peignit bien de ce Dieu la fatale inconstance.
Hélas ! quand il s'enfuit, il s'enfuit sans retour :
Céphise, grâce à Toi, j'en ai l'expérience.

CRUELLE ! tu partis ; mais quels tendres Adieux
Contre un noir avenir rassurèrent ma flâme ?
Je vis même des Pleurs s'échapper de tes yeux :
Tes Soupirs, tes Baisers m'enivraient de ton âme ;
Eh ! comme ils accusaient et le Sort et les Dieux !

D'UN aveugle Destin le cours impérieux
M'entraîne, disais-tu ; mais l'Absence fatale
Jamais entre nos Cœurs ne mettra d'intervalle :
Ils s'uniront toujours : quand à l'astre des Nuits
Nos Ames confîront leur plainte et leurs ennuis,

Dans les mêmes instans, loin de tout œil profane,
Nos Regards se joindront dans le Sein de Diane.
Que dis-je? impatiens des Pavots du Sommeil,
Dès que l'ombre fuira de l'Orient vermeil,
Nos yeux s'appelleront; et le Sein de l'Aurore,
Centre de nos regards, va les rejoindre encore.
L'Olympe est aux Amans : oui, le Flambeau du Jour
S'allumera pour nous au Flambeau de l'Amour.
La Nature à mes yeux ne sera pas muette.
Pourrais-je, en l'écoutant, oublier son Poète?
Le Dieu que tant de fois ont célébré tes Vers,
Rendra tes Souvenirs et plus doux et plus chers.
Quand tu liras Sapho, dis : Céphise est plus tendre.
Moi, je lirai Tibulle et je croirai t'entendre.
Tout servira mes feux : sans cesse les Zéphyrs
Porteront jusqu'à toi mes fidèles Soupirs;
Et l'Art consolateur par qui l'Ame est tracée
Sans cesse te peindra mes feux et ma pensée.

Tu le disais, Céphise! et pour combler mes vœux,
D'une amoureuse main coupant tes blonds cheveux,
Tu m'offris de l'Amour ce frêle et tendre gage,
Trop fidèle témoin d'une Flâme volage.
Ta main jura d'écrire : ô perfides Sermens!
Nul Écrit n'est venu consoler mes tourmens;
Nul Zéphyr jusqu'à moi n'a soupiré ta peine;
Et les seuls Aquilons, de leur bruyante haleine,
Murmurant ton oubli, présageant ta rigueur,
Attristent de mes Nuits l'importune longueur.

Dans les Eaux du Léthé ma Céphise a pu boire!
Céphise! ton Amant n'est plus dans ta mémoire,
Comment, hélas! comment serait-il dans ton cœur?
Soupirs, larmes, baisers, ah! devais-je vous croire?
Et vous, liens chéris, qui flattiez ma langueur,
Vous, jadis l'ornement d'une tête infidèle,
Quand l'Ingrate me fuit, pourquoi me parler d'elle?

Cependant.... un Rival!... ô trop juste courroux!
O Céphise! ô transports d'un cœur tendre et jaloux!
Un Rival dans tes bras jouit de sa Victoire!
De mes Feux abusés tu lui contes l'histoire.
Tu ris de tes sermens et de mes vains regrets,
Et ton Myrte odieux insulte à mes Cyprès.
Tant d'amour avait-il mérité cette injure!
Quoi! des lèvres de rose attestaient le parjure!
Quoi! ce front coloré de grâce et de pudeur;
Quoi! ce doux sein de lys, oubliant sa candeur,
Grands Dieux! seraient souillés par une Ame si noire!
Trop fatale Beauté! sexe aimable et trompeur,
Enflâmer est ton Art, et trahir est ta Gloire!

## ÉLÉGIE VII.

### A ***.

Jeune Vestale, ô toi que je n'ose nommer*!
Quel charme tu prêtais à la Sagesse austère!
Ta Vertu m'entourait des piéges de Cythère;
Même, en grondant l'Amour, tu te faisais aimer.
Ma raison vainement a voulu se défendre;
Tandis qu'à l'Amitié mon cœur se croyait rendre,
La Sœur introduisait son Frère trop charmant;
Qu'elle était séduisante! et qu'une Amitié tendre
Avec le tendre Amour se confond aisément!
Je les pris l'un pour l'autre, et m'enchaînai moi-même.
La douce illusion me filait ces beaux Jours;
Mais un Départ funeste en va borner le cours.
Hélas! c'est au moment de perdre ce qu'elle aime,
Que l'Ame, plus sensible, en connaît tout le prix!
Cet instant de lumière et de douleur extrême
A dévoilé l'Amour à mes sens attendris.
Tu laisses un désert dans mon Ame éperdue.
Le Printemps avec toi disparaît à ma vue;
Les Zéphyrs attristés partagent ma douleur;
Et la Rose, en pleurant, redemande sa Sœur.

* Cette jeune Personne s'éloignait pour quelques mois du Couvent où elle se destinait à être Religieuse, et où je la voyais souvent.

Mais toi qui, sans pitié, nous ravis ta présence,
Tandis que mes chagrins soupirent ton absence,
Tu m'oublieras!... du moins, Objet trop regretté,
Pardonne à ma douleur! ne sois pas irrité
Si mon Ame en secret brûle pour ton Image :
Ce Feu, pur comme toi, n'est-il pas ton ouvrage?
Et se peut-il qu'Amour offense la Beauté?
Pourquoi m'inspiraient-ils ce qu'ils n'osaient connaître,
Ces yeux aimés, ces yeux si cruels et si doux?
S'ils redoutaient l'Amour, pourquoi l'ont-ils fait naître?
Hélas! je vais loin d'eux, Victime de leurs coups,
Les adorer, mourir!... et mourir sans me plaindre!...
Larmes du sentiment, il faut donc vous contraindre!
Ah! coulez dans mon cœur! coulez; dérobez-vous
Aux yeux de tout Mortel moins sensible que nous.
Mêlez-vous à ces Feux que je ne puis éteindre;
Cachez-vous dans mon Sein : vous auriez trop à craindre
Des propos indiscrets et des regards jaloux.

# ÉLÉGIE VIII.

## LA FÊTE DE DÉLIE.

Amour! voici la Fête de Délie:
De Myrtes verds couronne tes cheveux;
Quitte à ma voix les Bosquets d'Idalie;
Prête ton vol à mes rapides vœux.

Déja Vénus, étoile tutélaire,
Ouvre en riant ce beau Jour qu'elle éclaire,
Et l'embellit de ses plus tendres Feux:
Délie encor l'embellit davantage.

Viens, vole, Amour! porte-lui mon hommage;
Offre à son Cœur mes soupirs les plus doux;
Tu la connais, Délie est ton ouvrage.
Vole, et franchis ces Grilles, ces Verroux,
De nos plaisirs importune barrière.
Pour mieux tromper les Surveillans jaloux,
Voile tes pas des Ombres du Mystère.
Tel autrefois tu portais à Cypris
Les Billets-doux du galant Adonis.

Prends garde, Amour! une dévote rage
De cent périls a semé ton passage;

Echappe aux yeux de vingt Siècles cloîtrés,
Qui, dès long-temps, contre toi conjurés,
Font expier à la tendre Jeunesse
Le sombre ennui qu'inspire leur Vieillesse,
Et les débris de leurs Traits ravagés.
Tels on verrait des Lys chers à l'Aurore,
D'un vieux Cyprès en naissant ombragés.
Ces Fronts jaunis et de rides chargés,
Que fuit Vénus, et que le Temps dévore,
Par ton aspect seraient trop outragés :
Ils n'ont point su te pardonner encore
L'oubli cruel où tu les a plongés.

Trompe surtout cette Sibylle étique,
Argus femelle errant sous ce Portique,
Spectre malin dont l'œil perçant et creux
Promène au loin ses regards sourcilleux,
De ton Flambeau dérobe la lumière
Aux noirs Soupçons veillant sur sa paupière.

Pénètre enfin dans cet Asile heureux
Où ma Délie a transporté Cythère,
Temple sacré qu'environnent mes vœux!
D'où quelquefois ses regards orageux
Lancent sur moi leur Foudre vengeresse ;
Où plus souvent les Plaisirs amoureux
M'ouvrent l'Olympe au sein de ma Déesse.
Là, de tes Sœurs la Troupe enchanteresse

Rit et folâtre en dépit des Agnus ;
Là, tu ne vois, au lieu de Scapulaire,
Que les pompons consacrés à Vénus,
Et sa Ceinture et ses Talens de plaire.

Amour ! choisis l'instant voluptueux
Où ma Délie, en riant, se réveille ;
Instant si doux, où la Rose vermeille
Naît sur sa bouche, et l'Aurore en ses yeux.
Sur le duvet la tendre Nonchalance
Livre une Belle à d'aimables langueurs ;
Morphée alors prête avec complaisance
Un Voile heureux, des Pavots enchanteurs,
Aux doux Combats de sa molle indolence ;
Son Cœur, ému par des songes flatteurs,
Croit d'un Amant respirer la présence ;
La Volupté la caresse en silence ;
Et, la couvrant de Myrtes et de Fleurs,
Trace aux Plaisirs la route des Faveurs.

Amour, tu vois cette Alcove sécrète ;
Du jour naissant la lumière discrète
Respecte encor l'ombre de ses rideaux :
Rien n'avertit la Pudeur inquiète ;
Les Plaisirs seuls font briller leurs Flambeaux.
De cet instant profite avec adresse ;
Du fier Devoir crains le fâcheux retour ;
De ce Tyran la sauvage tristesse
Étend ses Droits sur le reste du Jour ;

Ce doux moment est fait pour la tendresse,
Et la Beauté s'éveille pour l'Amour!

Volage Enfant, calme un peu mes alarmes!
De ta Psyché, dans ce moment fatal,
Dieu séducteur, rappelle-toi les Charmes,
Et sers mes Feux, sans être mon Rival!

A ces Attraits dont la Nymphe est parée,
Au front charmant, au souris gracieux,
Tu la prendrais encor pour Cythérée
Lorsque, flottant sur sa Conque azurée,
De Jeux, d'Amours, de Tritons entourée,
Elle animait les Flots, l'Air et les Cieux.

Oui, de Vénus c'est la riante Image;
Ce sont ses traits, ses grâces et ses yeux;
Même elle en a, pour lui ressembler mieux,
Jusqu'à l'humeur et coquette et volage.
Zéphyr le sait, lui dont le vol trompeur,
Complice, hélas! de ma jeune Maîtresse,
Loin d'un Amant en proie à la douleur,
A mille fois égaré sa promesse
Au sein des Airs, moins légers que son cœur.

Ah! si du moins, pour punir l'Infidèle,
Ces yeux si beaux, ces traits doux et charmans
Se flétrissaient après de vains Sermens,
Si ma Délie en devenait moins belle,

Je la verrais partager mes tourmens !
Mais la Parjure en a plus d'agrémens ;
Son Crime, hélas ! disparaît dans ses Charmes !
Et l'Infidèle y trouve encor des Armes
Pour triompher du cœur de ses Amans.

Hier encor, dans ma douleur mortelle,
Un prompt dépit m'avait armé contre elle :
A l'outrager j'excitais ma fierté ;
Déjà mon cœur, sûr de sa liberté,
Avec fureur insultait à sa chaîne ;
Trop vains éclats d'une impuissante haine !
En un moment ce courroux dissipé
Me livre encore aux traits de l'Inhumaine,
Et ce beau jour pour jamais me ramène
Au joug fatal dont j'étais échappé.
Ainsi tu vois le Cygne au doux plumage,
Qui du Méandre abandonna les Bords,
Et de Vénus traîna le Char volage,
Tristement libre, après de vains efforts,
Redemander son premier esclavage.

Amour ! présente à l'objet de mes Feux,
Non ces Trésors qu'étale l'Imposture,
Vains alimens d'un Amour fastueux,
Nés de l'Orgueil et suivis du Parjure,
Mais une Offrande et plus douce et plus pure,
Digne en effet des Autels de nos Dieux,

Un tendre cœur, un cœur plein de toi-même :
Des vrais Amans c'est le Trésor suprême.
Avec ces Fleurs pose-le sur son Sein :
Si tu le sens palpiter sous ta main,
Si tu la vois doucement te sourire,
Amour ! Amour ! viens vite me le dire.

# ÉLÉGIE IX.

(FRAGMENT.)

J'ÉTAIS heureux : les Arts occupaient mes loisirs;
D'une légère main je cueillais les Plaisirs;
Je chantais sur mon Luth et Corinne et Julie;
Je fuyais l'Amour tendre et sa mélancolie;
Je redoutais mon cœur, trop prompt à s'enflâmer;
Je craignais jusqu'au nom du Dieu qui fait aimer.
Humide et pâle encor de mon dernier Naufrage,
Je fuyais d'Amathonte et les Mers et l'Orage.

PAREIL à cet Oiseau qui du piége échappé,
Se croit de lacs trompeurs encore enveloppé,
Il essaie en tremblant l'usage de ses Ailes,
Et se confie à peine aux Bois les plus fidèles;
Ainsi je défendais ma douce Liberté !
Mais qui peut échapper à la Fatalité !

JE vois chez Thélaïre une Beauté funeste :
Que ses yeux savaient bien feindre un regard modeste!
Le Deuil semblait encor relever sa blancheur :
L'Aurore a moins d'éclat, Thétis moins de fraîcheur;

Mais les Dieux de Paphos, en volant sur ses traces,
Admiraient ses Beautés, et lui cherchaient des Grâces.
Jamais elle n'offrit à la main des Amours
De la taille d'Hébé les flexibles contours.
Délicate Vénus! ton étroite Ceinture
N'eût jamais à ses flancs pu servir de parure.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

# ÉLÉGIES.

## LIVRE QUATRIÈME.

### ÉLÉGIE I.

#### A ZÉLIS.

Reçois tous mes Baisers, Lettre divine et chère !
Quoi ! *ses vœux sont remplis si ma Flâme est sincère ?*
Mais toi, peux-tu douter encor de mon Amour,
Toi que Vénus forma pour embellir sa Cour ?
Songes-tu que mes yeux ont vu croître tes Charmes ?
Que les tiens sur mon cœur ont essayé leurs armes ?
Que j'ai de tes regards senti les premiers Feux,
Quand tu m'associais à tes folâtres Jeux ?

O douce Liberté qui naît de l'innocence !
Plaisirs simples et purs de la naïve Enfance,
Que vous avez d'attraits pour les Cœurs ingénus !
C'est par toi, c'est pour toi que je les ai connus !

Heureux le coin discret où, libre de contrainte,
Fuyant d'un Cercle oisif la gaîté triste et feinte,
Genoux contre genoux, j'allais subir tes Loix
Au Jeu par qui nos mains s'entrelacent neuf fois;
C'est alors que souvent ton heureuse imprudence
M'ordonna d'un secret la douce confidence.
Zélis, ah! tu sais bien quels furent mes aveux:
Je te nommai l'Objet de mes plus tendres vœux.

Quand ta main sur mes yeux mit ce léger nuage,
Du Bandeau de l'Amour intéressante image,
Tu vis toujours mes pas inquièts, suspendus,
Guider vers toi mon cœur et mes bras étendus.
Ma main te saisissait, et du voile folâtre
J'ombrageais tes yeux noirs et ce beau front d'albâtre,
Que ma bouche, au milieu du tumulte et des ris,
Effleurait d'un baiser rapidement surpris.

Te souvient-il du soir où, fuyant sous l'ombrage,
Tu fis voler sur moi les débris du feuillage?
Ma vengeance craintive expira sur ton Sein,
Et ton cœur palpita sous ma tremblante main.
Ah! qu'en ce doux moment tu fus intéressante!
Je te vis à la fois timide et caressante!
Ta voix demanda grâce, et ton œil plein de feux
Sut donner et combattre un espoir amoureux.
Tu riais, tu jouais: tu n'aimais pas encore.

Ton seizième Printemps et ton Cœur vient d'éclore.

Ta voix tremblante laisse expirer ses accens.
Rêveuse, tu parcours, à pas muets et lents,
Ces Bois où s'égayait ta jeunesse enfantine.
Les Jeux ont disparu : ton Ame lit Racine;
Monime t'intéresse; et tes desirs secrets
Demandent à l'Amour un autre Xipharès.
Tu goûtes des beaux Vers la touchante énergie.
Ta Beauté m'encourage à la tendre Élégie.
Tu veux que tes Faveurs soient le prix de mes Chants:
Ton cœur ne peut céder qu'à de nobles penchans.
Le doux nom de Tibulle a chatouillé ton Ame;
Tu veux être Délie, et brûler de sa flâme.
Tu veux qu'un jeune Amant, dans ses doctes loisirs,
Aux Fastes de Vénus consacre tes Soupirs.
O que j'adore en toi cet amour de la Gloire!
O quel charme d'unir sa Vie et sa Mémoire!
Oui, le Sein d'une Amante est pour moi l'Hélicon.
Ivre des feux d'Amour et des feux d'Apollon,
Est-il un Sort plus doux, une Gloire plus belle,
Que mourir dans tes bras et te rendre immortelle!

# ÉLÉGIE II.

## IMITATION DE MOSCHUS.

Quand à mes yeux séduits la Mer paraît sourire,
Crédule, je me livre aux conseils du Zéphyre;
Je me plais à guider la Barque où ma Zélis,
Sur la fin d'un beau jour, s'abandonne à Thétis,
Et contemple avec moi l'Astre de Cythérée,
Au doux balancement de la vague azurée.

Tandis que sur son Char Diane ouvrant les Cieux,
Argente mollement les Flots silencieux,
Quel charme de n'avoir, dans ce calme du Monde,
De Témoins que l'Amour, de Confident que l'Onde!

Mais quand l'azur des Eaux se trouble et se noircit,
Quand d'un voile orageux Diane s'obscurcit,
Et que le doux Zéphyr va céder à Borée
Tout l'espace écumant des Gouffres de Nérée,
Et que déjà les Flots grondent de toutes parts,
Je fuis; la Terre seule invite mes regards;
Je reviens à Cybèle, à ces rians Bocages,
Où le Tremble ondoyant fait parler ses feuillages.
Eh! qui n'aimerait pas ce calme des Forêts,
Et ces paisibles flots qui dorent les Guérets!

Que je te plains, ô toi, dont la frêle Nacelle
Va tenter sur les Mers une proie infidèle !
Fugitive, elle échappe à tes réseaux confus;
Moi, sous l'asile frais de ces Arbres touffus,
Heureux, je vais m'asseoir près d'une source pure,
Qui, loin de m'effrayer, m'endort par son murmure;
Plus heureux si Zélis, troublant ce doux sommeil,
Enivre de baisers le moment du réveil !

# ÉLÉGIE III.

*Militat omnis amans, et habet sua castra Cupido.*
Ovid.

L'Amour a ses Combats ; tout Amant est Guerrier,
Et le Myrte se plaît à l'ombre du Laurier.
De leur double guirlande orne aujourd'hui ma tête,
Vénus! et d'un Amant célèbre la conquête.

Le Monstre qui tomba sous le Fer de Jason,
D'un regard moins jaloux veillait sur la Toison,
Que l'Époux de Zelmis, sentinelle assidue,
Ne gardait cette Belle à mes vœux défendue.
Vauban ne sut jamais mieux défendre un rempart;
Eugène à l'attaquer ne mit jamais plus d'Art.
Mais comment pénétrer l'Asile impénétrable ?
Séparer de Zelmis l'Argus inséparable ?
Argus qui, de l'Amour redoutant les Larcins,
Dans les profanes Jeux, aux Temples les plus saints,
A ses pas attaché, de l'Aube à la Nuit sombre
Est jaloux d'un Zéphyr, d'un Papillon, d'une Ombre ?

Oh! qu'il gronda Zelmis dont le charmant regard,
Quand j'errais sous ses murs, m'accueillit par hasard!

Que cette voix farouche, en irritant mon Ame,
Sut bien favoriser les progrès de ma Flâme!
La Vengeance alluma le tendre sentiment;
La Fureur de l'Époux fit déclarer l'Amant;
Et bientôt une Lettre adressée à Myrtile,
Sous le nom de Zelmis parvint à mon Asile.

Colombe de Vénus, soumise au noir Vautour,
Zelmis y soupirait sa plainte et son amour.
Ah! que de ses douleurs mon Ame fut émue!
Et quel charme coulait de sa plume ingénue!
Plus la tendre Zelmis s'embellit à mes yeux,
Plus son Tyran pour moi fut un Monstre odieux.
Je crus voir quelques mots effacés par des larmes,
Et mes pleurs lui juraient de consoler ses charmes.
Mon cœur seul écrivit le Billet enflâmé
Où son cœur respira le plaisir d'être aimé.

Elle reçut encore, élevé par moi-même,
Un Oiseau qui cent fois lui redisait : je t'aime!
Aimable et tendre Oiseau! Victime de l'Amour!
Le Tyran de Zelmis t'a donc ravi le jour?
Mais, fidèle à Zelmis, à mes leçons fidèle,
Tu soupirais, je t'aime, en expirant sur elle.

Zelmis pleure; Zelmis brûle de se venger;
Mais le Tyran jaloux s'obstine à l'assiéger;
Querelle ses regards d'un œil sombre et farouche,
Et semble envier l'air que respire sa bouche.

A son insçu déjà, l'Or appuyant mes Feux,
De ses Esclaves même avait gagné les vœux.
Vains efforts! si l'Amour, à qui tout est possible,
N'eût arraché l'Argus à son poste invincible.

O fatal Ennemi des Plaisirs de l'Amour!
Impitoyable Époux! te souvient-il du jour
Où, par un faux Billet que je te fis surprendre,
En secret à Zelmis je paraissais apprendre
Le jour, l'heure, l'instant, la place où, dans ces Bois,
Qu'un Roi, Père du Peuple, habitait autrefois,
J'attendrais que Vénus, de Vulcain délivrée,
Daignât voir un Mortel dont elle est adorée?

J'irritai par ces mots ton féroce Courroux:
Ma Flâme avait besoin de tes transports jaloux.
Respirant la vengeance, indigné de l'injure,
Soudain tu fuis Zelmis en l'appelant Parjure.
Tu pars; et tes Coursiers volent en un moment
Aux Lieux où tu croyais jouir de mon tourment;
Que dis-je? où tu voulais, assurant ta vengeance,
De deux cœurs trop unis rompre l'intelligence.
Et déjà ta pensée, en tes sombres transports,
Du Meurtre d'un Rival ensanglantait ces Bords.
Tu descends; tu frémis de voir ces doux ombrages
Où l'Amour aux Jaloux fait subir tant d'outrages.
Mon Esclave d'abord y frappe tes regards:
Tu crois me voir errer sous ces Arbres épars.
Tu foules, en grondant, ces tapis de verdure;
Tu querelles ces Bords où riait la Nature;

Et, la main sur ton glaive, animé de courroux,
Ta haine à me chercher lasse tes pas jaloux.

Oh! que j'employais mieux ces heures fortunées,
Aux vengeances d'Amour par Zelmis destinées!
Impatient, je cours, je vole dans ses bras:
Je brûlais d'une ardeur égale à ses Appas.
Je franchis de Zelmis l'impénétrable Empire,
Où le Tyran n'est plus, où la Beauté respire.
Cher Amant! – Chère Amante! – A ces mots prononcés,
Nos bras autour de nous se pressent enlacés.
Qu'un moment dissipa de troubles et d'alarmes!
Quelle divine joie éclatait dans nos larmes!
Et que je lus d'amour dans ses yeux languissans!
Quels torrens de plaisirs enivrèrent nos Sens!
Quels baisers murmurait sa bouche demi-close!
Quel nectar je puisai sur ses lèvres de rose!
Par un charme divin, sa timide Beauté
Unissait la Pudeur avec la Volupté.
Vive et décente encore, on eût dit que sa flâme,
Dans ce plaisir des Sens, ne cherchait que mon Ame.
Accablé de bonheur, j'expirai sur son Sein;
J'y bravai du Tyran l'homicide dessein.
Elle-même expira; nos Ames enflâmées
S'unirent un moment sur nos lèvres pâmées.

Doux Vengeur! Dieu charmant! Amour! combien de fois
N'épuisâmes-nous pas tes Feux et ton Carquois?
Tu le sais! tu couvris nos plaisirs de tes Ailes.
Ah! ne dis point aux Dieux ces faveurs immortelles!

Mais dis que, pour te rendre et plus vif et plus doux,
Il faut sans doute, il faut des Tyrans, des Jaloux;
Qu'il faut de mille Argus braver la vigilance;
Que l'Amour trop heureux s'endort dans l'indolence.
Loin de moi ces Lauriers moins ravis qu'obtenus;
Et Vulcain si farouche est le fard de Vénus.

# ÉLÉGIE IV.

## LE SONGE.

D'un piége inévitable ai-je pu me défendre?
Amour! fatal Amour! et toi, Zelmis, et toi
Dont la douce Amitié m'enchaîna sous sa loi,
Tu prêtais à l'Amour ta voix flatteuse et tendre.
Ah! qui veut fuir l'Amour ne doit jamais t'entendre!

Hier, quand la Nuit sombre, enveloppant les Cieux,
Fendait les Airs glacés d'un Char silencieux,
Assis auprès de toi, vers ton Foyer paisible,
Tes Accens me liaient d'une Chaîne invisible:
Mon Ame s'enivra de ces récits charmans
Où tu peignais si bien les transports des Amans.
Je respirais leurs Feux; j'enviais leurs Alarmes;
De mes yeux attendris coulaient leurs douces larmes;
Que tu me rendais chers leurs plaisirs, leurs tourmens!
Je croyais à Vénus en regardant tes Charmes:
L'Amour m'environnait de ses enchantemens.
Tout semblait ressentir mes doux ravissemens.
Cette pure clarté que l'on doit à l'Abeille,
Attentive à ta voix, partageait notre veille;

Vulcain d'un Feu plus doux pétillait à nos yeux;
Des Vents au loin grondans la bruyante furie
N'osait troubler les sons de ta Bouche attendrie.
Hélas! tu charmais tout!.... hors le Temps envieux.
Sa main fit échapper cette heure fugitive
Qui, frappant douze fois dans l'or qui la captive,
M'ordonna sans pitié le nocturne repos.
Grands Dieux! que le Sommeil était loin de mon âme!
Ta voix dans tous mes Sens avait porté la Flâme.
Je me flattai pourtant que le Dieu des Pavots
Humectant de leurs Sucs ma paupière échauffée
Assoupirait enfin jusqu'au Dieu de Paphos;
Vain espoir! l'Amour même avait séduit Morphée.

Un Songe tout de feu m'enleva dans ses bras
Jusqu'au lit où Morphée enchaînait tes Appas.
Ta lumière veillait: elle offrait à ma vue,
En dépit des Rideaux importuns et jaloux,
Ta vermeille Beauté mollement étendue
Sous un lin qui voilait tes Charmes les plus doux.
Je n'osais soulever l'importune barrière;
Mais d'un Baiser timide effleurant ta paupière,
Je crus voir tes beaux yeux s'éveiller sans courroux.
Un soupir échappé de tes lèvres de rose
Suivit ce doux regard et sembla me dire: ose.
Soudain la Volupté m'embrasa de ses Feux.
D'un Baiser plus ardent l'amoureuse licence
De ma craintive audace expia l'innocence;
Je devins moins coupable en devenant heureux.

O de mes Sens émus trop rapide mensonge!
Le Réveil a détruit mon fragile bonheur :
Zelmis! objet charmant d'une si douce erreur,
Diras-tu comme moi : pourquoi n'est-ce qu'un Songe?

---

## ÉLÉGIE V.

### A MES AMIS,

SUR L'INFIDÉLITÉ D'UNE AMANTE.

Laissez-moi! la Raison m'irrite, me désole;
Et ma seule douleur me plaît et me console.
Oui! c'est, après Églé, mon trésor le plus doux;
Oui, cruels! ma douleur m'est plus chère que vous!
Vous, barbares Amis, dont la Pitié farouche
Voudrait bannir Églé de mon cœur, de ma bouche,
Vous voulez que je vive! et que ce triste cœur
Respire, en l'oubliant, l'Amour et le Bonheur!
Églé que j'adorais!.... Églé m'est infidèle!
Que m'importe l'Amour et l'Univers sans elle!

Hélas! de mon bonheur vous fûtes les témoins:
J'aimais; j'étais aimé; je le croyais du moins!
Eh! qui n'en croirait pas les Soupirs d'une Amante?
Ses doux regards, voilés d'une langueur charmante,
Ses baisers tout de Flâme et ses pleurs ingénus,
Ces pleurs voluptueux des Amans seuls connus;
Tant de Billets écrits sous les yeux du Mystère!
Mille Sermens, tracés par une main si chère?
Vains et frêles Sermens, vous me juriez sa foi!
Vous me dites encore : Églé n'aime que toi;

Mysis sera toujours la moitié de son Ame;
Elle perdrait plutôt sa Beauté que sa Flâme.
Aux promesses d'Amour fiez-vous désormais!
Elle a trahi ses Feux sans perdre ses Attraits.

Du moins si l'Inconstance avait terni ses Charmes!
Je ne la verrais pas rire de mes Alarmes;
Mais elle s'embellit par l'Infidélité;
Quoi! le Parjure est-il un fard pour la Beauté?
Vénus! j'ai vu ton Fils la flatter de son aile;
Et l'Ingrate jamais ne me parut si belle!
Il me disait encore, avec un ris moqueur,
Imite l'Infidèle; et, maître de ton Cœur,
Choisis des yeux plus beaux, cherche un plus doux Empire;
Avec les Jeux badins suis Cléone et Thémire;
Vole oublier Églé dans leurs bras amoureux.
Moi! l'oublier!... Amour! tu connais trop mes Feux.
Un cœur, rempli d'Églé, peut-il voir d'autres Charmes?
Ah! cruel! à ce nom tu vois couler mes larmes.
Irais-je, l'œil en pleurs, mendier des Plaisirs,
Et rappeler des Jeux qu'exilent mes Soupirs?

Puis-je fixer les Ris sur ma bouche plaintive?
A peine j'y retiens mon Ame fugitive.
Elle s'échappe, hélas! vers des yeux séducteurs;
Tu me trompais, Églé! je t'adore, et je meurs.
Je meurs! ah! donne au moins des larmes à ma cendre!
Mais l'Ingrate se rit d'une douleur si tendre;
Son front, paré de Rose, insulte à mes Cyprès.
Non, non; c'est trop gémir: fuyez, sombres regrets!

Si les pleurs ranimaient une Flâme épuisée,
Tes pleurs, belle Ariane, eussent fléchi Thésée,
Et toi, jeune Gallus! la douceur de tes Chants
Eût rendu Lycoris à tes regrets touchans.
Rien ne rappelle un Cœur échappé de sa chaîne;
Nos plus tendres Soupirs n'allument que sa haine.
L'excès de l'Amour même est fatal en Amour!
Ce Dieu trop caressé s'envole sans retour,
A ma volage Amante il a prêté ses Ailes!
Mon Rival connaîtra ses Charmes infidèles.

Que le Sexe a bien l'Art de tromper ses Amans!
Ses caresses, ses jeux, ses baisers, ses sermens
Méditent l'inconstance et trament l'imposture.
Il atteste des Dieux, complices du Parjure.
Le Ciel même se rit des sermens amoureux;
Et Zéphyr qui s'en joue est moins volage qu'eux.

Églé m'est infidèle! et l'Ingrate en fait gloire!
De ses Feux inconstans périsse la mémoire!
Périsse mon Amour! périssent ses Attraits!
Sors de mon cœur, Églé! perfide que je hais!
Ah! trop perfide Églé!.... mais perfide trop chère!
Deviez-vous me trahir? ou deviez-vous me plaire?
J'eusse été trop heureux si les Destins jaloux
M'eussent permis de vivre, ou d'expirer pour vous.

# ÉLÉGIE VI.

Le cœur plein de soupirs, les yeux noyés de pleurs,
D'un Amour sans espoir exhalant les douleurs,
J'errais aux bords d'une Isle inculte et solitaire.
De quelques vieux Cyprès l'ombrage funéraire,
Épaississant sur moi le silence et le deuil,
Semblait m'envelopper des ombres du Cercueil.

Là, d'un Ruisseau plaintif se traînait l'onde obscure;
Mes sanglots se mêlaient à son triste murmure;
Mes pas, du noir Méandre imitaient les détours,
Et mes larmes troublaient son lamentable cours.
Une sauvage Écho, du fond de ces Bois sombres,
Prolongeait mes Accens, égarés sous leurs ombres.
Les Antres, les Forêts, les Rochers attendris,
Plus sensibles qu'Églé, répondaient à mes Cris.

O de mes longs ennuis source cruelle et chère!
O du perfide Amour impitoyable Mère!
O Vénus! m'écriais-je, ai-je dû t'obéir?
Tu m'inspiras tes Feux, et c'est pour les trahir!
Tu veux que j'aime Églé, que j'aime une Inhumaine,
De mes tristes soupirs insatiable et vaine;
Églé que tu formas de charmes, de rigueurs,
Pour le plaisir des yeux et le tourment des cœurs!

Tu sembles attendrir ses regards infidèles,
Et tu mets le refus sur ses lèvres cruelles !
De la crainte à l'espoir sans cesse ramené,
De ses Caprices vains jouet infortuné,
Cent fois près d'expirer aux genoux de l'Ingrate,
Son orgueil en jouit : mon désespoir la flatte.
Eh quoi ! tant de rigueurs avec des yeux si doux !
Hélas ! mon cœur volait au-devant de leurs coups ;
Et la Mort est le prix que j'en devais attendre !
Et c'est là cet Amour que tu peignais si tendre !
L'Abeille est moins avide à savourer les Fleurs,
Que l'Amour n'est ardent à s'abreuver de pleurs ;
Dans les pleurs, dans le sang l'Amour trempe ses Armes.
Et toi, Déesse, et toi qui te ris de mes larmes,
Barbare ! tu sortis de l'écume des Mers
Pour agiter les Cœurs, pour troubler l'Univers,
Pour verser dans mon Ame un éternel Orage :
Dans tes Flots insensés, hélas ! j'ai fait Naufrage.
Ah ! toi-même dois-tu ravager tes Moissons !
Je te vouais ma Lyre et ses plus tendres Sons.
Quel autre, si je meurs, soupirant l'Élégie,
Saura peindre ta Gloire aux Champs de la Phrygie,
Mettre à tes pieds l'orgueil de Junon, de Pallas,
Et de la Pomme encore honorer tes Appas ?
Hélène, de Pâris fut le prix légitime.
Moi ! je perds une Amante, et je meurs ta Victime !
Ah ! Cruelle !... A ces mots de ma bouche élancés,
Faible, pâle, je tombe, et mes sens sont glacés.
J'expirais !... quand soudain, descendant de la Nue,
La Reine d'Amathonte apparaît à ma vue ;

Et dissipant l'horreur des lugubres Cyprès,
D'une voix douce et fière accuse mes regrets.

« Ingrat ! que tu sens mal tout le prix de tes Chaînes !
» Le bonheur des Amans se mesure à leurs peines.
» Qui jamais n'a connu l'excès de mes Rigueurs,
» Jamais ne connaîtra l'excès de mes Faveurs.
» Rends un nouvel hommage à la main qui te blesse ;
» Apprends que la constance unie à la tendresse,
» Enfin sait amollir les plus fières Beautés.
» Renais pour le Bonheur, et chante mes Bontés ».

Elle dit ; et d'un Myrte humecté d'Ambroisie,
La Déesse toucha ma Tête appesantie :
Le doux Espoir encor vint sourire à mes yeux,
Et le Char de Vénus s'éleva dans les Cieux.

# ÉLÉGIE VII.

## A UN SONGE.

Doux Complice d'Amour et des tendres Plaisirs,
Songe heureux qui m'offrais la ravissante image
D'Églé plus indulgente au Feu de mes desirs,
Pourquoi la dérober à mon brûlant hommage ?
J'attendrissais Églé, je touchais au bonheur;
Et tu fuis!... Ah! Cruel! ah! ramène à mon cœur
Ses plaisirs égarés sur ton Aile volage.
Mon Amour ne doit pas ses Feux à ton erreur,
Mais sa félicité devenait ton ouvrage.

Ah! si pour un Mortel c'est un bien trop flatteur,
Écoute ; sers du moins un Amant qui t'implore.
En fuyant de mes yeux, va sur ceux que j'adore
Verser la douce erreur de ton enchantement;
Caresse de ton Aile un Objet si charmant ;
Assoupis sa pudeur farouche, inexorable ;
Éveille dans son Ame un trouble favorable ;
Mets aux genoux d'Églé le plus fidèle Amant.
D'une timide voix soupire ma tendresse ;
Arrose de mes pleurs les pieds de ma Déesse ;
Peins dans mes yeux émus l'excès du sentiment,

Les touchantes langueurs, et les craintes mortelles;
Que je paraisse heureux d'expirer en l'aimant!
La Beauté n'eut jamais des rigueurs éternelles.
Églé, la fière Églé, peut-être en ce moment,
D'un regard enchanteur consolera ma Flâme;
Et la douce Amitié se glissant dans son Ame,
Par de tendres Baisers calmera mon tourment.
Je devrai ses Faveurs à ton heureux mensonge;
Ses transports dureront autant que son Sommeil;
Et peut-être, ô Bonheur! peut-être le Réveil
Sera fidèle encore aux promesses du Songe.

## ÉLÉGIE VIII.

### A LUCILE,

*En lui rendant une lettre où elle me faisait une proposition d'amitié un peu tardive.*

Reprenez, reprenez un Billet trop funeste!
Il n'est point confident de votre Ame céleste!
Il n'est point confident de ces Yeux enchanteurs
Où mes yeux ont surpris tant de regards flatteurs;
Il n'est point confident même de ce Silence
Dont mon Ame entendait la muette éloquence.

La main que sur mon Cœur ma main osa poser,
Cette main qu'échauffait mon timide Baiser,
Ne voudra point glacer ni mes Vers ni mon Ame,
Ne voudra point tarir les Sources de ma Flâme,
Ne m'ordonnera plus, dans sa Feinte pitié,
Le calme injurieux d'une froide Amitié.
Ne vous souvient-il plus, ô Lucile trop chère!
Du jour où votre Cœur, me dit: *je vous préfere*
Dieux! comme il palpitait! quelle tendre langueur
Se peignit dans vos yeux désarmés de rigueur!
Que devins-je, ô Lucile! une Vénus nouvelle,
Un Destin tout de Flâme à mon cœur se révèle

Je me crois dans l'Olympe à cet aveu si doux;
Ivre de mon Bonheur, je tombe à vos genoux.
Je vous tiens dans mes bras, faible, pâle, éperdue,
Attachant sur mes yeux une timide vue.
Hélas! de mes Soupirs l'amoureuse chaleur
Tentait de ranimer votre chaste pâleur.

Oublîriez-vous encor ces heureuses soirées
Que Diane et Vénus ont ensemble éclairées?
Que de fois, au retour du nocturne repas,
Phœbé vit le Mystère associer nos pas!
Me souviendrai-je seul de cette Nuit céleste,
Quand les Nymphes de Seine, et Phœbé que j'atteste
Protégeaient cette Barque où, sur des Flots d'azur,
Nous rêvions un Bonheur et si calme et si pur?
Je baisais ces Cheveux dont je suis idolâtre,
Ces longs Cheveux épars sur un beau Col d'albâtre,
Dans vos regards divins les Cieux m'étaient ouverts.
Oh! comme j'oubliais le profane Univers!

Dus-je prévoir alors le trouble et les Orages?
D'où naissent aujourd'hui de funestes ombrages?
Tant de Billets si doux que ma Flâme a tracés,
Sont-ils pour des regards ennemis ou glacés?
Est-ce pour les trahir que votre main furtive
Accueillit les Secrets de ma Muse craintive?
Loin de fermer l'oreille à mes tendres Sermens,
Vous invitiez mon Ame à peindre ses tourmens.
A mes timides feux vous prêtiez un Asile:
C'est de vous que j'appris le doux nom de Lucile;

Et n'est-ce pas de vous que pour l'écrire encor,
Je reçus l'heureux don de cette Plume d'or
Qui vous rend mes Soupirs en brûlans caractères?

Rappelez-vous qu'un soir, feuilletant nos Mystères,
Tandis que vous lisiez d'une si douce voix
Ce recueil de mes Feux déjà lû tant de fois,
Votre main s'oubliait dans la mienne, et ma bouche
Enivrait de baisers la Pudeur moins farouche.
Je m'écriais : Lucile est l'image des Dieux!
Minerve est dans son cœur; Vénus est dans ses yeux.
Elle inspire à la fois et mes Sens et mon Ame,
Et le respect timide et le baiser de flâme.

Je sais que votre Cœur de troubles combattu
Tantôt gronde l'Amour et tantôt la Vertu.
Lucile, imitez moins la prude Sensitive
Qui resserre en tremblant sa feuille fugitive.
La Rose non moins pure, ouverte avec candeur,
Confie au doux Zéphyr sa vermeille Pudeur.
Ah! la Pudeur sans doute est un Art de séduire!
Sans elle de vos yeux j'eusse bravé l'empire;
Mais qui peut résister à la jeune Beauté
Dont même l'innocence est une Volupté?

Hélas! de mes périls averti par vos Charmes,
Je balançai long-temps à vous rendre les Armes;
Mais je vis des regards si tendres, si rêveurs;
Et mes Vers par vos mains enlacés de faveurs!

Avec quel intérêt, de quelle oreille avide,
Vous écoutiez mes Chants pour une Adélaïde!
Pourquoi dans votre Asile oubliai-je ces Vers!
Ah! sans doute Vénus, après tant de revers,
Voulait qu'une Beauté plus naïve et plus pure
Réparât les malheurs d'une Flâme parjure. .

Deux Luciles en vous m'ont souvent étonné,
L'une me rend heureux, et l'autre infortuné;
L'une excite ma flâme et l'autre s'y refuse;
L'une souvent m'absout, l'autre souvent m'accuse;
L'une me dit : hélas! m'aimerez-vous toujours ?
Et l'autre pour jamais veut rompre nos Amours.

O Bonheur ineffable! ineffables disgrâces!
Quoi! cette fiction de l'Amour et des Grâces,
Où d'une chaste Nymphe, Apollon amoureux
Et voilant de son nom l'Histoire de nos feux
Remplissait l'air d'Amour et de Mélancolie,
Cet Ecrit enchanteur, rêvé dans Idalie,
Et que même Tibulle eût sans doute envié,
Pourquoi me le ravir, à peine confié ?
Douter de ce qu'on aime, ah! c'est un double outrage!
De ses yeux, de son cœur c'est profaner l'ouvrage :
Malheur au Sentiment inquiet, soupçonneux!
La douce Confiance en doit serrer les nœuds.

Oui, Lucile, mon âme à vos loix asservie
Se repose sur vous du bonheur de ma Vie.

Je vous aime ; le Ciel et vos yeux l'ont voulu,
Qu'Amour de mes Destins soit l'arbitre absolu.
S'il pouvait vous déplaire inventez donc, cruelle!
Une ardeur plus céleste, une flâme plus belle,
Plus digne, s'il se peut, de vos divins Attraits.
Oui, du Fils de Vénus renouvelons les traits;
De son Aile volage enchaînons l'inconstance;
Rendons à ses Baisers leur première innocence.
Eh! comment pourrait-il armer votre courroux?
Enfant de vos regards, il est pur comme vous.
Ne me parlez donc plus d'une Amitié trop vaine,
Quand, pour vous adorer, l'Amour suffit à peine.

---

# ÉPITRES.

# ÉPITRES.

## LIVRE PREMIER.

### ÉPITRE I.

A UN AMI*,

SUR LA BONNE ET LA MAUVAISE PLAISANTERIE.

AMI, dont le goût pur, l'esprit solide et fin,
Rougirait de confondre Horace et Tabarin,
Et, toujours plus épris des bons mots de Catulle,
Distingue un bon Plaisant d'un Railleur ridicule,
Tandis qu'un Sot titré, qu'enivre son faux goût,
Ne se connaît à rien, et veut juger de tout,

* Cette Épître, dont le sujet est neuf, fut faite, il y a long-temps, à l'occasion d'un misérable Bouffon de Société qui, à la honte du bon sens, était accueilli alors par les Gens du bon ton. Elle a été tronquée dans différens Recueils. On la donne ici conforme aux dernières corrections de l'Auteur.

ense

ıx,

,
ɔn ton!

re,
re

,
traits.
ge;
nnage,
s accens:
bon sens.
ypocondre;
e Londre:

aron, ou Milord,
nnaît *Goord* *.

mis dans la tête
: d'être bête.
en se pâmant
:njoûment:
ı la Sottise.

se déguise :
t son Art.
pas besoin de fard.
en plaît davantage.
voile est un outrage:
s les moindres jeux
principe heureux.

Feinte disparaître;
érité va naître :
s Coupes d'or;
prend un doux essor.

âme de la Table :
abus seul est blâmable.
ces Convives divins,
la vapeur des bons vins:

té, connu sous le nom de Milord

Ne ris-tu pas de voir, par sa folle grimace
Un Singe de Momus charmer la Populace ?
La Fontaine a dit vrai : le Ciel fit pour les Sots
Tous les méchans diseurs d'insipides bons mots.

O le fâcheux Plaisant qui, dans son froid délire,
L'ennui peint sur le front, prend le masque du rire,
Et, pesamment folâtre en sa légèreté,
Tourmente son Prochain de sa triste gaîté !

Quelle Gloire, en effet, pour tout être qui pense
De vieillir dans ces jeux d'enfantine démence,
D'avilir son esprit, noble présent des Dieux,
Au rôle indigne et plat d'un Farceur ennuyeux,
Qui, payant son écot en équivoques fades,
Envie à Taconnet l'honneur de ses parades ;
Et même en cheveux gris, parasite Bouffon,
Transporte ses tréteaux chez les Gens du bon ton!

Non que je veuille ici, Censeur atrabilaire,
Effaroucher les Ris et bannir l'Art de plaire
Ou, de l'Aménité vantant les seuls attraits,
Du Carquois de Momus émousser tous les traits.
Je connais tout le prix d'un riant badinage ;
Mais je hais d'un Farceur l'absurde personnage,
Ses grossiers calembourgs, ses burlesques accens :
Un Bouffon sait tout feindre, excepté le bon sens.
D'un Baron d'Onderwal l'un prend l'air hypocondre;
Exprès pour m'ennuyer l'autre arrive de Londre:

Mais quelque nom qu'il prenne, ou Baron, ou Milord,
Un Sot est toujours Sot, et l'on reconnaît *Goord* *.

Je plains le malheureux qui s'est mis dans la tête
De plaire aux Gens d'esprit à force d'être bête.
Qu'un Monsieur Turcaret savoure en se pâmant
De ses mots à gros sel le stupide enjoûment :
Ce jargon sert toujours de voile à la Sottise.

Le véritable esprit jamais ne se déguise :
Pareil à la Beauté, la Nature est son Art.
Les Grâces et d'Egmont n'ont pas besoin de fard.
Hébé fuit l'Art de plaire; elle en plaît davantage.
Pour l'aimable Candeur tout voile est un outrage :
La Feinte avilit l'âme; et dans les moindres jeux
Le Vrai de nos plaisirs est le principe heureux.

Voyez près de Bacchus la Feinte disparaître;
Des flots de son Nectar la Vérité va naître :
L'aimable Vérité rit dans les Coupes d'or;
Tout le cœur se dévoile et prend un doux essor.

Une gaîté piquante est l'âme de la Table :
L'usage en est charmant; l'abus seul est blâmable.
Tels La Fare et Chaulieu, ces Convives divins,
Exhalaient en bons mots la vapeur des bons vins.

* Impertinent Bouffon de Société, connu sous le nom de Milord Goord.

La raison s'éclairait du feu de leurs saillies ;
Minerve applaudit même à leurs sages folies ;
Et les Grâces, toujours compagnes de leurs jeux,
Leur versaient l'Ambroisie, et soupaient avec eux.
De là ces vers légers, enfans de la Tocane *,
Non ces lourds quolibets d'un Trivelin profane
Qui verse avec le vin ses rébus à foison,
Fait rougir la Pudeur et bâiller la Raison.

Il est un Art charmant d'amuser et de rire ;
Il faut de sel attique égayer la Satire.
L'adresse est de choisir le Trait qu'on doit lancer :
Qu'il effleure en volant, et pique sans blesser.

Fille de l'à-propos, la Saillie est plus vive :
Un bon mot répété perd sa grâce naïve.
Ingénu, mais discret, vif sans être mordant,
Qu'il soit d'un homme aimable, et non pas d'un pédant :
Son rire vous attriste ; il décoche avec flegme,
Au défaut de saillie, un antique apophthegme,
Et, de cent bons mots grecs doctement hérissé,
Sous un pesant adage il vous croit terrassé.

Cent fois plus ridicule est ce Pédant ignare
Qui, sans grec ni latin, dans son français barbare,
N'oppose aux meilleurs traits qu'un insolent ennui,
Et pense voir partout le Sot qu'on trouve en lui.

* Vin de primeur célébré par Chaulieu.

Jamais de l'ironie il n'a su les mystères.
Momus prête ses traits à des mains plus légères.
Ainsi contre Dacier, les Grâces et les Ris,
Charmante Sévigné, combattaient pour ton Fils *.

Le Français, né malin, pardonne à qui l'amuse :
Beaumarchais a fait rire : et le Public l'excuse.
Dorcas rend le mensonge aimable et séduisant ;
Chloé médit pour nuire, et plaît en médisant.
N'allez point toutefois, par d'aimables surfaces,
Donner à la Noirceur le coloris des Grâces :
Nos vices du bon ton, quoique doux et charmans,
Ont bientôt fatigué leurs coupables Amans.
La bonne Compagnie est parfois détestable ;
Et le Vaisseau que presse un Corsaire implacable,
Et le Bois le plus noir, tout peuplé d'Assassins,
Sont plus sûrs, mes Amis, que vos Cercles divins.

D'une gaîté sans frein réprimez la licence,
Et respectez les Dieux, la Pudeur et l'Absence.
Qu'un Ami par vos traits ne soit point immolé.
En vain le Repentir, honteux et désolé,
Court après le bon mot aux ailes trop légères :
Il perd ses pas tardifs et ses larmes amères.
Fuyez donc le sarcasme et ses ris indiscrets :
L'Amour-propre offensé ne pardonne jamais.

* On connaît le petit duel littéraire du Marquis de Sévigné et de Dacier. Ce fut le combat de la Grâce et du Pédantisme.

Ménagez-lui toujours une heureuse retraite;
Que l'objet du bon mot lui-même le répète.
On sourit quand du feu d'un mot qui semble éteint
La maligne étincelle éclate et vous atteint;
Mais on est indigné du Cyclope difforme
Qui sur l'aimable Acis jette sa Roche énorme:
Galathée en pleurant s'enfuit sous les Roseaux.

Jadis Vulcain forgea d'invisibles réseaux:
Tels sont les rets subtils d'un Railleur socratique.
On aime un bon Plaisant; on abhorre un Caustique.
On fuit ce persifflage au sourire affecté,
Ce ton leste et moqueur de la Fatuité.
J'aimerais mieux encor la gaîté brusque et folle
Que le froid enjouement de ce jargon frivole.

Marot sut parmi nous, rieur vif et malin,
Décocher l'épigramme avec un Art badin.
Par cet Art autrefois l'ingénieux Catulle
Sur César, en jouant, lança le ridicule.
De ce Railleur exquis retenons bien ce mot:
Gardez-vous d'un sot rire; il n'est rien de plus sot.

Le Sexe fait valoir les traits du badinage,
Et sa vive saillie emporte un doux suffrage.
Qui dit Belle, dit tout: quelle Belle, en effet,
Ne semble pas avoir tout l'esprit qu'on lui fait?

La Nymphe qui déjà touche au neuvième lustre,
Au défaut d'être belle alors veut être illustre:

On prodigue l'esprit; les bons mots font un nom;
Et l'on se croit au moins Aspasie ou Ninon.

N'ai-je pas vu Daphné, cette antique merveille,
Lancer des inpromptus qu'on lui prêtait la veille?
Tel de Pasquin dans Rome on voit le marbre usé
Mettre en vogue un bon mot dans son sein déposé.

Souvent la jeune Églé, pétulante convive,
Mêle au geste indiscret la facile invective,
Et croit impunément, dans ses jeux étourdis,
Vous percer de bons mots qu'elle pense avoir dits.
L'Amour avec dédain s'envole et fuit ses traces:
L'invective jamais ne fut le ton des Grâces.
La Politesse aimable et sage en sa gaîté
Est le plus doux lien de la Société.

Eh! pourquoi des égards briser l'heureuse chaîne?
Sexe né pour l'Amour, pourquoi chercher la Haine?
Vous qu'attaque une Belle, ah! n'oubliez jamais
Les égards indulgens qu'on doit à ses Attraits.

Fuyez l'aigre Dispute; une morgue insensée
Affecte en vain le droit d'asservir la pensée.
N'ambitionnez point ce triomphe imprudent;
C'est un Art de savoir triompher en cédant.
Amant de la Raison, défenseur du Génie,
De contester sans cesse évitez la manie:
Une aimable indulgence est souvent de saison;
C'est avoir déjà tort que d'avoir trop raison.

Railleur novice encor, si tu veux qu'il me frappe,
Ne m'avertis jamais du bon mot qui t'échappe :
Sur ma lèvre à l'instant le sourire est glacé ;
Et le plaisir languit dès qu'il est annoncé.

Tel lance un trait plaisant qui n'eût pas su l'écrire ;
Tel écrit un bon mot qu'il n'eût jamais su dire.
L'auteur vif et brillant * qui fit parler Usbeck
Dès qu'il parlait lui-même était pesant et sec.
Ce Boileau, si funeste à l'auteur ** de Pyrame,
Si fin dans la Satire, est froid dans l'Épigramme.
Rousseau, qui de ce genre eût mérité le prix,
Souvent d'un sel trop âcre a semé ses Écrits.
Nul n'a tous les talens ; tout Homme a ses limites ;
Même aux Dieux d'Hélicon des bornes sont prescrites :
Voltaire, qui, du Pinde avide conquérant,
Voulut tout embrasser, fut plus vaste que grand.
Je vois parmi ses Fleurs plus d'une ronce éclose.
J'aime son Pompignan *** qui se croit quelque chose ;
Mais je ne puis aimer son malheureux Fréron
Qu'il appelle un faussaire, un escroc, un giton :
C'est noyer le bon mot dans un torrent de bile.
N'était-ce pas assez que Fréron fût Zoïle ?
Ou que Stupidité, qui fait tout de travers,
Lui mît si plaisamment des ailes à l'envers ?

* Montesquieu dans ses Lettres Persannes.

** Pradon.

*** Qui ne sait le vers :

Et l'Ami Pompignan croit être quelque chose ?

Le Dépit raille mal; ses jeux sont des querelles:
Se fâcher d'un bon mot c'est lui prêter des ailes.
D'une vaine colère adoucissez l'éclat,
Et que des jeux d'esprit ne soient point un combat.

De Laharpe, a-t-on dit, l'impertinent visage
Appelle le soufflet * : ce mot n'est qu'un outrage.
Je veux qu'un trait plus doux, léger, inattendu,
Frappe l'orgueil d'un Fat plaisamment confondu.
Dites : ce froid Rimeur se caresse lui-même;
Au défaut du Public il est juste qu'il s'aime;
Il s'est signé grand Homme, et se dit Immortel
*Au Mercure!* Ces mots n'ont rien qui soit cruel.
Jadis il me louait dans sa prose enfantine:
Mais, dix fois repoussé du trône de Racine,
Il boude; et son dépit m'a, dit-on, harcelé.
L'ingrat! j'étais le seul qui ne l'eût pas sifflé.

Un jour certain Prélat, d'ignorante mémoire,
Fier d'un beau Mandement dont il payait la Gloire,
Aborda ce Railleur si connu parmi nous:
L'avez-vous lu, Piron? Oui, Monseigneur; et vous?
Ainsi d'un trait plaisant la saillie étincelle.
Dans cet Art périlleux plus d'un Français excelle.

Quelquefois dans ses Vers le Héros de Berlin
Se permit d'aiguiser le Sarcasme malin,

* Ce mot connu est de Piron.

Et, des Rois empesés raillant la Confrérie, *
Soumit le Trône même à sa Plaisanterie.
Mais la Prusse sanglante expia ses bons mots :
Le Poète railleur coûta cher au Héros :
Il siffla de Bernis la stérile abondance;
Et Bernis ** sut armer Pompadour et la France.
Dans la bouche des Rois le rire est trop amer :
Le rôle de Momus sied mal à Jupiter.
Le plus grand des Louis, toujours discret et sage,
Jamais d'un trait moqueur ne se permit l'usage.

D'un bon mot toutefois l'heureuse liberté
Peut même aux Souverains offrir la vérité.
Entouré d'ennemis que fuyait sa faiblesse,
Vaincu par les Anglais moins que par sa mollesse,
Charle *** en ses derniers Murs, dans l'ivresse des Jeux,
Sur les débris du Trône ouvrait un Bal pompeux :
Que te semble? dit-il au généreux Lahire.
— Qu'on ne perdit jamais plus gaîment un Empire.
Ce mot sauva la France. Ainsi, mieux que nos Lois,
Souvent le Ridicule a corrigé les Rois.

* Voici le vers du Roi de Prusse :

Et des Rois empesés la lourde confrérie.

** On connaît ce vers d'une Épître du même Roi :

Évitez de Bernis la stérile abondance;

et comment ce Poète, devenu Ministre, s'en vengea par le Traité de Vienne, qui mit la Prusse à deux doigts de sa perte.

*** Charles VII dans Orléans.

# ÉPITRE II.

## A M. CHÉNIER L'AÎNÉ.

Oui, l'Astre du Génie éclaira ton Berceau;
La Gloire a sur ton front secoué son flambeau;
Les Abeilles du Pinde ont nourri ton enfance.
Phébus vit à la fois naître aux murs de Byzance,
Chez un Peuple farouche et des Arts ennemi,
A la Gloire un Amant, à mon Cœur un Ami.

Que le nom de Péra soit vanté d'âge en âge!
Dans ces mêmes instans, sur ce même Rivage,
Qui donnèrent Sophie * à l'Amour enchanté,
Apollon te vouait à l'Immortalité.
Lui-même sur les Flots guida la Nef agile
Qui portait des neuf Sœurs l'espérance fragile;
Lui-même sur nos Bords, dans ton Sein généreux,
Souffla l'Amour des Arts, l'espoir d'un Nom fameux:
Le Vulgaire jamais n'eut cet instinct sublime.
Sur les arides Monts que voit au loin Solyme,
Le Cèdre, dans son germe, invisible à nos yeux,
Médite ces Rameaux qui toucheront les Cieux.

* Mademoiselle Sophie de Tott.

Ton Laurier doit un jour ombrager le Parnasse ;
J'entrevois sa hauteur dans sa naissante audace.
Si, modeste en son luxe, et docile aux neuf Sœurs,
Il permet de leurs soins les heureuses lenteurs.

Non, non; j'en ai reçu ta fidèle promesse :
Tu ne trahiras point les Nymphes du Permesse.
Non, tu n'iras jamais, oubliant leurs Amours,
Adorer la Fortune, et ramper dans les Cours.
Ton front ne ceindra point la mitre et le scandale;
Tu n'iras point, des Loix embrouillant le dédale,
Consumer tes beaux Jours à dormir sur nos Lys,
Et vendre, à ton réveil, les Arrêts de Thémis.

Ton jeune cœur, épris d'une plus noble Gloire,
A choisi le sentier qui mène à la Victoire ;
Les Armes sont tes Jeux : vole à nos Étendards ;
Les Muses te suivront sous les Tentes de Mars.
Les Muses enflammaient l'impétueux Eschyle:
J'aime à voir une Lyre aux mains du jeune Achille.
Un Cœur ivre de Gloire et d'Immortalité,
Porte dans les Combats un courage indompté.
Du Vainqueur des Persans la Jeunesse guerrière
Toujours à son Épée associait Homère.
Frédéric, son Rival, n'a-t-il pas sous nos yeux
Fait parler Mars lui-même en vers mélodieux ?
Couché sur un Drapeau noir de sang et de poudre,
N'a-t-il pas, d'une main qui sut lancer la Foudre,
Avec grâce touché la Lyre des neuf Sœurs,
Et goûté dans un Camp leurs paisibles douceurs ?

Son Camp fut leur séjour, son Palais fut leur Temple.

Imite ces Héros, suis leur auguste exemple.
Laisse un oisif amas de braves Destructeurs,
De l'antique Ignorance orgueilleux Protecteurs,
Ériger en Vertu leur stupide Manie,
Dégrader l'Art des Vers et siffler le Génie.
Le langage des Dieux n'est point fait pour les Sots.
L'Art qui rend Immortels ne plaît qu'à des Héros.

Insensés ! que du moins vos fureurs indiscrètes
Sachent des vils Rimeurs distinguer les Poètes.
A ces Fils d'Apollon, Ingrats! n'en doutez plus,
Vous devez des Plaisirs, des Arts et des Vertus.
Et sans ressusciter les Merveilles antiques,
Les Chênes de Dodone et leurs Vers prophétiques,
Et la Lyre d'Orphée assemblant l'Homme épars,
Et la Voix d'Amphion lui créant des Remparts,
Quel autre qu'un Poète, en ses nobles Images,
Sut rendre à la Vertu de célestes hommages,
La placer dans l'Olympe, et sur les sombres Bords
Des supplices du Crime épouvanter les Morts ?
Les Cieux à nos Accens s'ouvrirent pour Alcide,
Et l'Érèbe engloutit la pâle Danaïde.
Un Monde juste est né des Vers législateurs,
Et l'Homme doit une Ame à leurs Sons créateurs.

Avant que la parole à nos yeux fût tracée,
Et qu'un papier muet fît parler la pensée,

Par un Art plus divin, les Vers ingénieux
Fixèrent dans l'esprit leur sens harmonieux;
L'Ame en sons mesurés se peignit à l'oreille:
La Mémoire retint leur frappante merveille.
Vainqueur du noir Oubli, ce langage épuré,
Des Usages, des Loix, fut le dépôt sacré.
Grâce aux Vers immortels, la seule Mnémosyne
Des Siècles et des Arts conserva l'origine.
Nul Art n'a précédé l'Art sublime des Vers:
Il remonte au Berceau de l'antique Univers;
Et cet Art, le premier qu'inspira la Nature,
S'éteindra le dernier chez la Race future.

Aime cet Art céleste, et vole sur mes pas
Jusqu'aux lieux où la Gloire affronte le Trépas.
Soit que ton Apollon, vainqueur dans l'Épopée,
T'honore d'une Palme à Voltaire échappée;
Soit que de l'Élégie exhalant les douleurs,
De Properce en tes Vers tu ranimes les pleurs;
Soit qu'enivré des feux de l'audace Lyrique,
Tu disputes la Foudre à l'Aigle Pindarique;
Ou soit que de Lucrèce effaçant le grand Nom,
Assise au Char ailé de l'immortel Newton,
Ta Minerve se plonge au Sein de la Nature,
Et nous peigne des Cieux la mouvante structure,
Tu me verras toujours applaudir tes succès,
Et du haut Hélicon t'aplanir les accès.

Que du faîte serein de ce Temple des Sages,
Tu verras en pitié le Monde et ses Orages!

Tant d'aveugles Mortels s'agiter follement
Aux sentiers de la Vie errer confusément,
Se croiser, se choquer, disputer de richesse,
Combattre d'insolence, ou lutter de bassesse,
S'élever, en rampant, à d'indignes honneurs,
Et se précipiter sur l'écueil des Grandeurs.

Mais tandis qu'agité du souffle de l'Envie,
Fuyant, touchant à peine aux rives de la Vie,
Ce torrent des Mortels roule à flots insensés,
A travers les débris des Siècles entassés,
La Gloire, et l'Amitié plus douce que la Gloire,
Fixeront nos Destins au Temple de Mémoire.

## ÉPITRE III.

### A M. LE PRINCE DE CONTI *,

#### SUR L'AMOUR QUE LES PRINCES DOIVENT AUX LETTRES.

PRINCE, Ami des Talens qu'ignore le Vulgaire,
Qu'estiment les grands Rois et que ton œil éclaire,
Toujours ta main prodigue en secours généreux,
S'applaudit des bienfaits qu'elle répand sur eux.

Ces Présens d'un Héros cherchèrent mon enfance,
Et mes faibles Talens te durent la naissance,
Quand la Parque, frappant un Père entre mes bras,
Éperdu, je donnais des pleurs à son Trépas.
Tu le pleuras toi-même ! et d'un Père fidèle
Tes larmes et tes dons me payèrent le zèle.

Bellone alors, Bellone, aux bords lointains du Var,
T'appelait aux Combats et préparait ton Char :
Le Var courba sous toi son onde et sa fortune ;
Vainement Albion s'en plaignit à Neptune.

* L'Auteur avait dix-huit ans lorsqu'il fit cette Épître. Il la corrigea en 1750.

Quelle fut sa douleur, ta gloire et mes transports!
Content de t'admirer, je me taisais alors.
Que mon zèle, indigné de cet obscur hommage,
Brûlait de s'élancer loin des bornes de l'Age!

Comme un jeune Coursier, dans les Bois de Vindsor,
S'irritant des liens qui trompent son essor,
Frappe à pas redoublés la barrière insultante,
Et devance sa course, et bat la plaine absente,
Tel à peine escorté de quatorze Printemps,
J'accusais les lenteurs du Génie et du Temps.

Mais en vain j'implorais la Lyre des Orphées:
Mars ne suspend jamais sa Lance et ses Trophées
Au fragile Arbrisseau qui rampe loin des Cieux;
C'est l'Arbre que Dodone enfante pour les Dieux
Qui sous ce noble poids voit courber son Feuillage,
Quand Mars las et sanglant y cherche un doux Ombrage.

Trop souvent le Poète inégal au Héros,
A ses Lauriers brillans mêla d'obscurs Pavots.
Quelle Muse eût osé, follement intrépide,
Sur les Alpes enfin suivre ton vol rapide,
Franchir ces Rocs où monte à peine un long regard,
Y combattre Amédée et la Nature et l'Art;
Et malgré les Torrens, les Gouffres, la Tempête,
Malgré tous ces Remparts qui tonnaient sur ta tête,
Foudroyer dans les Airs leurs Titans furieux,
Et couronner de Lys ces Monts impérieux?

Je croissais; et ta Gloire échauffant mon Génie,
Du langage des Dieux j'essayai l'harmonie.
A l'ombre des Lauriers que moissonna ton bras,
L'étude vint m'apprendre à chanter les Combats;
Et les Champs de Coni me rappelaient Arbelle;
Mais pour un Alexandre il fallait un Apelle;
Et le Dieu qui daigna sourire à mon Berceau,
Dans ma main faible encor vit trembler son Pinceau.

Tel qu'un Nocher d'abord et novice et timide,
Attend que l'Alcyon calme la plaine humide:
Il contemple de loin ces Gouffres mugissans:
La crainte, le desir, l'espoir troublent ses sens:
Sa Barque n'ose encor tenter les Mers profondes,
Et consulte long-temps ses Voiles et les Ondes;
Ou tel que le jeune Aigle, en ses premiers essors,
Du rocher paternel n'ose quitter les bords;
Mais bientôt moins timide et dédaignant la Terre,
Il veut tenter l'Olympe, il aspire au Tonnerre,
S'élance, impatient du céleste Séjour,
Et fixe ses regards sur l'œil brûlant du Jour;
Ainsi, trop jeune encor, je n'osais me résoudre
A toucher aux Lauriers où reposait ta Foudre.
Enfin dix-huit Printemps révolus sous tes yeux,
Portèrent jusqu'à toi mon vol ambitieux.
Le cœur fut mon Génie; éprise de ta Gloire,
Ma Muse s'élança sur ton Char de Victoire.
Je te vis applaudir à mes jeunes accens,
Et sourire à la main qui t'offrait mon encens.

Un Enfant des neuf Sœurs plaît aux Fils de Bellone:
Qui combat pour la Gloire, estime qui la donne.
Est-ce à d'obscurs Mortels dans l'opprobre nourris,
D'aimer ces Arts brillans dont l'honneur est le prix?
C'est aux Rois tels qu'Auguste à chérir un Virgile.
Le Ciel doit un Homère aux Exploits d'un Achille:
C'est le droit des Héros; et les Hommes fameux
Connaissent seuls les droits des grands Hommes comme eux.

Grand Prince! aux mêmes Arts tu dois la même estime;
Et ces Arts te devaient leur tribut légitime.
Les Muses pour te suivre ont quitté l'Hélicon.
Que ta Cour désormais soit leur sacré Vallon!
Oui, le docte Laurier que leur Permèsse enfante,
Couronne des Césars la Palme triomphante.
Sur l'Univers soumis Rome étendant ses Lois,
Marchait, la Foudre en main, sur la tête des Rois:
Les Muses commandaient à la Reine du Monde.
En demi-Dieux alors que Rome était féconde!
De la Thrace et du Pinde honorez les Travaux,
O Français! des Romains soyez deux fois Rivaux.
Un grand Homme est, aux yeux de tout Mortel qui pense,
Bien au-dessus des Rois qu'un vil Flatteur encense;
Et quoi que dise encor la Bassesse ou l'Orgueil,
Le seul Génie échappe à l'oubli du Cercueil.

En vain des Conquérans, pour ravager la Terre,
Ont osé des Dieux même emprunter le Tonnerre;
Ils cherchaient d'autres Cieux et des Mondes nouveaux;
Mais aux bornes du Monde ils trouvaient leurs Tombeaux.

Il fut aussi des Rois dont l'oisive mollesse
Goûta des vains plaisirs l'amorce enchanteresse.
Sous des lambris dorés un encens fastueux
Enivra de ces Rois l'orgueil voluptueux ;
Et du Flambeau des Arts l'éclatante lumière
Fatiguait de leurs yeux la débile paupière.
Les timides Talens, dans l'ombre retenus,
A leur servile Cour languissaient inconnus.
Quelquefois abaissant leur fierté sourcilleuse,
S'ils prêtent d'un regard la faveur orgueilleuse,
Des Talens ingénus il fait rougir le front ;
Et leur plus grand bienfait n'est qu'un utile affront.
De ces Rois cependant la stupide Indolence
Applaudit aux Discours de l'altière Ignorance.
Dans l'éternel oubli tombés à leur réveil,
Leur Règne ténébreux ne fut qu'un long sommeil.

Perfides Courtisans ! votre coupable adresse
De ces Rois malheureux égarait la faiblesse.
Sans doute vous disiez que les Fils d'Apollon
Cultivent follement leur stérile Hélicon ;
Que d'un Art chimérique Adorateurs futiles,
Loin d'offrir à l'État des Citoyens utiles,
Ils bornent leurs essors à des objets si vains,
Que jamais leur talent n'a servi les Humains.

Frémissez, vils Mortels ; les Enfans d'Uranie
Embrassent l'Univers dans leur vaste Génie.
Bientôt leur vol échappe à vos timides yeux.
Vous rampez sur la Terre ; ils planent dans les Cieux.

Homère au vol de flâme y déploya ses Ailes ;
Pindare en sut franchir les voûtes éternelles.
Lucrèce à la Nature osa prêter sa voix ;
En Vers harmonieux Solon dicta des Loix :
Quel autre qu'un Poète, au feu de la pensée,
Rassembla des Humains la Race dispersée ?
Eux seuls du feu céleste ont fait l'heureux larcin :
Le Génie est un Dieu qui brûle dans leur Sein.
Vous, dont l'orgueil insulte à ces Esprits sublimes,
D'un éternel affront vous serez les Victimes :
La honte doit payer vos mépris insolens.

Prince, tu connais mieux l'empire des Talens ;
Tu sais qu'un Favori des Filles de Mémoire
Consacre dans ses Vers et la Honte et la Gloire.
« Plus d'un Roi par nos Chants est devenu fameux :
» Notre Gloire jamais n'a rien emprunté d'eux * ».
Muse de Frédéric, instruisez les Monarques ;
Triomphez de l'Orgueil, de l'Envie et des Parques.

Du Héros de Nerwinde, ô toi, Rival heureux,
Prête aux Arts qu'il aimait un appui généreux !
Sous des noms différens une même Déesse
Te guide vers l'Olympe et m'entraîne au Permesse.
Pallas armait ton bras de la foudre des Rois :
Minerve, en souriant, m'inspire quelquefois.
Propice à mes efforts, tu daigneras peut-être
Favoriser des Chants que ta Gloire a fait naître,

* Ces deux vers sont du Roi de Prusse Frédéric II.

Et les entendre encor dans ce Temple de Mars,
Où le Goût sur tes pas va rassembler les Arts.

Puissé-je, dans ces lieux te consacrant ma Vie,
Fouler d'un pied vainqueur les Serpens de l'Envie!
D'un seul de tes regards tu sauras dissiper
Ses perfides Complots prêts à m'envelopper.
Elle craint des Lauriers qui s'empressent d'éclore,
Et répand sur mes Vers le fiel qui la dévore.
Monstre impur dont le souffle infectant les Autels,
Empoisonne l'encens qu'on offre aux Immortels!
Sans doute il frémirait qu'une plume savante
Eût tracé de ta Gloire une image vivante.
En vain ses cris jaloux veulent troubler mes Chants,
Et leur murmure aigu rend mes Sons plus touchans.
Croassez, vils Corbeaux, aux fanges du Parnasse;
Moi du Cygne Thébain j'ose imiter l'audace.

L'Envie encor dira qu'en sa jeune ferveur
Mon âge peut trahir l'éclat de ta faveur.
Ris de ces vains Discours: « Dans les Ames bien nées
» Tu comptes les Talens et non pas les Années ».
De Mars et des neuf Sœurs les Fils audacieux
Vont s'asseoir en naissant à la Table des Dieux.
Quand Mars de ses Lauriers honora ton Courage,
Charmé de ta Valeur il oublia ton Age.

# ÉPITRE IV.

## A THÉMIRE.

*Que les Vers sont plus nuisibles qu'utiles en Amour.*

Imprudente! eh! pourquoi demander que ma Lyre
Soit confidente de nos Feux?
Dérobons aux Jaloux un folâtre délire :
Le Bel-esprit est dangereux.
Apollon, par un sort funeste,
Vit toujours Cythérée échapper à ses vœux;
Il vit Daphné farouche à ses tendres aveux :
Fugitive, elle échappe à l'Amour qu'il atteste;
Il la suit, il la presse; il baisait ses cheveux :
Le Myrte disparaît : un vain Laurier lui reste.
Amour! volage Amour! ces revers sont tes Jeux :
Qui chante le Bonheur perd l'instant d'être heureux.

Peu savent allier les Grâces et la Rime.
Corneille avait peu l'Art d'être aimable et sublime;
Racine l'eut en vain : Racine eut un Rival;
Un Mortel éclipsa cet immortel Génie :
Il se vit enlever sa tendre Iphigénie.
Peut-être qu'en Amour l'esprit même est fatal.

Ah! le Cœur est si loin d'aimer ce qu'il admire!
Le Caprice est toujours si près de la Beauté!......
Une Belle à nos Vers sourit par vanité.
Dans ce miroir flatteur la Coquette se mire,
Et préfère en secret au talent respecté,
Un stupide Élégant de parfums infecté.

Le Dieu des Vers, tu le sais, ma Thémire,
Est le Dieu qui répand le jour.
Cent fois il a trahi les mystères d'Amour.
Les Vers sont indiscrets : ils aiment à paraître.
Un secret mis en vers cesse bientôt de l'être.
Mais tu dis que son Art rend l'Amour plus charmant;
Vante moins de cet Art le frivole agrément.
L'âme ne s'écrit point : les rimes cadencées
Voilent d'un faux éclat ses naïves pensées.
Orner l'Amour, c'est le trahir;
Lui-même est sa parure : on ne peut l'embellir.
La candeur n'est qu'un fard du moment qu'elle est peinte:
L'âme perd de ses feux, même en les exprimant:
L'Amour s'évapore en rimant.
L'esprit n'est pas sans Art, et nul Art n'est sans feinte.

Ma Thémire, fuyons ce perfide ornement:
Tout l'Art du tendre Amour est de n'en point connaître.
Un soupir dit assez les flammes qu'il fait naître.
Oui, de nos cœurs émus le doux saisissement,
Nos regards attendris, nos mains entrelacées,
Mille baisers errans sur nos lèvres pressées
Peignent mieux que les Vers un tendre égarement.

Que les Eaux d'Hélicon ne mêlent plus leurs glaces
Avec les feux du Sentiment !
Le Sein de Thémire ou des Grâces
Est le Parnasse d'un Amant.

# ÉPITRE V.

## A M. DE G** [1].

J'ai lu tes Vers, j'en dois être jaloux :
Moins bien loué, je loûrais davantage.
Gentil Rimeur, tel encens est si doux,
Qu'en me l'offrant, ta Muse le partage.
En Vers naïfs Marot n'eut l'avantage :
Il n'eut mieux l'Art de louer sans fadeur.

De ton encens la chatouilleuse odeur
Dans tous mes Sens, qu'engourdit la paresse,
Fait pétiller une folâtre ivresse ;
Et l'Onde fraîche est moins douce au Chasseur,
Zéphyr plaît moins aux Roses qu'il caresse,
Que de tes Vers la flatteuse douceur
A mes esprits qu'énervait la tristesse.
Rival très-cher, ta rime enchanteresse
Est un Moka dont l'active liqueur
Éveille l'âme en chatouillant le cœur.
Croirai-je, Ami, que ta Muse sommeille ?
Quoi ! son Luth dort et sa Voix me réveille !
Déjà Phébus loin des Cieux étoilés,
Tient sous les Mers tous ses rayons voilés ;

[1] M. Lebrun de Granville, Frère de l'Auteur.

La Nuit sortant de ses Grottes profondes,
Vole dans l'Air et nage sur les Ondes;
Depuis long-temps le charme des Pavots
A des Nonains fermé les yeux dévots;
Il assoupit nos profanes Coquettes,
De leurs Amans les Ames inquiètes;
Et mes yeux seuls, pour relire tes Vers,
Sous les Pavots restent encore ouverts.

Je les vois donc, ces Fils de la Lumière,
Grâce à tes soins, échapper au Néant.
Loin d'un repos obscur et fainéant,
Ils vont jouir de leur clarté première:
Las! étaient-ils chez leurs Frères nombreux,
Loin des regards de la Critique altière,
Dans les recoins d'un Carton ténébreux,
Gissant en paix, comme gît au Mercure
De nos Rimeurs la populace obscure.

Point ne tomba des Ailes du Sommeil
Plume traçant ta Rime marotique;
Mais tu la dois à l'Aile Poétique
De quelque Cygne égayant ton réveil,
Dans ses Déserts que l'Arabe respire,
Tous ces Parfums nés pour les Immortels:
D'un Vers flatteur le doux charme m'attire
Plus que l'encens dont fument leurs Autels,
Plus qu'un Vers dur ne plaît aux Marmontels:
Et c'est raison, Créatures chétives,
Nous qui n'avons l'honneur d'être adorés,

Que nous ayons mots flatteurs et dorés,
Songes rians, richesses fugitives.
Malgré l'erreur de ses prestiges vains,
Louange, dis-je, est l'encens des Humains;
Louange seule est l'aimant invisible,
Le charme heureux, le ressort invincible
Qui fait mouvoir les Savans, les Guerriers,
Et les attache aux pénibles Lauriers.
Lance d'Achille, et vous, Lyre d'Homère,
De vos Succès Louange fut la Mère.
Il n'est aisé de trouver un Prôneur
Qui du Héros n'avilisse l'honneur.
Cet Alexandre égaré vers le Gange,
Qui l'emportait? l'amour de la Louange.
Qu'enviait-il au fier Vainqueur d'Hector?
Ce fut Homère et la Louange encor.

Louange seule enfante les Merveilles,
Fait dessécher Voltaire dans ses veilles,
Peut enlever Vittemberg aux Amours;
Attache encor l'Astronome à ses Tours.
Conti lui doit cet essor et ces ailes
Qui le portaient sur les Alpes rebelles;
Mais cet espoir a des succès divers:
Aux bords du Rhin s'il fit vaincre Turenne,
Il égarait Charle au fond de l'Ukraine.
Ainsi que Mars Phébus a ses revers;
Au Mein Noaille et Roy dans l'Hippocrène,
Tous deux noyés, sont la preuve certaine

Qu'il est, hélas ! dans ce triste Univers,
Des Malheureux en Exploits comme en Vers.
Donner Louange est chose moins facile
Que l'acquérir ; il fut plus d'un Achille :
Il en est cent ; mais par un sort fatal
Son Chantre, hélas ! est encor sans Rival.
Nous avons moins de Dieux que de Pagodes,
Quoi que nous dise un Flatteur à genoux.
Le Ciel avare a semé parmi nous
Cent Pellegrin pour un bon faiseur d'Odes ;
Un Cygne unique et cent Corbeaux jaloux.

Louange seule est la rosée utile
Qui rend la Thrace en Lauriers plus fertile,
Et fécondant le Vallon des neuf Sœurs,
De notre esprit fait éclore les Fleurs.
S'il est offert par une main choisie,
Digne en effet de la Coupe des Dieux,
Ce pur Nectar égale l'Ambroisie ;
Mais ce Nectar d'aimable Poésie
Ne fut jamais ce Miel fastidieux
Que Pesselier languissamment distille
A tous Veaux d'or, à tout Riche imbecile,
A tous ces Dieux rebondis et ventrus,
Dieux du Pactole au Permesse inconnus.

Des Louangeurs tu connais les disgrâces ;
Ce n'est le tout d'en recevoir l'encens ;
Le froid Sommeil est un de leurs Présens :
A l'encensoir comment donner des grâces ?

Et demandez-le aux Bernards, aux Dupins,
On assoupit même en louant les Saints:
Louange endort; mais grâce à la Satire,
Même sans Art, un Fréron peut médire.
Qu'importe l'Art, Médisance fait tout:
Un Sot malin plaît aux Lecteurs stupides.
Trois fois par mois ses Feuilles insipides
Feront gémir la Presse et le bon Goût;
Mais l'Écumeur des Eaux Aganippides,
Si comme un autre il s'embarque à louer,
Vient sur l'Écueil pesamment échouer:
Témoins en sont ces Odes somnifères,
Dont il osait assoupir nos Guerriers,
Quand il jeta sur leurs Têtes altières
Plus de Pavots qu'ils n'avaient de Lauriers;
Témoins encor ces Rimes familières,
Ces Vers fallots, cet indécent Quatrain,
Où d'un Héros exaltant la grande Ame,
Il vous l'oppose au corps d'un chétif Nain;
Sublime essor du Phébus qui l'enflâme!
Rapport grotesque et digne de Cotin,
Qui lui légua ses Vers et son Génie!

Entre Fréron et ce Rimeur berné,
Rapport serait bien mieux imaginé;
Car Stanislas, par sa Muse honnie,
N'est mieux loué que Princesse Uranie:
Si qu'on verra sifflés de compagnie,
Non les Héros, mais Cotin et Fréron,
Tous deux rimant à l'insçu d'Apollon;

Si qu'immortels, grâce à leurs ridicules,
Sonnets, Quatrains, s'en vont, dignes émules,
Honnis, bernés, se disputer entre eux
Tous les Sifflets de nos derniers Neveux.

# ÉPITRE VI.

## A MONSIEUR ***,

*Conseiller de Grand'Chambre, qui avait récité à l'Auteur une Épître légère faite les premiers jours de leur fameux Exil de* 1770.

TEL qu'on vit ce Romain, l'honneur de la Tribune,
De son injuste Exil calmer les déplaisirs
Par cette fermeté qui dompte la Fortune,
Et par le goût des Arts qui charmaient ses loisirs.
Tel on t'a vu, dit-on, généreuse Victime,
Préférer des Revers sur les pas de Thémis,
A tout l'éclat illégitime
Qu'osaient t'offrir alors ses puissans Ennemis.
Rien ne put t'effrayer; rien ne put te séduire.
La Foudre, en éclatant, te vit encor sourire
Aux Arts dont tu goûtais les paisibles douceurs;
Les Grâces, en jouant, inspirèrent ta Lyre;
Et dans la Coupe des neuf Sœurs
Ta Gaîté, Fille du Courage,
Sut boire l'oubli d'un Orage
Qui devait retomber sur tes fiers Oppresseurs.

Ils triomphaient alors : leur haine conjurée
D'un souffle dispersa tous les Enfans d'Astrée,
Comme le noir Courroux des Aquilons mutins
Disperse en un moment, aux Bords les plus lointains,
La Flotte et les Trésors d'une riche Contrée.
La Seine plaignit leurs Destins ;
Et cent fois, du milieu de sa Grotte profonde,
Vit des Ombres de Sénateurs
Errer dans ce Palais qu'environne son Onde,
Et qu'assiége sans cesse un Peuple de Plaideurs.

La Justice en pâlit ; sa Balance honorée
S'indigna de tomber en de profanes mains.
La France eut deux Thémis ; l'une, antique et sacrée ;
L'autre, ouvrage imprévu des terrestres Humains.
Target avec honneur a suivi la première,
Et de son noble Exil partagé les hasards.
V****, de la seconde arborant la Bannière,
Déserta lâchement les sacrés Étendards.
Ainsi d'un vieux Palais ébranlé par la Foudre,
Qui menace, en grondant, de le réduire en poudre,
L'Habitant généreux, à des Abris plus sûrs
Préfère l'Ombre favorite ;
Tandis que d'insectes impurs
La race ingrate et parasite
Est toujours la première à déserter ses Murs *.

* On a remarqué que les rats et les souris abandonnent toujours un bâtiment prêt à tomber ; ce trait d'Histoire naturelle si plaisant et si connu, est devenu l'emblême des Ingrats. (*Note de l'Auteur.*)

Ton Sénat, dans l'exil, nous parut plus auguste;
Son retour, disions-nous, justifîra nos pleurs.
Épuré désormais par ses propres Malheurs,
Qu'il reparaisse encore et plus grand et plus juste!
Surtout, qu'il ait un Chef vertueux, respecté;
Que d'Ormesson, aussi pur qu'Aristide,
Du bon Droit méconnu Défenseur intrépide,
Occupe enfin le Rang qu'il a trop mérité.
Jamais on ne verra sa noble intégrité,
Par une lâche complaisance,
Livrer le Juste sans défense
A la coupable Autorité.
Il plaindra tout Mortel faible et persécuté:
Il sait trop que de l'Innocence
Un Soupir n'est jamais vainement rebuté.
Plus puissant que l'Or et les Armes,
Ce Soupir indigné vole, franchit les Mers,
Émeut, soulève l'Univers;
Fait pâlir les Tyrans; et portant ses alarmes
Jusqu'au Ciel, effroi des Pervers,
Y range tous les Dieux du parti de ses larmes.

Toi, Membre du Sénat, toi dont l'adversité
Du moins a dû t'instruire à plaindre,
A repousser les Coups que la Vertu peut craindre
Du Glaive de l'Iniquité,
Sous un Chef généreux tu n'aurais plus à feindre:
Tu me rendrais Justice avec impunité!

Pour moi, d'un noir Complot bravant l'indigne obstacle,
Fier de mon Innocence et de la Vérité,
Si Thémis les trahit, je grave son Oracle
Dans les Fastes vengeurs de l'Immortalité.

# ÉPITRE VII.

## A MONSIEUR DU BELLOI,

### AUTEUR TRAGIQUE.

Toi qui fus de mon Cœur la plus chère moitié,
Cesse enfin d'obéir aux conseils de la Haine!
Ceins ton front des Lauriers que t'offre Melpomène,
Et ne rejette pas les Vœux de l'Amitié.
Va! mon Cœur n'est point fait pour envier ta Gloire:
On m'a vu le premier applaudir ta Victoire.
Écarte un vain Nuage et des Soupçons jaloux
Qu'une Haine étrangère a semés entre nous.

Quoi! nos yeux et nos cœurs ont pu se méconnaître!
Quoi! tu me regrettas sur un sauvage Bord
Qu'éclairent à regret les feux glacés du Nord;
Et dans l'heureux climat qui tous deux nous vit naître,
Nous suivons du Courroux l'implacable transport!
Insensés! nous croyons un aveugle Rapport!
Ah! la main la plus chère est souvent imprudente;
Et le Dard de Céphale a blessé son Amante!
Le trait s'échappe; il fuit, moins prompt que le remord.

Laisse aux Auteurs obscurs une Haine vulgaire;
Mais nous qu'aime Apollon, et que Minerve éclaire,

Est-ce à nous de descendre à ces honteux Débats
Qui flétrissent l'esprit, et ne le vengent pas :
Ces guerres de l'esprit, sont l'opprobre de l'âme.
Que par de vils complots Zoïle se diffame ;
La Haine même est noble en des cœurs généreux ;
Une noire fureur ne ternit point ses feux.
Molière a pu cesser d'être Ami de Racine ;
Applaudissait-il moins à sa Muse divine ?
Même en se haïssant, ils s'estimaient tous deux :
Mais que dis-je ? haïr ! non, non, je t'aime encore ;
La Haine est désormais l'objet seul que j'abhorre.

Serions-nous ennemis, quand les Muses sont Sœurs !
Le fiel doit-il aigrir leurs célestes douceurs ?
Et ton plus doux Concert, ô docte Polymnie !
Vaut-il de l'Amitié la touchante harmonie ?
Muse ! reprends tes Dons et tes Lauriers vainqueurs,
Si les Talens sont faits pour désunir les Cœurs.
Que sert de cultiver les bords de l'Hypocrène,
Si la Gloire, en pleurant, y recueille la Haine ?
La Gloire nous égare : ivre d'un fol Honneur,
L'Esprit veut des Succès ; l'Ame veut le Bonheur :
Son Bonheur est d'aimer et de se croire aimée.
La Vie est dans l'Amour, non dans la Renommée.

Tranquille en ses Foyers, ou voyageant loin d'eux,
A la Ville, à la Cour, dans les Camps, au Parnasse,
Sans la douce Amitié nul Mortel n'est heureux.
Elle épura les Vers de Virgile et d'Horace ;
Du charmant Euryale elle soutint l'Audace ;

Elle ne change point quand le Sort a changé;
Nisus serre, en mourant, l'Ami qu'il a vengé.
Mécène qu'elle inspire, Ami fidèle et juste,
Du malheur de régner sut consoler Auguste.
Elle rend plus légers la Couronne et les Fers.
Elle embellit l'Exil; elle orne les Déserts;
Elle vengeait Racine opprimé par l'Envie.
En vain la Sœur d'Esther languissait avilie;
L'amitié d'un grand Homme osant la soutenir,
Contre le Siècle injuste arma tout l'Avenir.
Boileau fut un Public pour l'Auteur d'Athalie.
Tout leur était commun, peines, plaisirs, travaux;
Les faveurs de Louis, les injures des Sots;
Et même la Dispute, armant ces Cœurs de flâme,
Divisait leur Esprit, sans diviser leur Ame.
Demi-Dieux de la France, hélas! vous n'êtes plus;
Quels talens! Ah! du moins imitons leurs Vertus.

Que Rufin se complaise en sa Haine inflexible!
Le Bel-esprit est dur; le Génie est sensible.
Malheur à l'homme affreux, au cœur envenimé,
Que la voix d'un Ami n'a jamais désarmé!
Périsse la Vengeance et sa douceur cruelle!
Ah! la sainte Amitié doit seule être immortelle.
Étouffons, pour jamais, dans nos embrassemens
L'injuste et folle Erreur de nos ressentimens.
Rendons-nous ces beaux jours, prémices de la Vie,
Où l'émulation ne connaît point l'Envie.
Comme l'Amour des Arts animait nos loisirs!
Comme nos jeunes cœurs confondaient leurs plaisirs!

Quels doux épanchemens de gloire et de tendresse!
Ah! d'un bonheur si pur goûtons encor l'ivresse:
Ton cœur aime la gloire, il est digne de moi;
Mon cœur est vertueux, il est digne de toi.

A l'immortalité quand ils volent ensemble,
Que deux Amis sont fiers du nœud qui les rassemble!
La Veuve de Corneille a besoin d'un Époux;
Melpomène te nomme; en puis-je être jaloux?
L'étude nous unit; le talent nous sépare.
Euripide t'est cher, et j'adore Pindare.
Quand la scène t'appelle aux tragiques honneurs,
L'Ode aux ailes de flâme et l'Élégie en pleurs,
Et l'auguste Nature à mes yeux dévoilée,
M'éclairant des rayons de sa tête étoilée,
M'élèveront peut-être à ces doctes Sommets,
Où Marmontel et Blin n'arriveront jamais.

# ÉPITRE VIII.

## A M. LE COMTE DE BRANCAS.

Vous rirez tant qu'il vous plaira
Des Courtisans du bon Morphée,
Gens de Paris ; on ronflera,
Et dans Nauphle on préfèrera
Le doux somme aux veilles d'Orphée.

Mieux vaut dormir en Ignorant
Sur l'oreiller d'Insouciance,
Qu'aller toujours, se dévorant,
Veiller, maigrir pour la Science ;
Et puis finir, le plus souvent,
Par ne rien prendre que du vent.
Surtout d'une sotte Lecture,
Amis, ne soyons entichés ;
Car voici la mésaventure
Qui m'en advint pour mes Péchés.

Cher Comte, un sommeil léthargique
M'avait cloué sur le duvet ;
C'était Pavot plus que magique ;
J'avais Dorat sous mon chevet.

Dans un Songe plein de malice,
Caressant les Sots et Fréron,
Persifflant Voltaire et Clairon,
J'errais de coulisse en coulisse;
Je rimaillais pour mainte Actrice;
J'étais mauvais Poète et Fat;
Je m'adorais comme un Narcisse:
Sous mon chevet j'avais Dorat.

Que de maux naissent d'un sot Livre!
L'idée encor m'en fait frémir.
Sans ta Lettre, qui m'en délivre
Pour un Siècle, j'allais dormir.
Lettre qui plaît et nous amuse,
Est le plus doux contrepoison
De tous les ennuis qu'à foison
Nous verse une insipide Muse.
Mes Amis, la plaisante Buse,
Qu'un Paon greffé sur un Oison!

Tandis que je me plaisais d'être,
Grâce à mon Songe impertinent,
Le plus maussade petit-Maître,
Déjà l'Astre au front rayonnant
Perçait en vain stors et fenêtre,
Je sommeillais en ricanant.

Mais tout à coup midi sonnant,
Une jeune et vive Sylphide

Ouvre rideau, porte, volet;
Et par ton aimable Billet,
Dissipant mon Songe perfide,
Rompt le charme qui m'accablait.

Oh! que par missive pareille
Un mauvais rêve est bien payé!
Et qu'avec plaisir on s'éveille
Entre les bras de l'Amitié!

# ÉPITRE IX.

## AU MÊME.

Mon Rocher, ma Grotte, mon Isle,
Tous mes Peuples à l'unisson,
Grenouilles, Fauvette, Pinson,
Et moi, moderne Robinson,
De l'aquatique domicile,
Faisons révérence civile
A ton joli Champ de Pyrra,
Si digne de ce nom fertile,
Que jamais Rose n'y croîtra;
A ton grand Bois qui serait sombre,
S'il avait seulement de l'ombre;
A ton bel Étang toujours sec,
Riche ornement de ta demeure,
Où l'Hirondelle qui l'effleure
Trouve à peine à mouiller son bec;
Puis à ta Nayade immodeste
Qui, d'un conduit si naturel,
Verse le peu d'eau qui lui reste;
Au bon Temps de Charles-Martel,
Sculpture, en vérité, céleste,
Et qu'aux Chefs-d'œuvre trop funeste
A mutilé le Temps cruel.

Je réponds à tes railleries,
Mais trève de plaisanteries.

C'est donc peu que Flore et Zéphyr
Peuplent ton riant Hermitage,
Tu veux que l'Amitié partage
Les charmes purs de ton loisir.
La Nymphe te plaît et m'enchante:
Elle devait nous réunir;
Tu l'embellis, et je la chante.

O Ville! que sous tes lambris
La mollesse pèse et tourmente!
Que la Nature est séduisante
Dans le calme des Prés fleuris!
Qué l'Aurore y semble riante!
Qu'une Rose y devient charmante!
Que la moindre Fleur a de prix!

Dans les murs bruyans de Paris,
Fatigué d'insipides Fêtes,
D'ennuis chers, de fades Écrits,
De Beaux-esprits souvent si bêtes,
De Créanciers si malhonnêtes,
Tu cours à tes Vallons chéris.
Tu vas de tes douces Retraites
Parcourir en paix les confins,
Loin des visites d'étiquettes,
Des Sots titrés, des soupers fins,

Et du tourbillon des Coquettes,
Et de nos Persiffleurs divins.

Qu'avec plaisir, dans cet Asile,
J'irai de Coteaux en Vallons,
Avec toi planter maints jallons,
Guider l'Artisan imbécile,
Et tracer Bosquets ou Salons!

Là, sur l'émail de tes Prairies
Nous lirons Ovide et Chaulieu;
Ou dans quelques Grottes chéries
Nous suivrons Tibulle, et le Dieu
Des amoureuses rêveries.
Tantôt le profond Montesquieu,
De la Thémis universelle
Viendra nous peindre en traits de feu
Le Code brillant et fidèle;
Tantôt le Pline de Montbars,
Buffon que j'admire et qui m'aime,
De la Nature à nos regards
Offrira le tableau suprême.
Quelquefois puisant les bons mots
Au Carquois du malin Catulle,
Nous lancerons sur quelques Sots
Les traits piquans du ridicule;
Souvent plus doux et plus humain,
Pardonnant à l'humaine espèce,
J'irai vers toi, Montagne en main,
Converser avec la Sagesse.

Que j'aime son vif enjoûment!
Son style aisé, libre, énergique,
Qui, sans morgue encyclopédique,
Charme, éclaire, instruit si gaîment!

T'avoûrai-je ici ma faiblesse?
Je suis Serviteur très-soumis
Des Sages de France et de Grèce:
En Platon les Dieux avaient mis
Une éloquence enchanteresse;
Pascal, sublime en sa tristesse,
Nous rend de nous-même ennemis:
Puis-je aimer la main qui m'abaisse?
Bossuet, comme un Dieu, sans cesse
Tonne sur nos cœurs endormis;
Un Dieu n'a guère ma tendresse.
La Bruyère y serait admis
Sans un peu d'âpre sécheresse;
Ivre d'orgueil et de sagesse,
Fou divin que poursuit Thémis,
Rousseau nous enchante et nous blesse;
Par Guyon un peu compromis,
Le doux Fenelon m'intéresse;
Si pourtant le choix m'est permis,
J'ai Locke et Bayle pour Amis,
Le seul Montagne pour Maîtresse.

Aux premiers jours de mon Printemps,
Je courtisais à sa toilette

Une Minerve de cent ans,
Qui de pompons et de fleurette
Ornait encor ses cheveux blancs,
Et cachait d'une main coquette
L'astrolabe sous des rubans :
Fontenelle était ma caillette.

Si, philosophe libertin,
J'aimais une étrange Minerve,
Séduisante, mais sans réserve,
Voltaire serait ma Catin.
Si je veux pour douce Compagne
Gaîté jointe à bon sens divin,
Je le répéterai sans fin :
Oui, ma Maîtresse, c'est Montagne.

Mais, que dis-je ? nouvel Amant
De la brillante Architecture,
Épris de son noble agrément,
Adieu bons mots, vers et lecture,
Tu ne rêves que Bâtiment.
Depuis l'aube jusqu'à la brune,
Parmi la chaux et le ciment,
Tu vas donc en bonne fortune
Jouir de cet objet charmant :
Vitruve est le Dieu du moment.

Cher Comte, le plaisant contraste !
Qu'un joli Seigneur bien ambré,

Spectateur très-enthousiaste,
De son Manœuvre délabré.

Pour loger la Grandeur, le Faste,
Et les Ennuis suivant la Cour,
Sans doute il faut un Palais vaste :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour.

Mais dans ton beau Louvre champêtre
Qu'il soit un Asile écarté,
Joli Boudoir bien enchanté
Où l'Amour foule en petit-Maître
L'édredon de la Volupté;
Et souvent comme toi, peut-être,
Enflâme et trompe la Beauté.

Ah! que ne peux-tu comme Alcine,
Par mille enchantemens soudains,
D'un coup de Baguette divine
Élever Châtel et Jardins;
Et, sans y payer la Cuisine,
Héberger nombreux Paladins!

J'ai grand regret à la Féerie;
J'aimais ces Sylphes complaisans
Qui vous changeaient en deux instans
Chaumière, Étable, Métairie,

En beaux Parcs, en Palais brillans;
Mais tes gros Limousins de Brie
Sont des Sylphes un peu pesans.

Que pensent Faune et les Ménades,
De voir l'embarras d'un Palais,
Des Portiques, des Colonnades,
Dans l'humble réduit de Palès,
S'opposer à leurs Promenades?

Poursuis; ranime le bel Art
Et de Le Nôtre et de Mansard;
Élève en marbre tes façades;
Que tout soit ornement de prix;
Dans tes Jardins fraîches Cascades;
Dans ton Château riches lambris,
Pour qu'un jour quelques Malévoles,
Profonds Connaisseurs, soi-disans,
Viennent détruire en dix paroles
Ce qui t'aura coûté dix ans.

L'Art est lent, la Critique est prompte;
L'un malignement se taira
Des beautés dont il ne tient compte;
L'autre en ricanant te dira,
Comme Valère au bon Géronte:
« Si.... mais.... les ailes que voilà....
» Tiens, pour l'embellir, mon cher Comte,
» Ma foi, j'abattrais tout cela ».

Ainsi le Cruel s'évertue!
Mais bientôt tu te vengeras ;
De cours en cours le conduiras,
Dans tes Jardins l'entraîneras,
Au Potager l'enfermeras ;
Et sans pitié lui montreras
Jusqu'à ta dernière laitue.

Ennuyer son maudit Censeur,
Est le droit de tout Possesseur.

# ÉPITRE X.

## AU MÊME.

Oui, Comte, par d'heureux prestiges
La Lyre a pu, dans ses beaux jours,
Élever Murs, Palais et Tours :
Ce n'est plus le temps des Prodiges ;
Mon Luth ne t'est d'aucun secours.
A nos plus touchantes Merveilles
Les Rochers sont devenus sourds,
Et l'Homme à peine a des oreilles.
L'Ingrat manque à ses intérêts :
C'était bâtir à peu de frais.
Tel Ouvrier ne coûtait guère ;
Un Luth est facile à payer ;
Ce n'est Artisan mercenaire ;
Il ne travaille que pour plaire :
Un mot d'éloge est son loyer.

Si pourtant les Dieux de l'Érèbe
Me rendaient le Luth d'Amphion,
Je n'irais point ranimer Thèbe,
Ni travailler, comme Apollon,
Pour un ingrat Laomédon.

J'irais dans ton nouvel Empire;
Et si ton cœur est de moitié,
J'y bâtirais avec ma Lyre
Une Chapelle à l'Amitié.

La structure en serait nouvelle;
Là, sur un Autel on verrait,
De mon adorable Immortelle,
Le céleste et simple Portrait;
Et pour la rendre trait pour trait,
Brancas servirait de modèle.

Tableau divin, groupe charmant,
Où, sous les yeux de l'Innocence,
En caressant la Bienfaisance,
L'Amitié rit au Sentiment,
Et sur l'Estime s'appuyant,
Embrasse à jamais la Constance!

Ce Temple n'aurait d'ornement
Que le charme de leur présence;
Tout Siècle y serait un moment;
Tout desir une jouissance.

Autel de ma Divinité,
Jamais d'une Offrande cruelle
Tu ne serais ensanglanté!
Seulement l'Ingénuité,

Avec sa grâce naturelle,
Viendrait t'offrir sa Tourterelle,
Doux gage de fidélité.
La Candeur, la Sincérité,
T'orneraient de fraîches guirlandes ;
Mais l'Or en serait rejeté,
Car mon aimable Déité
Ne veut que des Cœurs pour Offrandes.
L'Intérêt ni l'Ambition
N'aborderaient son Sanctuaire ;
Pour un Courtisan mercenaire
L'Amitié n'est que fiction.

Mais si l'Enfant plein de malice,
Si l'Amour, qui partout se glisse,
Venait en dévot Pèlerin
Pour y chanter son doux Office,
Et d'encens offrir quelque grain,
Oubliant l'Autel de sa Mère,
Ne croyez pas que mon Calin
Voulût revenir à Cythère.

Mais le Fripon n'entrera guère :
Tel Aventurier m'est suspect ;
Et l'inexorable Respect,
Du Temple à son malin aspect,
Fermera vite la barrière.

Pour nous, l'encensoir à la main,
Épris d'une Nymphe si belle,

Cher Comte, allons soir et matin
L'honorer d'un Culte fidèle.
Je lui prépare Hymne nouvelle,
Avec ces mots seuls pour refrain :
LE COEUR N'EST HEUREUX QUE PAR ELLE !

MAIS si je bâtis la Chapelle,
Qu'au moins j'en sois le Sacristain.

# ÉPITRES.

## LIVRE SECOND.

### ÉPITRE I.

A MON FILS ALPHONSE,

*Né en 1783, à l'époque des Découvertes les plus étonnantes dans les Arts, et de la Paix la plus glorieuse.*

O TOI, né dans ce Temps de prodiges semé
Où tous les Arts ont pris un essor enflammé,
Où, d'un Cristal magique armant leur Zoroastre,
Herschel à l'Univers ajoute un nouvel Astre ;
Où des Enfans de Penn, vengeurs audacieux,
Francklin soumet la Foudre et désarme les Cieux ;
Où, sans Ailes, dans l'Air s'élevant à ma vue,
Les Dédales français ont plané sur la Nue ;
Jeune Alphonse, ô mon Fils! toi dont l'heureux Berceau
Console mes regards des horreurs du Tombeau,

Ah ! puisses-tu, croissant au milieu des Merveilles,
Toi-même aux Arts divins donner un jour tes veilles!
Puisses-tu, de ma Lyre héritier généreux,
Consacrer leurs Succès et toi-même avec eux !
Qu'un jour mes cheveux blancs s'ombragent de tes palmes!

Ton Berceau voit nos Lys et glorieux et calmes;
Mars a conquis la Paix; la France arme ses Ports;
L'insolent Léopard est chassé de nos Bords;
L'Europe vient de prendre un nouvel équilibre;
L'Océan rompt ses Fers, et l'Amérique est libre.
Enfant! goûte l'espoir d'un Avenir serein.

Mais la Nécessité qui de son Bras d'airain
Hélas! vers le Malheur courbe la Race humaine,
Et soumit aux revers même le Fils d'Alcmène;
Cette Nécessité qui vint, dans sa rigueur,
Lier mon Front superbe au char de la Grandeur,
Peut-être maîtrisant tes jeunes destinées,
De Souffles orageux troublera tes années.

Arme-toi de courage, alors sois tout mon Fils!
Le Palmier, sous les Vents, croît aux bords de Memphis.
L'habile Nautonnier, Disciple de l'orage,
Empruntant du péril son art et son courage,
Des Vents, même opposés, déconcerte l'effort,
Et contraint leur furie à le conduire au Port.
Je l'imitai; suis-moi; donne le même exemple;
Aux grands Cœurs à ce prix la Gloire ouvre son Temple:

C'est du Sein de la Mort et de l'Adversité
Qu'Alcide s'élevait à l'Immortalité.

Un autre te dira, dans son langage esclave,
Comme on sert la Fortune, et moi, comme on la brave.
Connais et la bassesse et les crimes de l'Or.
Que la sainte Vertu soit ton premier Trésor!
Que toujours loin de Toi la céleste Indulgence
Repousse également Plutus et l'Indigence!
Enfant! ne perds jamais ta naïve candeur.
Ah! si tu devais rendre, Esclave sans pudeur,
Aux Passions des Grands de coupables services,
Et ramper aux Hónneurs par le sentier des vices;
Si tu devais souiller ta naissance et ton nom,
Que ton Lait, à mes yeux, se change en noir poison!
Que dis-je? Ciel! ô Ciel! écarte un vain présage!
Alphonse de ses Jours doit faire un noble usage.

Mon Fils, contre Vénus je ne veux point t'armer:
Né d'un Sang amoureux, tu dois sans doute aimer.
Eh! qui n'aimerait pas le doux sexe des Grâces?
Lui seul fait nos plaisirs, hélas! et nos disgrâces.
Les Pleurs de l'Elégie ont arrosé mes Vers;
Si tu les lis un jour, tu sauras mes revers.
Ah! plus heureux que moi, sur les Rives de Gnide
Puisses-tu ne trouver jamais d'Adélaïde!
Puisse une autre Fanni, source de tes regrets,
Un jour ne point changer tes Myrtes en Cyprès!
Aux Nymphes d'Amathonte, à leurs folles ivresses,
Préfère des neuf Sœurs les fidèles caresses.

Trompé de la Fortune et trahi de l'Amour,
Je me réfugiai vers leur paisible Cour:
Le Bonheur m'attendait dans les bras de la Gloire;
Les Arts ont de mes Pleurs adouci la mémoire;
C'est par eux qu'avec toi je puis m'entretenir;
Par eux je te rends cher aux Siècles à venir.

Des Muses et des Arts douce et frêle espérance!
Mon Fils, laisse contre eux murmurer l'Ignorance;
D'un Vulgaire insensé dédaigne les Mépris.
Heureux qui de la Gloire enfin cueille le prix!
Ce Prix cherche l'Audace et fuit les mains timides.
Un Dragon défendait le Fruit des Hespérides:
Le Pinde a ses Lauriers dont il est plus jaloux.
Ah! la Gloire! la Gloire est un Trésor si doux!
Noble Amant de la Gloire et non de ses vains titres,
Je bravai du Succès les frivoles arbitres:
Mon silence étonna la Déesse aux cent voix:
Qui sait l'attendre, un Jour lui peut donner des Loix,
Émule généreux des Aigles du Parnasse,
Ton Père quelquefois atteignit leur audace.
Que mon Vol soit un jour devancé par le tien!
Ce Triomphe, ô mon Fils! serait encor le mien.

Et vous, Dieux de mon Ame, ô mes Amis fidèles!
Si je meurs, de l'Aiglon vous soutiendrez les Ailes.
Qu'à vos Destins heureux son Destin soit lié!
Je dépose mon Fils au sein de l'Amitié.

# ÉPITRE II.

## LE COUP DE PATE OU L'ANTI-MINETTE.

Tu dors, Boileau! tu dors! et nos Cotins
Osent souiller ta Gloire et tes Destins!
De toutes parts les Scuderis renaissent;
Les Desmarets, les Boyers reparaissent.
Ah! si des Morts rompant le noir sommeil,
Tu revenais, terrible en ton réveil,
Précipiter des Sommets du Parnasse
De nos Rimeurs l'altière Populace,
Vengeur des Arts! que dirais-tu de voir
Un Fréron même usurper ton Pouvoir,
Nos Trissotins changés en Aristarques,
De vils Goujats s'érigeant en Monarques,
Du Bel-esprit régler les Tribunaux,
Nous inonder de perfides Journaux,
Qui, du Permesse écume turbulente,
Attache aux Arts leur souillure insolente;
Petits Brouillons dont l'unique métier
Est de confondre et Chardon et Laurier;
Dont l'Ignorance avec orgueil s'acharne
A nous juger du haut de sa lucarne;
Et de si loin dominant l'Hélicon,
Pensent régir les États d'Apollon,

Aveugles-nés, sans guides, sans principes,
Et de nos Sphinx se croyant les Œdipes?

C'est eux qu'on voit sans honte associer
Voltaire et Blin, Malherbe et Sabatier;
Et du Parnasse écartant la barrière,
Unir enfin Trublet et La Bruyère.

Eh! répondra sans doute avec douceur,
Des Sots bernés le mielleux Défenseur:
» *Eh! plût au Ciel que, dans l'âge où nous sommes,*
» *L'Aménité rapprochât tous les Hommes;*
» Qu'elle retînt ces Brocards, ces Lardons,
» Qu'un dur Boileau jette sur nos Pradons »!

C'est fort bien dit; et l'Auteur de Pirame
Ou d'Astarbé doit haïr l'Épigramme.
Leur fade Vers craint le sel des bons mots;
Tel Baculard fait sans cesse la moue
A tout Rieur qui berne les d'Arnauds,
Et croit toujours recevoir sur sa joue
Soufflets donnés sur le masque des Sots.

De nos **** la sourde Politique
Voudrait du Pinde exiler la Critique;
Mais qui ne sent que leur Aménité
Est le détour de la Stupidité,
Qui, ne pouvant monter jusqu'au Sublime,
Veut jusqu'à soi baisser la double Cime;

Et qui prétend, sur un Pinde nouveau,
Mettre la Gloire et la Honte au niveau ?

Ah ! loin des Arts ce mélange imbécile !
Pour lire Homère, il faut siffler Zoïle.
Qu'il serait beau de voir sur l'Hélicon
Marcher de pair Mailhol et Crébillon !
Vit-on jamais l'auguste Poésie
A tous Rimeurs offrir son Ambroisie ?
Quoi ! de la Scène un tragique fardeau,
Un dur Lemière, un fade Colardeau,
Boiraient tous deux dans la Coupe divine
Où s'abreuvaient et Corneille et Racine !

Jamais Virgile, Horace, Varius,
A leurs Soupers n'admirent Bavius.
Mais ce Zoïle, impudent Satirique,
Armait contre eux son dépit famélique ;
Et dénigrant ces Favoris du Goût,
Ne soupait guère, et griffonnait beaucoup.
Las ! peignait-il, d'une plume affamée,
De leur Comus l'irritante fumée,
Se plaignant fort que même leur mépris
N'eût, qu'en secret, hué ses plats Écrits *.
Il eut raison ; ces Amis de Mécène
Des Bavius ont mérité la haine ;

* Cette plainte adroite est malheureusement celle que fait le Bavius de Minette, quand il dit que les Gens de goût ont *secrètement* déchiré son Ouvrage. (*Note de l'Auteur.*)

Surtout Horace, aux traits vifs et perçans,
Choqua trop ceux qui choquaient le bon sens.

Ces nobles Fils des Nymphes de Mémoire,
Faisaient entr'eux un commerce de Gloire;
Rivaux Amis, l'un par l'autre éclairés,
Ils cultivaient les Talens adorés.
Si quelquefois leur piquante Saillie
Daigna berner les Frérons d'Italie;
Si, prodiguant le sel à pleines mains,
Ils se jouaient des Colardeaux Romains,
On les voyait, généreux Tributaires,
Couvrir d'encens leurs Buffons, leurs Voltaires;
Du vrai Mérite inflexibles Vengeurs,
Et de l'Envie ardens Persécuteurs.

Suivons du moins ces augustes Modèles,
Et sur leurs pas réglons nos pas fidèles.
Que notre esprit découvre à leurs clartés
Du docte Mont les Bosquets écartés.
C'est leur flambeau que *Bardus* veut éteindre;
Qui les imite a droit de les atteindre.
Amis du Vrai jusque dans les bons mots,
Bernons, comme eux, et l'Erreur et les Sots;
N'empruntons point l'échasse des Pygmées,
Ce petit Art des folles Renommées,
Ces piédestaux où se guinda Le Franc,
Plus élevé sans en être plus grand,
Et toute Gloire, impudent mécanisme,
Né de l'Orgueil et du Charlatanisme.

O que d'Écrits par un Wasp exaltés,
Sont des neuf Sœurs à jamais rebutés !

J'ai vu Phébus siffler mainte Héroïde,
Maint Larmoyeur, triste Singe d'Ovide,
Rimes de B** et Prose de Fréron,
Contes, Romans, Ouvrages de Toilette,
Et Baculard frédonnant sa Manon,
Et Colardeau parlant à sa Minette;
Lui qui, deux fois sur le tragique ton,
Nous endormit mieux que n'eût fait Pradon;
Lui qu'on a vu, trop ignorant Poète,
Bouleversant la Fable et ses Héros,
Faire enlever la Toison dans la Crète,
Et transporter la Crète dans Colchos.

Mais pour un Sot qu'aveugle sa manie
Toute Censure est une Calomnie.
Quoi ! rire un peu d'un Vers risible et plat,
Est-ce trahir et son Prince et l'État ?
Quoi ! relever une absurde ignorance
Dans Colardeau, c'est outrager la France ?
Du Citoyen l'on respecte le Cœur,
Mais tout sot Vers se lit d'un œil moqueur.
Que reprend-on dans son fade Poëme ?
C'est le Poète, et non le Sujet même;
Car on peut être (et Colardeau l'apprend),
Bon Patriote et Poète ignorant.

QUE ne mit-il dans son *Patriotisme*
Plus de Génie et moins de Cotinisme !
Cotin chanta sa Patrie et son Roi ;
Mais du Parnasse en fut-il moins l'effroi ?
Et du récit de leur Gloire immortelle
Couvrait-il moins le sucre et la cannelle ?
Sans doute on peut blâmer dans Colardeau
Ce qu'en Cotin blâma jadis Boileau.

ET cependant (ô stupide démence,
Qui du Public lasse enfin la clémence !)
*Il n'est Talent qu'on ne m'ait disputé*,
Dit ce Rimeur, dont l'orgueil hébêté
Croit aux Jaloux qu'il ne fit jamais naître ;
Crie aux Méchans pour le plaisir de l'être,
Et va semant le scandale et le bruit,
Pour échapper à sa honteuse Nuit.
Mais son Vers lourd de pavots et de glaces,
Reste encor froid sous le feu des Menaces.

ON rit de voir cet Embryon mutin
Se courroucer en style de Cotin,
Et miaulant des Vers avec sa Chatte,
Mettre avec Art un Carquois dans leur patte.
Petit Chaton, qui n'a griffes ni dent,
S'avise à tort de prendre un air mordant,
Et pourrait bien, dans ce combat funeste,
Sot Agresseur, perdre ce qui lui reste.

Il n'est *Talent*, nous dira-t-il encor,
Qu'on ne dispute à son brillant essor.
Eh ! quel *Talent* que d'enterrer Caliste,
Que d'ennuyer un Public qu'on attriste,
Que de traîner sa Muse avec orgueil
De chute en chute, et d'écueil en écueil ?
Eh ! quel *Talent*, dans son Ode gothique,
Que d'allonger le *Fouet de la Critique* ;
D'avoir jadis, en style doucereux,
Énervé Pope et glacé tous ses Feux ;
Et récemment, avec non moins d'audace,
*Traduit* en vers le *Traducteur* du Tasse ?

Que j'aime à voir ce Marmouset prudent,
N'apprendre rien de peur d'être Pédant ;
Toujours servile et malheureux copiste,
Suivre Pinchesne et Boyer à la piste ;
Pour *Marsias* abjurer *Apollon*,
Être Poète à l'aide d'un *Fréron !*
Car de tout temps la Muse Colardière
A de Fréron partagé la Litière ;
L'honneur est grand ! mais est-il assez doux
Pour que Voltaire en doive être jaloux ?

Eh ! quels Lauriers veux-tu qu'on te dispute,
Froid Dramaturge ? Est-ce ta double chute ?
Moment fatal, où le Public soufflait
Dans maint tuyau que tu nommes sifflet !
Sont-ce les Vers où ta Muse bouffie
Se plaint *du Fils de la belle Sophie ?*

Est-ce l'Épître, imbécile fatras,
Malgré ta Chatte encor rongé des rats ?
Est-ce l'essor de ton Corbeau lyrique,
Qui, loin d'atteindre à l'Aigle pindarique,
Rampe et croasse aux fanges d'Hélicon ?
Est-tu si fier du vil rang de Gacon * ?

Tu crains l'Orgie au combat échauffée :
Rassure-toi ; va, tu n'es pas Orphée !
Mais crains le sort du jaloux Marsias ;
Crains d'Apollon le redoutable bras ;
D'un bras vengeur il atteint, il déchire
Tout vil Profane insultant à sa Lyre.
Le même Dieu, ceint des plus doux rayons,
De traits sanglans perce les noirs Pithons.

Oui ; mais on doit épargner, je l'avoue,
Tout sot Rimeur qui lui-même se joue.
Pour le punir, au gré de nos mépris,
C'est bien assez de ses propres Écrits.
De Marsias le douloureux martyre
Lui sera moins cruel que de se lire.

Pauvre Rimeur, cache ton noir chagrin ;
Subis en paix le sort de Pellegrin.
Ne reviens plus, risible en ta furie,
Glapir des Vers pour ta *Ménagerie* ;

* Méchant Poète qui eut la fureur de se croire envié, et d'entrer en lice avec Rousseau. (*Note de l'Auteur.*)

Et désormais, content d'être oublié,
Garde-toi bien de te croire envié.

Crois moins encore être la jeune Abeille
Qui du Printemps caresse la Corbeille :
Tu n'eus jamais de miel ni d'aiguillon !
Mais ton Vers sec pique comme un chardon.
Puis, il faut bien t'en avertir encore,
L'Abeille n'est Amante du Frélon.
On ne la voit, chez l'insecte Félon,
Associer le doux Nectar de Flore
Au noir venin du Fiel qui le dévore.

Qui te rend donc si fier, si sourcilleux ?
Qui t'a soufflé ce délire orgueilleux ?
La rixe plaît au Rimeur subalterne :
Moi je pardonne à tout Sot que je berne.
Cesse, crois-moi, de périlleux Combats :
Je te méprise, et je ne te hais pas.

Malheur au Sot; car souvent on immole,
Sans y penser, l'errante Bestiole :
C'est le destin de tout Reptile impur
Qui vient au jour risquer son être obscur.
Le Rossignol souvent d'un aile agile
Rompt d'Arachné le chef-d'œuvre fragile ;
Mais le courroux de l'Insecte odieux
N'interrompt pas l'Oiseau mélodieux :

Il vit la toile, et jamais la Pécore ;
A ses réseaux, las! elle pend encore,
Triste, confuse ; et de ses doux Concerts
Le Chantre ailé fait retentir les Airs.

# ÉPITRE III.

## LES FILOUTERIES DE LA COMTESSE DE B**,

### ÉPÎTRE BADINE A ELLE-MÊME.

C'est donc ainsi qu'à la sourdine,
En vous enfuyant de Paris,
Vous mîtes dans votre Berline
Tout l'essaim des Jeux et des Ris!
N'allez pas, aimable Comtesse,
Rien nier de ce que j'écris.
Trop bien vois-je morne tristesse
Régner dans la pauvre Lutèce,
Qui n'a plus ses Dieux favoris.

Ah! courez les Champs à votre aise;
Mais c'est fort mal, ne vous déplaise,
Que d'enlever nos Dieux badins
Comme Roses de vos Jardins.
Et ne croyez pas qu'on s'en taise.
Que dis-je? on parle de Larcins;
Et même, si l'on ne m'abuse,
Des plus grands Vols on vous accuse.

Le cas est grave assurément.
Oui, vous avez fort lestement
A la Raison pris sa justesse,
Sa franchise à la Vérité,
Aux Grâces leur aménité,
A l'Esprit sa délicatesse,
Et même à Thémis l'équité.

On ajoute qu'avec *Fallace*
Vous ravîtes entièrement
La Pudeur et le Sentiment.
Pour ce Vol là, grand bien vous fasse:
Gardez-en la propriété;
Car je connais mainte Beauté
Qui, n'en voulant que la grimace,
En craignait la réalité.

Mais pour le reste, en vérité,
C'est un abus qui les irrite;
Car, dès que vous eûtes quitté
Cette Ville, où l'Olympe habite,
Il n'est aucune Déité
A qui soit à peine resté
Un demi-quart de son mérite.
Je doute fort que de cent ans
Votre conscience s'acquitte.
Ah! Comtesse, quand on les quitte,
Ne tient-il qu'à tout prendre aux Gens?

C'est ainsi que, dans sa Retraite,
Jadis le Peuple Hébreu, dit-on,
Devenu saintement Fripon,
Fit, chez le pauvre Pharaon,
Ce qu'on appelle maison nette.
J'admire l'auguste Leçon
Dont Moïse orna sa Gazette;
Et l'exemple vous semble bon :
Car je ne crois pas qu'on me nie
Que vous n'ayez pris aux neuf Sœurs,
Par une insigne félonie,
Leurs Attributs les plus flatteurs.
Vainement le Dieu d'Aonie
Aux Mortels cachait avec soin
Les trésors de son Harmonie;
Un beau jour, et j'en suis témoin,
Vous enlevâtes son Génie,
Que vous lui rendrez au besoin.

Vos yeux même, et votre mémoire,
De tout dévorer se font Gloire :
Il n'est rien de sûr devant vous;
J'aimerais mieux mille Filous.
L'adroit Comus est moins agile;
Et ma foi, dans Paris entier,
Il n'est Escamoteur habile
Qui sache si bien son métier.

Grace à votre subtile adresse,
A Pallas, la prude Déesse,

Il n'est resté que son Hibou;
Et si vous n'avez la Sagesse,
La Pauvrette est je ne sais où.

J'ai vu Junon, faisant la moue,
Perdre un peu de sa majesté;
Mais l'orgueil dont elle s'engoue
L'en console avec sa fierté,
Et son Paon qui lui fait la roue.

Pour ce Mercure, Escroc si fin,
Et des Filous l'Architriclin,
Que Diable ou Dieu n'a pu surprendre,
Je ne sais par quel tour malin,
Vous lui prîtes son Art de prendre.

En vain l'Amour sut vous former;
Par une ingratitude amère,
Vous lui prîtes son Art de plaire;
Et s'il lui reste l'Art d'aimer,
Ah! loin de vous qu'en peut-il faire?

Quand d'aimer je nomme ici l'Art,
Ce n'est pas celui de Bernard,
Mais ce tendre et puissant délire,
Art charmant, que Nature inspire,
Et que la Beauté qui soupire
Sait nous peindre d'un seul regard!

Je ne sais si c'est médisance,
Mais on m'a dit de tout côté
Qu'à la divine Humanité
Vous ravîtes la bienfaisance :
Vol que vous fîtes en silence,
De peur qu'il n'eût trop éclaté.

Eh! quelle autre prit à Diane
Sa candeur, ses chastes attraits,
Et sa haine pour tout Profane,
Et son amour pour les Forêts,
Tout, à son Endymion près?

Je prouverai ce que j'avance.
Vous prîtes à la jeune Hébé
Un beau flacon d'Eau de Jouvence,
Las! qui serait bien mieux tombé
A quelque Vieille au teint plombé,
Qui, malgré soi fait pénitence;
A quelque vieux caffard d'Abbé
Qui gémit de son innocence.

Par vous encor, j'ai souvenance
Qu'à l'Aurore fut dérobé
Son teint frais et sa diligence;
A troubler le pauvre Sommeil
Diligence, hélas! trop fatale!
Que vous sert d'être matinale?
Quand on devance le Soleil,
Ce devrait être pour Céphale.

Voila tous vos Larcins, je crois :
Je dis les grands ; car joindre encore
Menus vols que fîtes cent fois
Aux Zéphyrs, aux Nymphes, à Flore ;
Ces Roses prises à leur teint,
Ces Lys dérobés à leur sein.....
Le nombre est si grand qu'on l'ignore ;
Et j'en aurais jusqu'à demain,
Car vous prenez de toute main.

Qui jamais, à vous voir si bonne,
Vous croirait d'humeur si friponne ?
Mais vous volez de si bon air,
Qu'eussiez pu voler Jupiter.
Quand belle main filoute et pille,
On perd toujours quelque vétille.
Aussi les Dieux furent surpris ;
Mais sitôt qu'ils eurent appris
Maint vol si clair, si manifeste,
Là-haut, sur leur voûte céleste,
Ce fut de beaux charivaris !
Chaque Dieu jure ; et plus modeste,
Chaque Déesse crie et peste.
Mais qui jeta les plus hauts cris ?
Ce fut bien madame Cypris.

Jugez aussi de sa surprise,
Lorsqu'éveillée, un beau matin,
Elle voit sa toilette prise,
Et ses bijoux, et son écrin,

Et sa merveilleuse ceinture,
De l'Amour talisman divin,
Chef-d'œuvre d'Art et de Nature!

Pour comble de mésaventure
Elle trouve déménagé,
Non maint ajustement chargé
De diamans et de dorure,
Mais cette gaze simple et pure,
Des Grâces l'heureux négligé,
Par le seul désordre arrangé,
Sa plus séduisante parure.
Femme et Coquette! ah! je vous jure
Que son cœur dut être affligé.

Quels pleurs! quel torrent de menaces
Elle en donna soufflets aux Grâces,
Petits Amours furent fessés,
Les grands avec honte chassés,
Et ses Oiseaux si caressés
Dans les Airs furent dispersés.
Elle en brisa toutes ses glaces;
Et sous ses gestes courroucés,
Flacons et parfums renversés,
Et jolis Magots fracassés,
Ne pouvant mais de ses disgrâces,
En payèrent les pots cassés.
Est-il un plus affreux ravage?
Et puis, riez de votre ouvrage!

Vous direz qu'un joli Vaurien
Qu'on nomme Amour, espiègle, traître,
Vous aura fait ce Don peut-être.
Plaisante excuse! un tel Fanfan
Doit-il rien prendre à sa Maman ?

Oui, ce Vol à peine croyable,
De tout l'Olympe est l'entretien;
Et Gens railleurs disent fort bien
Que la chose étant impayable,
Aussi ne payâtes-vous rien.

---

# ÉPITRE IV.

## LA DÉFUNTE PERDRIX,

AU PLUS AIMABLE ET AU PLUS DISTRAIT DES GOURMANDS.

C'est du fond de mon Pâté
Que ce Billet est daté.

OUBLIER Perdrix exquise
Dans un Pâté plein de suc,
Ce trait n'est pas, mon cher Duc,
D'un Profès en gourmandise.
Ah! ne crois pas que ton Fils,
Dont l'estomac, je te jure,
Est d'un jugement exquis,
Et d'une mémoire sûre,
M'eût jamais fait cette injure?
Entre nous, ce tour n'est pas
D'un Brancas!
Et c'est mal suivre la trace
Des bons Gourmands de ta race.
Te plaire était mon bonheur;
Peut-être que je me vante;
Mais j'espérais, Monseigneur,
Que vous me feriez l'honneur
De croquer votre Servante.

Un Duc peut avoir grand tort,
Aussi te blâmé-je fort.
Ah! quand on sort d'un bon gîte
Où l'on sera regretté,
Doit-on partir assez vite
Pour oublier un Pâté?

Apprends que chaque Convive,
Épris de ta loyauté,
Ne rend sa douleur moins vive
Qu'en buvant à ta santé.

L'adorable Bonhomie,
Et la Franchise, dit-on,
Et l'antique Courtoisie,
Pour mieux plaire ont pris ton nom.
Chacun trinque, chacun choque
Comme au temps des bons Gaulois;
Souvent le Bonheur révoque
L'air digne et les graves lois
Dont la Grandeur le suffoque;
Et le vrai Plaisir se moque
De l'Étiquette aux abois.
Sa douce et naïve flâme
Des cœurs épure le don:
Quand l'ivresse vient de l'âme
Son délire est la raison.
Il n'est pas jusqu'au Priape
Qui ne veuille être Esculape

Pour éterniser tes Jours,
Nos Plaisirs et tes Amours.

Je dis Amours, et pour cause;
Car sans quelque forte dose
D'amoureuse passion,
Sans quelque distraction
Pour joli minois de rose
Bien frais, bien fou, bien fripon,
Puis-je croire à l'abandon
D'une Perdrix au Jambon?

Crois-moi, retiens cet adage
Que j'appris de certain Sage:
En Festins comme en Amour,
Abandonner un seul jour
Sa Perdrix ou sa Poulette,
C'est grand miracle au retour,
Si l'on en retrouve miette.
Reviens, je t'attends encor.
Ah! sans la triste barrière
Qui s'oppose à mon essor,
En gentille Aventurière
Montant sur un Palefroi,
Malgré ma pesante forme
Tu me verrais sans effroi
Courir, voler après toi;
Et puis, attends-moi sous l'Orme.

Que sa Muse dure et barbare,
Épouvantant bien moins Cumberland que Pindare,
Immole l'Ode en pleurs aux Champs de Fontenoi;
Que d'Arnaud Baculard, ce Voltaire de Prusse,
S'égaie à lamenter Jérémie en vers russe :
Qui ne hait point Gacon, doit aimer Baculard,
Et lira, sans bâiller, Beloi, Barthe et Dulard.

Que Frélon essoufflé de ses courses lyriques,
Nous vende ses Parfums ou son Fiel envieux,
Louangeur ou mordant, mais toujours ennuyeux;
Qu'il exalte un Vadé dans ses Panégyriques;
Qu'impudent Marsias et Thersite odieux,
Il insulte Voltaire et le Pinde et ses Dieux;
Qu'il dispute l'Olympe aux Aigles pindariques,
Et nous lance en sifflant ses Poisons satiriques.
D'un brigandage impur l'utile lâcheté
Fait trop payer un Or par la honte acheté.

Que parmi tous ces flots de Muses effrénées
L'esprit coule en torrens du haut des Pyrénées *;
Que Lacoste et Guichard, novices Marivaux,
Empâtent le Mercure et gonflent les Journaux.

Que Du Boccage encor de pompons et de gaze
Enjolive le frein du farouche Pégase;
Qu'elle prête avec grâce et d'un art enfantin
Aux couleurs de Milton les vernis de Martin;

* Le Montagnard des Pyrénées, bel-esprit vanté sous ce nom dans tous les Mercures de Boissy.

Ou qu'avec Du Résnel dormant sur l'Iliade,
Elle s'éveille Auteur d'une Colombiade ;
Que le Gentil-Bernard, Tourtereau de Cypris,
Roucoule un Art d'aimer dont lui seul est épris
Que même en croassant le Corbeau La Rochelle
Se croie Émulateur des Chants de Philomèle.
Que plus d'un vil Cotin soit dignement logé
Dans ce Parnasse en Vers par De Caux érigé.

Que tous ses Codarleaux, ces Guimons, ces Lemières*,
Du Pinde et des Cafés renaissantes lumières,
Poignardent Melpomène, égorgent ses Héros,
Et disputent son Glaive à l'Auteur de Paros**.
Grâce à mille Faquins prompts à crier merveilles,
Il est mille Pradons érigés en Corneilles.

O Drames trop heureux! déclamés par Clairon,
Sifflés par La Morlière et vantés par Frélon!
Sur vos traces déjà Coriolan s'égare ***;
Adrien suit de près Egyptus et Mégare;
Philoctète a rejoint les Mânes de Cortès;
Et Roxane est déjà promise à nos sifflets.
Mais eût-on d'un vain Peuple enchaîné les suffrages,
Loin des flots du Parterre il est d'autres naufrages.
Tel échappe aux sifflets qui se perd dans l'Oubli,
Où Camma si vanté demeure enseveli.

* Merveilleux Tragiques, successeurs des Linants et des Portelances.
** Pièce sifflée.
*** Pièces à jouer.

Phèdre eut un sort jadis moins brillant que l'Astrate.
Eussiez-vous les destins de l'heureux Timocrate,
Timocrate lui-même est enfin retombé
Dans la poudre honteuse où le suit Astarbé.

Didon, Mérope, Alzire et la Métromanie,
Du faux Goût et des Ans domptent la tyrannie:
Vertvert et Zilia, phénomènes heureux,
De leurs brillans Auteurs ont épuisé les feux.
Quelquefois du Génie on égare la source;
Plus d'un Auteur fameux étincèle en sa course,
Tel qu'un Nuage errant, vain spectacle des Airs,
Dont le feu passager se dissipe en éclairs.

Nous changeons l'or du Goût, l'or pur de Castalie,
Au pinchbek des Anglais, au clinquant d'Italie;
Sakeispir est sans doute un Sophocle nouveau;
Tout brille en Métastase: Euripide est moins beau;
Racine est un peu fade: il endort le Parterre.
Réveillez Melpomène à grands coups de Tonnerre;
Que la Scène en tumulte offre de toutes parts
Des feux, du sang, des morts, des tombeaux, des poignards;
Mais en lançant la Foudre, aiguisez la Saillie;
Semez tout La Bruyère en tragique lambeau:
Adèle par cet Art éclipse Cornélie;
Hypermnestre osera balancer Athalie,
Et sa Lampe est du Goût le moderne Flambeau.

O Veuve de Molière! ô riante Thalie!
Si tu dois être en deuil, ce n'est qu'à son Tombeau.

Tu ne me verras point dans ma sombre folie,
Du larmoyant Nivelle affecter le Pinceau ;
T'offrir de Melpomène et le Poignard et l'Urne,
Changer ton Brodequin en superbe Cothurne ;
Et masquant ta gaîté de lugubres couleurs,
Faire gémir les Ris étonnés d'être en pleurs.

Que Sainte-Foix, brisant tes folâtres Trophées,
Tes Miroirs et ton Masque, et le Pinceau des Mœurs,
Te coiffe de Romans, de Sylphes et des Fées,
T'apprenne à bégayer sa Prose et ses Langueurs.

Conquérans des Foyers, des Cercles, des Toilettes,
Découpez des Romans, brodez des Ariettes.
Irai-je des Bouffons, la terreur ou l'appui,
Ou siffler Cahusac, ou rimer comme lui ;
Et du Char de Quinault lui disputant les rênes,
De l'Océan lyrique enrouer les Syrènes ?
Tranquille Spectateur dans le Cirque des Arts,
Sur la Barrière assis je trompe les Hasards.
Envahissez nos Murs, Affiches insensées,
Têtes folles, Grelots, *mes Fragmens, mes Pensées!*
*Esprit de Gellius*, sur des ailes de feu,
Tu suis en Insensé l'*Esprit de Montesquieu.*

Que le divin Coyer légèrement distille
L'ambre de ses bons mots, essence volatile ;
Que Trivelin se pâme aux Contes de Robé ;
Que même à Lataignan l'esprit soit dérobé ;

Que Voisenon brillante un Opéra comique;
Que Soret se dévoue au Prix académique;
Trop sublimes Auteurs, la Gloire a ses excès;
Votre éclat m'épouvante, et je crains vos Succès!

Que nos goûts sont divers! que leur objet varie!
Le Myrte plaît à ma Lesbie;
Les Pavots languissans aux fades Marmontels;
A Voltaire, à Conti, les Lauriers immortels.
Trop pénibles Lauriers que dispute l'Envie,
Parez leurs fronts vainqueurs, brillez sur leurs Autels!
Pavots froids et pesans, couronnez Grimm et Daine,
Portelance, Mayol, Sedaine,
La Prose de Raynal et les Vers de Laurès;
Cherchez Aménophis sous son double Cyprès *.
Et vous, Myrtes cueillis des mains de ma Bergère,
Couronnez son Amant, ornez mes tendres Vers.
Quels Lauriers me seraient plus chers!
Vous plaisez à Lesbie, et j'aspire à lui plaire.

* Pièce de Saurin décédée en 1750, et qu'on a indiscrètement voulu ressusciter en 1758.

# ÉPITRE VI.

## A ZULMÉ.

### L'ORIGINE DES MAUVAIS PRÉDICATEURS.

Pourquoi Zulmé, dans un pieux élan,
Toujours noircir, calomnier Satan ?
Il est parfois moins Diable qu'on ne pense ;
Le doux sommeil que la Chaire dispense,
Tribut certain, doux fruit de tout Sermon,
N'est, par exemple, une œuvre du Démon :
C'est un bienfait de la Grâce divine.
Il vous convient d'en savoir l'origine.

Bien crûtes-vous que sur les Indévots
Lucifer seul distillait ses Pavots ;
De tels sans doute au temps de Bourdaloue
N'étaient connus ; eh ! faut-il qu'on le loue
De ce méchef ? en vain son Lot croissait,
Si du Seigneur le Troupeau maigrissait ;
Voilà le Point. Maudit soit le Génie,
Quand aux Élus il souffle l'Insomnie !

Dieu vit trop bien que, faute de sommeil,
Ses Zélateurs n'avaient le teint vermeil ;

Que sa Parole ardente, évangélique,
Les consumait d'un feu mélancolique,
Leur donnant même un faux air de Damnés,
(Chose indécente à des Prédestinés!)
Si que parfois trompés par la figure,
Plus d'un Archange en eut mauvais augure,
Et qu'un beau jour l'étourdi Lucifer
Les avait pris pour des Suppôts d'Enfer.

Quoi! des Élus, par cet Esprit immonde
Seraient honnis! Le Sultan Satanas,
Du sein brûlant de sa Cuve profonde
En ricanait avec ses noirs Bachas.
Mais à ces ris, à ces bruyans éclats,
De l'Éternel la colère allumée
Cria trois fois : Paix, canaille enfumée!
Et le Canon du céleste Arsenal
Trois fois tonna sur l'Abîme infernal,
Où Lucifer, qui blasphême et qui souffre,
Éternua, sentant odeur de soufre.
Puis Dieu convoque en ce cas épineux
Des Chérubins les États lumineux.
Mais pour duper le noir Divan du Gouffre,
Quel fut l'avis du céleste Sénat?
Comment donner paix dévote et long somme
Au Peuple élu? Comment lui rendre en somme
D'un Victorin le brillant incarnat?

Tous, d'une voix, conclurent à la ronde
Que l'Esprit Saint enverrait par le Monde

Abbés de Cour, charmans Prédicateurs,
De doux Pavots féconds dispensateurs,
Qui, chaque Nuit, sommeillant à merveilles,
Prêchent le jour les doux fruits de leurs Veilles,
Faisant grand'chère, et sablant les bons Vins,
Ronds, gros, gras, frais, beaux comme Chérubins.
De ces Messieurs la Troupe papimane
Va répandant comme céleste manne
De leurs Sermons le miel assoupissant :
Que bénis soient les Dons du Tout-Puissant!

Et vous, Zulmé, cédant à l'évidence,
Comme Garo, louez la Providence;
Mais à Cythère, hélas! il n'en est plus!
Trop sais qu'Amour amaigrit ses Élus.

# ÉPITRE VII.

## ÉPITRE BADINE A MADAME P***.

J'ALLAIS partir; déjà l'Heure, au timbre argentin,
Avait frappé sept fois les portes du Matin,
Et sept fois effleuré, d'une aile vigilante,
Le Sommeil étendu sur la plume indolente.
Ciel! et Morphée encor vous tenait dans ses bras!
Et vos yeux m'oubliaient sous des Pavots ingrats!
Quand de vos seuls regards j'attendais cette Aurore
Que l'Olympe attristé n'avait point fait éclore;
Quand je bravais pour vous l'inclémence des Cieux;
Quand, l'Ame de douleurs saisie,
Je conjurais l'Amour d'entr'ouvrir à mes yeux
Votre importune Jalousie!
Je n'ai donc pu, Cruelle, obtenir un coup-d'œil!
Et votre Indifférence au sommeil obstinée,
Dormit, à mes dépens, la grasse matinée!
Ah! ma douleur du moins eût flatté votre orgueil!

Vous eussiez entendu l'Écho, plaignant ma peine,
Vous répéter les noms d'Ingrate et d'Inhumaine.
Vous m'eussiez vu, pareil à cette triste Fleur
Qui semble de Clytie attester le malheur,

Et se penche, en mourant, vers l'Astre qu'elle adore.
Vous m'eussiez vu, plus tendre et plus touchant encore,
Sous le voile peu sûr d'un léger Parasol
Que battait l'orageuse pluie,
Charmer de votre nom ma Guitare attendrie,
Plus langoureux qu'un Espagnol
Chantant la Beauté qu'il ennuie.
Vous m'eussiez vu mêler mes plaintes, mes soupirs,
Non pas aux folâtres Zéphyrs,
Mais aux noirs Aquilons qui, soufflant la Tempête,
Versaient à flots pressés des Torrens sur ma tête,
Et me juraient, sur cet horrible ton,
D'accompagner mon triste Phaéton.

Hélas ! quand je perdais raison, temps, vers et prose,
Mouillé, transi, plaintif et rebuté,
Sans doute un Songe heureux vous couronnait de Rose ;
Je goûtais l'Amertume, et vous la Volupté.
Peut-être même alors, sous un voile complice,
D'un œil malin et curieux
Vous jouissiez de mon supplice,
Et riant.... non, ce doute est trop injurieux !
Non, vos yeux n'eurent point cette noire malice :
Ils sont trop beaux pour être si cruels ;
Ils sont indifférens, et non pas criminels.

Du moins, si de vos jeux la Compagne bruyante,
Si Myrrine, sensible à mes vives douleurs,
De sa jeune maîtresse interprète éloquente,
Avait daigné mêler une larme à mes pleurs,

Cette larme eût sans doute adouci mes disgrâces!
Mais tout dort! et Myrrine, et vos yeux, et les Grâces.

Nous partons. Ciel! ô Ciel! dans ce Char qu'à pas lents
Traînaient de deux Coursiers les spectres ambulans,
Je vois des Compagnons le plus épouvantable!
Polyphême à mes yeux serait moins redoutable.

Ce n'était plus le Dieu des bons Vers, des bons mots,
Ce Dieu dont votre Époux épuisa l'ironie
Sur les Sophistes et les Sots,
Rival d'Aristophane et Vengeur du Génie.
Ce n'était plus le Dieu charmant
Qui toujours prêt à vous sourire,
De votre Asile avait fait son Empire,
Et d'une aile de rose y semait l'enjoûment.

C'était ce Dieu si lourd que Pope a su nous peindre,
Qui d'une aile de plomb sait pourtant nous atteindre,
Qui traîne de Garnier la pesante Clio,
Préside à tout in-folio,
Fait tous les Vers d'Académie,
Écrivit de sa main Tell, Comminge, Euphémie;
Sur Zulica, sur Mélanie
Fit rouler la Presse endormie;
Inspira de Berquin l'insipide Érato;
Dicta seul Égyptus, Guiscard, les Héraclides,
Et Gustave et les Barmecides;
Au plus bel Opéra se glisse incognito,
Et même inventa le Loto!

De ses mornes Exploits il remplit les cinq Zones ;
Tout craint, tout fuit ses traits ; l'assoupissant Démon
Fait bâiller les Rois sur leurs Trônes,
Et les Prélats même au Sermon.
Faut-il qu'un trait plus sûr vous dévoile son nom ?
Le Pauvre en sa Cabane où le chaume le couvre
Connaît peu ce Fléau ;
Mais la Garde qui veille aux Barrières du Louvre
N'en put sauver Boileau.
Jamais Énigme de Mercure,
Tel que par de savans efforts
Le compose aujourd'hui l'Académie en Corps,
Ne dut paraître moins obscure,
Ni plus juste dans ses rapports.

Pour moi, qui des Pavots crains la froide énergie,
Je n'opposai qu'Amour et sa douce magie,
Et votre souvenir, et mes tendres regrets ;
Et quelque peu de médisance
Aux inévitables progrès
Du Dieu dont Marmontel atteste la présence.

# ÉPITRE VIII.

## À M. LE COMTE DE ***.

O champs! disait Horace, ô paisible Retraite!
Quand pourrai-je te voir? quand pourrai-je en ton Sein,
Loin de Rome, oublier enfin
Les jours trop agités d'une Vie inquiète?
Tibulle s'écriait, avec un doux chagrin,
Pour habiter la Ville il faut un cœur d'airain!
Comme eux, Amant de la Nature,
Dans un champêtre Asile, entre Flore et Zéphyr,
Cher Ami, je la goûte et plus libre et plus pure.
Mon âme avec les Fleurs y vient s'épanouir.
Ce rapide moment, qu'on appelle la Vie,
Est si prompt à s'évanouir!
C'est presque le fixer que d'en savoir jouir.

Mais jouissons du moins sans irriter l'Envie;
Toujours l'éclat nuit au plaisir.
Dans un sage et riant loisir,
Couronner son Printemps des Roses de Cythère;
Unir, à l'ombre du Mystère,
La Décence et la Volupté;
Sain d'esprit et de corps, penser en liberté;

Quelquefois d'une main légère
Badiner sur un Luth par les Grâces monté;
Chérir les Arts sans vain système;
Donner à la Nature et son cœur et ses yeux;
Raisonner moins pour sentir mieux;
Jouir sans abuser, ne vouloir rien d'extrême;
Être utile aux Humains, mais sans régner sur eux;
Voir peu les Rois, être Roi de soi-même;
Nuls Flatteurs, des Amis, cœurs vrais et généreux
Que notre bonheur rend heureux;
Aimer, vivre sans cesse auprès de ce qu'on aime,
Trouver dans sa Délie amour, grâces, candeur;
Ami, j'en appelle à ton Cœur,
N'est-ce point là le Bien suprême?

## ÉPITRE IX.

### A FANNI.

QUE LA VRAIE POÉSIE EST FAVORABLE A L'AMOUR,

*En réponse à l'Épître à Themire, où j'avançais que les Vers en Amour nuisent plus qu'ils ne servent*.*

Déja la Nuit au Char d'ébène
Achevait son paisible tour;
Déjà l'Aurore aux rives de la Seine
Promettait les Roses du Jour.
De ses regards les pures influences
Des couleurs par degrés ranimaient les nuances;
Ses pleurs seuls en tombant voilaient encor les Cieux;
De ces fertiles pleurs mollement arrosée
La Verdure sourit, la Fleur boit la rosée.
O doux instant d'un calme précieux,
Où des rideaux la surface ondoyante
Ne réfléchit qu'une lueur naissante,
Prémice d'un jour radieux,
Où la fraîcheur de l'Air, où Zéphyr qui s'éveille,
Rend encor plus délicieux

* C'est l'Épître IV du Livre premier.

Les Pavots que Morphée épaissit sur les yeux
De la Volupté qui sommeille!

Tout reposait en ce moment
Où l'Aiguille dans l'or captive et suspendue,
Et d'un cercle émaillé divisant l'étendue,
Loin de midi s'écarte également;
Où déjà sur l'airain le Marteau qui s'élance,
Enfant d'un Art ingénieux,
Vient répondre au doigt curieux,
Et, d'un son argentin, rompt six fois le silence.

Le doux Sommeil alors m'enchaînait sous ses lois;
Un Songe tout à coup m'offrit ce Dieu volage,
Qui soumet à son fier Carquois
Et l'Olympe et la Terre, et le sombre Rivage.
Sur ma tête long-temps, tel qu'un Oiseau léger,
Je vis cet Enfant voltiger.
Il déployait ses ailes caressantes;
Il mêlait, en jouant, son Myrte à mes Pavots;
Et de ses lèvres séduisantes
Un sourire moqueur s'échappe avec ces mots:

« J'ai lu tes Vers: ils sont dus à Thémire.
» D'un cœur flottant ingénieux délire,
» Embelli de mon nom, mais pour en abuser,
» Il paraît me défendre, et sert à m'accuser;
» Il me caresse et me déchire.
» Dis-moi, peindre en Amour l'infortune des Vers,
» N'est-ce pas moins en tracer les revers

» Qu'avec adresse étaler dans tes Rimes
» Mon injustice et peut-être mes crimes ?
» Tu me dois tes Accens, ton Amante et le Jour :
» Devais-tu séparer le Génie et l'Amour ?

» C'était, c'était jadis de nos flâmes fécondes
» L'heureux concert, les intimes accords,
» Qui déployaient le germe et de l'Être et des Mondes.
» L'Amour a préparé les organes des Corps ;
» Les Ames sont les Filles du Génie.
» Quand au sein du plaisir l'Ame à l'Ame est unie,
» C'est de leurs doux penchans l'essor harmonieux.
» Eh ! qu'est la Beauté même ? une tendre harmonie,
» Charme du cœur et délice des yeux.
» En vain dans sa folle manie
» La coquette Frivolité
» Annonce que de Polymnie
» L'importune sublimité
» Fatiguerait l'Amour, et doit être bannie
» Loin des Jeux de la Volupté ;
» Je n'y reconnais point mes vœux et mon langage ;
» C'est la voix de l'Erreur, écho d'un fol usage,
» Que répéta cent fois dans sa stupidité,
» Du lourd Plutus la riche absurdité,
» Ou d'un Fat au brillant ramage
» L'élégante insipidité.

» Ne confonds point ma flâme avec ce feu volage
» Dont la Coquette fait un commerce imposteur.
» De son Art faux et séducteur

» Le triomphe jamais ne devint mon ouvrage.
» Son Culte m'avilit, son offrande m'outrage,
» Et mon Temple rejette un encens corrupteur.

» Je ne suis point cette Idole imbécile
» Qu'adore en pompe un Vulgaire insensé,
» Et que Crassus, dans son Or enchâssé,
» Trouve à ses vœux toujours prompte et facile.
» De Cercle en Cercle errante dans Paris,
» Elle y promène, Amante du Tumulte,
» Ses Jeux, son Char, ses Autels et son Culte;
» Elle y répand les Mœurs de Sibaris.
» Déité vaine, insolente et légère,
» Trompant Églé, trahissant Lycoris,
» Prostituée aux plus vils Favoris,
» Au seul mérite à jamais étrangère.

» Ce Monstre impur n'est point Fils de Vénus;
» C'est dans leur sein qu'Alecton et Plutus
» (De leurs Amours effroyable mélange)
» L'ont pétri d'or et de pleurs et de fange.
» A son Berceau Tisiphone a souri;
» De ses poisons Mégère l'a nourri;
» Mais il voila sous les Roses de Gnide
» L'Enfant hideux de l'horrible Euménide.
» D'un faux vernis égayant ses noirceurs,
» Mêlant de fiel ses malignes douceurs,
» Il ment, hélas! par une indigne adresse,
» Les Baisers purs, la naïve Tendresse;
» Il feint mes traits, mon nom, mes étendards,

» Tramant de fleurs les piéges qu'il vous dresse,
» Tourment des Cœurs qu'enveniment ses dards,
» Et du Remords y laissant les poignards.
» Ce lâche Amant de la Mollesse impure,
» Souffle aux Mortels de ses Charmes épris,
» L'erreur, la honte, et la feinte et l'injure,
» Les trahisons, les fureurs, le parjure,
» Et des talens le stupide mépris.

» Telle est l'aveugle tyrannie
» Du Fantôme odieux qui déroba mes traits:
» Jamais le pur Enfant de Vénus-Uranie
» De ces horreurs ne souilla ses Attraits.
» Mon Culte est la Tendresse, et non l'Ignominie.
» Jamais des Arts brillans l'obscur Profanateur
» Ne fut d'Amour un digne Adorateur.
» Eh! comment d'une Ame massive
» Émouvoir les pesans ressorts?
» Comment prêter d'heureux essors
» A sa pensée assoupie et captive?
» Et je serais le Dieu de cette foule oisive!
» A ces Mortels obscurs tu daignais me livrer!
» Est-ce le prix des Feux que j'ai su t'inspirer?
» Penses-tu qu'aux vulgaires Ames
» Je réserve mes Dons, je prodigue mes Flâmes?
» Apprends qu'à travers mon Bandeau
» J'aime à voir du Génie éclater le Flambeau.
» Qu'il fut toujours l'objet de ma faveur suprême.
» Venge l'Amour, le Génie et toi-même;
» Venge Fanni, dont le cœur généreux

» Fut peut-être le prix de tes Chants amoureux. »
Il dit, et disparut dans l'azur d'un Nuage.

Pardonne, Amour ! et toi, qui me rends son image,
Fanni, reçois ces Vers où j'ose le venger,
S'il est vrai que ma Lyre ait osé l'outrager !
J'obéis à l'Amour en t'en offrant l'hommage.

La Poésie est Mère et Fille de l'Amour.
Un libre Citoyen des rives du Permesse,
Un Enfant des nœuf Sœurs respire avec le jour
Et le Génie et la Tendresse.
Du Dieu des Vers la Lyre et le Pinceau,
Les Flâmes et les Fleurs, au sein d'Amour écloses,
S'entrelacent en foule autour de son Berceau,
Et ses Jours sont tissus de Lauriers et de Roses.
Sans puiser le Bonheur dans les sources de l'Or,
Son Luxe c'est la Gloire, et l'Amour son Trésor.
Du Flambeau des Amours étincelle divine,
Son Ame par un doux essor
Aux yeux de la Beauté vole puiser encor
Tout l'éclat de son origine.

Heureux qui sait unir le talent des Saphos
Aux charmes de Phaon, aux grâces de Corinne !
Oui, la Palme qui naît sur la double Colline
Se couronna cent fois des Myrtes de Paphos.

L'ambre et l'or de Damis, son faste héréditaire,
Sans doute peut séduire une Beauté vulgaire;
Mais l'esprit de Tibulle est plus cher à Vénus;
La Fare immortalise un regard de Caylus.
Julie aimait Ovide, et l'heureux Saint-Aulaire
De la Nymphe de Sceaux vit ses Chants applaudis;
Dès qu'il fut Apollon, Du Maine fut Thétis.
Le Tasse (du Génie effet jadis moins rare!)
Régna sur la Beauté qui régnait à Ferrare *.
Ah! si le tendre Amour naît de l'égalité,
Le Génie a, lui seul, franchi ces intervalles,
Que tracèrent l'Orgueil et la Crédulité.
Fier Amant de la Liberté,
Il rend les droits égaux et les âmes rivales;
Il ne doit point aux Rois l'éclat de ses Aïeux;
Il est plus noble encore, il est Enfant des Dieux.

Toi qui de la Fortune insultant la chimère
Nous chantas les Dieux protecteurs
De ton Foyer rustique et solitaire;
Toi qui roulas depuis dans l'orageuse sphère
Et de la Cour et des Grandeurs,
De tes Chants, ô Bernis! quel fut le doux salaire?
Les faveurs de Rohan, les regards de ton Roi,
Et le Sceptre et l'Aigrette ont reconnu ta Loi.
Qui sait peindre l'Amour et le sent et l'inspire;
Amathonte et le Pinde ont uni leur Empire.

* La Princesse Léonore d'Est, Sœur du Duc de Ferrare.

Vénus doit sa naissance au doux charme des Vers,
Plus qu'aux flots écumans des orageuses Mers.
Ce Char, cette Conque azurée
Que guidait le Zéphyr et que suivait Triton,
Ce triomphe flottant où brillait Cythérée
Fut le triomphe d'Apollon.
Aux Apelles vantés qui tracent sa Peinture,
Apollon préparait leurs riantes couleurs ;
Et ses mains ont tissu la galante Ceinture
Dont Vénus enchaîne les Cœurs.
Nos poétiques rêveries,
Des Jeux, des Ris légers et des tendres Zéphyrs,
Déployaient les ailes fleuries;
Et ces Grâces, dansant sur l'émail des Prairies,
Sont les Filles de nos Loisirs.
Que le Cyclope en gronde, et que Vulcain murmure,
Nous forgeons à l'Amour ses Dards et son Armure;
Nous tendons son Arc dangereux;
Nous aiguisons ces Traits, nous allumons ces Feux
Dont il embrase la Nature.

Nos Vers feignaient l'Amour; songes doux et flatteurs!
Que de nos Vers bientôt il passa dans nos Ames !
Ah! si l'Amour nous doit son Empire et ses Flâmes,
Sans doute il nous doit ses Faveurs.
Quel autre connaît mieux Vénus et son langage,
Qu'un Enfant des neuf Sœurs par Vénus allaité ?
Lui seul dérobe au Temps la Beauté qui l'engage ;
Lui seul ravit sa flâme aux glaces du Léthé.

Quel autre unirait mieux, par un rare assemblage,
La piquante Finesse à l'Ingénuité,
Le Sentiment au Badinage,
Et la Gloire à la Volupté?
Sur l'aile de nos Vers l'Amour et la Beauté
De bouche en bouche et d'âge en âge
Volent à l'Immortalité.
Et Lesbie, et Gorinne, et toi, Fanni, peut-être!
Vous percerez la nuit des Temps;
Et de votre Beauté les volages instans,
Dans l'éternel Oubli ne sauraient disparaître.
Le Baiser qui s'envole est fixé dans nos Chants,
Et nos derniers Neveux sont encor vos Amans.
Du vieux Saturne en vain la main pesante
Amasse sur leurs fronts la neige des Hivers;
Les Fleurs d'une Jeunesse aimable et séduisante
Les suivent toujours dans nos Vers.
C'est le vol heureux du Génie
Qui des jeunes Amours favorise l'essor.
Vénus est plus brillante encor
Sous les voiles de l'Harmonie.
Semblable à ce Voile argenté
Que Diane en silence étend sur la Nature,
A travers sa douce imposture
Chaque objet plus flatteur rit à l'œil enchanté.

Est-il une Beauté farouche, inexorable,
Dont nos timides Feux n'osent tenter l'accueil?
Du Théâtre et des Vers l'union favorable
En deviendra l'heureux écueil.

Que Cidalise accoure aux Jeux de Melpomène,
Quand Racine et Gaussin triomphent sur la Scène;
Cidalise y respire un doux enchantement,
Se trouble, et pour jamais s'enflâme en un moment.
Ses soupirs inquiets présagent sa défaite,
Ses yeux s'ouvrent aux pleurs, son âme au sentiment;
De la blessure qu'elle a faite,
Elle-même en secret partage le tourment.
Amour, ne laisse point ta victoire imparfaite;
Et toi qu'on bannissait, jeune et timide Amant,
Reviens, conçois un espoir légitime;
Les Vers ont à l'Amour préparé sa victime;
L'Harmonie à vaincu ta sévère Beauté;
Un trouble heureux l'égare, un doux espoir l'anime;
Ah! ce n'est plus ce cœur fier de sa cruauté,
D'un autre Xipharès c'est la tendre Monime.
D'une touchante illusion
Tel est le charme inévitable;
Et l'amoureuse Fiction
A fait naître souvent une ardeur véritable.

Ah! sans doute en amour les Vers sont impuissans;
Ils sont plus dangereux qu'utiles,
Quand l'Esprit, aux flâmes subtiles,
Les compose de fard, de vernis et d'encens;
Mais ceux dont le génie échauffe les accens,
Des succès amoureux sont les sources fertiles.
Si Racine autrefois, ce génie enchanteur,
En amour connut l'infortune,

Ce n'est point du Génie une suite importune;
C'est le crime d'un Sexe et frivole et trompeur.
Au reste des Mortels sa disgrace est commune,
Et sa gloire du moins a vengé son malheur.
Il fut d'Amour et l'élève et le maître;
S'il fut trahi, l'Amour même eût pu l'être.
En vain la Chammeslé, perfide à son amant,
Abandonne un Myrte charmant
Que le Tonnerre déracine *;
Depuis cet injuste revers,
Et Vénus et l'Amour, embelli par ses Vers,
En durent-ils moins à Racine
Les progrès de leur flâme et l'éclat de leur nom?
Les Vers sont à l'Amour ce que fut à Junon,
De la tendre Vénus la ceinture divine.
Ils sont à la Beauté cet immortel rayon,
Ce feu divin dont l'active magie
Sut donner l'Amour et la Vie
Au marbre de Pygmalion.

Ainsi que les Dieux même ont animé Pandore,
Tout vrai Poète anime un objet qu'il adore.
Les Vers, les Chants d'Orphée, aux bords du Phlégéton,
Enlevaient Euridice au farouche Pluton.
Ces semences de feu que Lesbos vit éclore,
Ces Vers que soupirait l'Amante de Phaon
Sous les glaces du Temps, n'ont rien qui s'évapore:

* Allusion au mot qui courut lorsque la Chammeslé quitta Racine pour le Comte de Clermont-Tonnerre. On dit que le Tonnerre l'avait déracinée. (*Note de l'Auteur.*)

Sur l'aile des Amours volez, brillez encore,
Badinages d'Anacréon.

Tout Poète respire un tendre caractère;
Le Ciel lui donne un cœur facile à s'embraser;
La Volupté l'appelle aux charmes du Mystère;
Il naît au Pinde, il expire à Cythère;
Son âme est un soupir, et sa bouche un baiser.
Dans le feu des Plaisirs, ses lèvres séduisantes
Mêlent aux jeux d'Amour un langage charmant,
Et les Colombes caressantes
Savent baiser moins tendrement.

S'il est un vain Poète, un Artisan de Rimes
Qui de ce nom sacré profane la splendeur,
Il ne sentit jamais cette immortelle ardeur
Que verse le Génie en des Ames sublimes.
Sans doute l'art d'écrire embellit l'art d'Aimer;
Le Génie et l'Amour sont Fils de la Nature.
Ce n'est qu'à son flambeau qu'ils doivent allumer
Leur flâme bienfaisante et pure.
Tout brillant de pompons, tout semé de clinquant,
Le Bel-Esprit, subtil, évaporé, piquant,
Bientôt amènera les Ennuis sur ses traces;
Amant aussi léger qu'il est frivole Auteur,
Il n'a qu'un mérite imposteur,
Digne en effet de ses disgrâces.
Le Génie est sans faste; il plaît sans ornement,
Et joint au négligé des Grâces
La parure du sentiment.

Hélas! trop méconnu des vulgaires Mortels,
On le croyait toujours exilé dans les nues;
Il est, il est au fond des Ames ingénues,
Les cœurs tendres sont ses autels;
Son but est la Nature; il peint la Jouissance
Pour s'animer encor au bonheur de jouir:
Mais l'Esprit, qui la voit toujours s'évanouir,
Ne la feint que par impuissance.
Sa Muse, en vain coquette, appelle les Desirs;
Ses Vers brillans et froids, énervent les Plaisirs.
Ainsi j'ai vu le galant Fontenelle,
Faux Berger, soupirant un langage de Cour,
De Bergère en Bergère, égarer chaque jour,
Sous le vain nom de flâme, une glace éternelle.
Des jeux de l'Amour même il bannissait l'Amour;
Et sa Muse, échappée en légère saillie,
N'aimait qu'à se jouer autour
Des faciles Beautés qui l'avaient accueillie.
En vain il célébra les flâmes de Vénus;
Inspire-t-on des feux à soi-même inconnus?
Soupiriez-vous ainsi, vous, Gallus, vous, Catulle,
Et toi, qui fus l'Amour sous le nom de Tibulle?
Des plus fières Beautés, harmonieux vainqueurs,
Vos Vers sont des Soupirs, ils enflâment les cœurs.
Le bel Esprit glace une Amante;
Mais dans ses doux transports, le Génie amoureux
Répand son Ame étincelante;
Et ses Vers enflâmés, et sa Plume brûlante,
Peignent, et font sentir l'ivresse de ses feux.

# ÉPITRE X.

## A MADAME DE ***.

### LA MÉTEMPSYCOSE.

Plus ne croyais à la Métempsycose,
Ni qu'en la Tombe une âme bien enclose
Osât des Morts le rivage quitter
Pour revenir d'autres corps habiter.

Si maints Dévots, croyans en Pythagore,
Juraient par lui qu'on allait voir encore
Virgile, Homère, au terrestre Séjour,
Las! je n'osais espérer ce grand Jour.
Et qu'advint-il? Grâce à leur Prophétie,
Du pauvre Siècle on vit mieux l'ineptie;
Ce vain espoir nous rendit plus amers
Les pleurs donnés à des Mânes si chers.

Eh! que voyais-je au lieu de ces grands Hommes?
Un Peuple nain, d'impérieux Atomes,
Qu'en vain l'Erreur fit briller quelque Temps,
Mais que du Vrai les rayons éclatans

Ont replongés dans leur ombre première,
Honteux d'avoir affronté la lumière.
Trop bien je vis qu'en ce Siècle fallot,
Mode ou Cabale impose au Peuple sot;
Qu'aveugle Erreur est Fille d'Ignorance.

Eh! qui n'en eut la fatale assurance,
Quand Marmontel, Dramaturge glacé,
Eut d'un pied lourd le Cothurne chaussé,
Maints zélateurs s'écriaient : à merveille,
Grand Pythagore! est-ce pas feu Corneille
Qui reparaît? et pourtant n'en fut rien,
Car mon Corneille oit siffla bel et bien,
Jusqu'au Serpent qui, dans sa Cléopâtre,
Faisant chorus, le sifflait comme quatre;
Et si pourtant n'avait traduit Lucain,
Ni barbouillé son Numitor romain,
Ni mis Quinault en vers de Chapelain;
Ces deux Rimeurs ne sont de même étoffe.

Lors Diderot, Charlatan philosophe,
Mêlant parfois Socrate à l'Arétin,
Et des Bijoux Romancier libertin,
Gonflé d'emphase, empoulant l'apostrophe,
Sur ses tréteaux criait d'un grave ton :
« Je me souviens d'avoir été Platon ;
» Et je prétends, d'une main plus hardie,
» Échafaudant mon Encyclopédie
» Sur maint volume, exhaussé jusqu'aux Cieux,
» Régir les Rois, et gourmander les Dieux.

Il dit, on bâille; et voulant être impie,
Qui le croirait? il ne fut qu'ennuyeux.

Pâle d'envie encor plus que d'algèbre,
Calculant tout, le caustique *A plus B*,
Plus fin que sage, et moins grand que célèbre,
Fier d'un beau nom à demi-dérobé,
Pour ses Dévots en lui seul ressuscite
Tout à la fois Archimède et Tacite;
Linguet s'en plaint, et crie au Suborneur.

Le Genevois, ce sublime Érostrate,
Qui des Beaux-Arts, dont il était l'honneur,
Brûla le Temple; et fuyant le Bonheur,
Trouva la Gloire, Amante trop ingrate!
Par vanité s'érigeant en Vaurien,
Disait tout bas: « Je suis le vrai Socrate; »
Et cependant mon Rêveur n'en crut rien;
Mais on pardonne à qui rêve si bien.

Dorat alors, Rimailleur petit-Maître,
Anacréon au moins se disait être;
Non qu'il chantât le Dieu joufflu du Vin,
Mais du beau Sexe adorateur badin,
Il affubla d'Épîtres imprévues
Mille Beautés que jamais il n'a vues,
Et de Vers nains fit trente In-octavo,
Avec Fleuron, Cul-de-lampe, Vignette:
Morphée en a l'Édition complète;

Et Jean Fréron criait encor bravo.
Ce Jean Fréron alors fut Aristarque,
Comme Turpin est aujourd'hui Plutarque.
Trois fois par mois brochant un Numéro,
Il réduisait tout Voltaire à zéro.

Mais il prôna l'ingénieux Delille,
Qui sous le fard se donnant pour Virgile,
Si bien lima son Vers mince et poli,
Que le grand Homme est devenu joli.
Ainsi masquant de Grâces fantastiques
Le noble Auteur des douces Géorgiques,
Par trop d'esprit il n'eut qu'un faux succès;
Oh! que Le Franc a bien fui cet excès!

Si m'en croyez, Messieurs, je suis Horace,
Disait Rulhière intrus sur le Parnasse.
J'excelle en l'art des jolis Vers mal faits,
Et pour Mécène ainsi je les faisais;
Car vous saurez que Bon sens et Génie
Font mal des Vers de bonne Compagnie;
Puis relisant ses disputes qu'il tient,
Dieu sait alors ce qu'Horace devient.

Dans ces beaux jours, ô Prodige bizarre!
Bion, Moschus sont devenus Berquin,
Tibulle, Guys, et Properce, Bertin;
C*****, Plaute, et Sabattier, Pindare,

Le noir Gilbert, insolent par candeur,
Corbeau du Pinde, en croit être le Cygne ;
Et d'un Vers dur s'exaltant sans pudeur,
Pour Juvénal hautement se désigne.

L'Auteur bernois qui fit Guillaume Tel,
Le Pradon suisse, au bon Goût si mortel,
Le bon Lemierre est Sophocle à sa guise,
Il en convient lui-même avec franchise.

Le froid La Harpe, habillant de son Vers,
Qu'il croit facile et qui n'est qu'insipide,
Timoléon, Gustave, Barmecide,
Et Mensikof et sa Beauté perfide,
Quoique sifflé de l'ingrat Univers,
Rêva pourtant qu'il était Euripide.
Or voyez bien qu'en tout cet altercas
Onc n'ai pu croire au bon Pythagoras.

Mais quand je vois dans vos Lettres charmantes,
Ces tours heureux, ces Peintures brillantes,
Ce feu, ces traits légers et délicats,
Tels qu'Erato ne serait dans le cas
De leur prêter des Grâces plus naïves,
De nous tracer des peintures plus vives,
Lors de mon doute en moi-même indigné,
Plus ne mécrois au divin Pythagore ;
Et gagerais que l'autre Sévigné
Respire en vous, et qu'elle écrit encore.

# ÉPITRE XI.

## A M. DE CALONNE,

*Lorsqu'il fut nommé Ministre et Contrôleur-général des Finances.*

Te voilà donc Ministre! un jeune Potentat
A remis dans tes mains ce trésor de l'Etat,
Reste des Favoris, des Catins et des Prêtres,
Et des secours d'un Peuple épuisé par ses Maîtres.
Le dernier perdit tout; sous ce Roi très-chrétien,
On fit le bien très-mal, on fit le mal très-bien;
Faire mieux aujourd'hui n'est pas chose facile.
A son propre bonheur, le Peuple est indocile.
Sans doute la Brebis peut craindre avec raison
La main qui la flattait pour ravir sa toison;
Et mille fois trompés par de beaux préambules,
Nos bons Parisiens ne sont plus si crédules.
Le grand mot de Patrie et de Bien général,
De nos calamités fut souvent le signal;
Un Chancelier adroit ne dit pas tout le reste:
D'un Bienfait apparent naît un impôt funeste.
Que de fois, au début d'un Edit captieux,
Vrai Badaut, je surpris des larmes dans mes yeux!
J'applaudissais Terrai, dont la main assassine
Terminait ce bel acte en signant ma ruine.

Que dis-je? c'était peu que d'être ruiné!
J'ai vu de Dubarri l'Esclave couronné,
Du nom Français alors flétrir toute la gloire,
Et loin de nos drapeaux exiler la Victoire.
Je l'ai vu, s'endormant au bruit de nos revers,
De ses honteux exploits remplir son parc aux Cerfs,
Tandis qu'un d'Aiguillon, Politique automate,
Laissait trois Majestés envahir le Sarmate.
Que la Seine a gémi sous ce règne imprudent!
La Tamise à mes yeux s'emparait du trident;
Un vaisseau, resté seul, composa notre flotte.
L'Océan fut esclave, Albion fut despote.

Enfin du Bien-aimé les os ensevelis
Nous laissent quelque espoir de ranimer nos Lys.
Le Roi, dit-on, nous aime; il veut rendre à la France
Du brave Béarnais le cœur, la bienfaisance,
Même sa *Poule au pot!* le projet me plaît fort;
Mais le réaliser surpasse notre effort;
Laissons, en l'adorant, ce rêve d'un cœur tendre,
Dans nos jours malheureux il nous faut moins prétendre.
Vainement Chatelux * nous fit un beau Traité.
Son Lecteur ne croit point à la Félicité;
Baudot en dégoûta la Ville et la Province.

Calonne, si tu veux qu'on bénisse ton Prince,
Dans les traités publics fais-lui garder sa foi;
Plaide en faveur du Peuple au Conseil de ton Roi;

* Auteur d'un Traité fort ennuyeux sur la Félicité publique. L'Abbé Baudot fit, sur le même sujet, des Brochures plus ennuyeuses encore.

Ce Peuple a, tu le sais, des Vampires sans nombre.
Ose du grand Sully nous retracer quelqu'ombre.
Prête tes yeux perçans à l'aveugle Plutus;
Récompense, à propos, les Arts et les Vertus.
Aime les vrais Enfans du Dieu de l'Harmonie.
Pour t'honorer toi-même, honore le Génie.
C'est peu de l'enrichir, enhardis son essor;
Obtiens sa liberté qu'il préfère à ton or.
Obtiens que nos Censeurs, esclaves trop fidèles,
D'un Esprit noble et fier n'enchaînent plus les ailes:
Fais qu'il plane à son gré dans les hauteurs des Cieux.
Alors mon Apollon, que tu connaîtras mieux,
Saura te présenter, au nom de la Patrie,
Un Encens que n'a point souillé la flatterie,
Tel que Sully lui-même eût goûté ses douceurs,
Et tel que l'avoûraient Minerve et les neuf Sœurs.

# XII.

## DISCOURS EN VERS,

### A L'OCCASION DE L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES.

Quoi! toujours d'un Frondeur la maligne tristesse
Viendra mêler son fiel à mes pleurs d'allégresse,
Quand mon cœur s'applaudit de voir un jeune Roi
Descendre vers son Peuple, et l'élever à soi!

« Mais pourquoi ces Conseils, ces ressources suprêmes
» Qu'on ne devrait tenter que dans les maux extrêmes?
» A-t-on à réparer les pertes d'un combat?
» L'ennemi frappe-t-il aux portes de l'État? »

Non; et grace à Louis, une paix triomphante,
Nous fait goûter les biens que la Victoire enfante:
Neptune et l'Amérique ont vu briser leurs fers;
Et le Monde lui doit la liberté des mers.
A l'ombre de nos Lys, tranquille et fortunée,
D'olives par ses mains l'Europe est couronnée.
Source de nos destins, deux Astres radieux,
Gages toujours présens de la faveur des Dieux,
Loin du Vaisseau public repoussent les Tempêtes;
Ils règnent sur nos cœurs, et brillent sur nos têtes.

Ce Peuple a, tu le sais, des Vampires sans nombre.
Ose du grand Sully nous retracer quelqu'ombre.
Prête tes yeux perçans à l'aveugle Plutus;
Récompense, à propos, les Arts et les Vertus.
Aime les vrais Enfans du Dieu de l'Harmonie.
Pour t'honorer toi-même, honore le Génie.
C'est peu de l'enrichir, enhardis son essor;
Obtiens sa liberté qu'il préfère à ton or.
Obtiens que nos Censeurs, esclaves trop fidèles,
D'un Esprit noble et fier n'enchaînent plus les
Fais qu'il plane à son gré dans les hauteurs des
Alors mon Apollon, que tu connaîtras mieux,
Saura te présenter, au nom de la Patrie,
Un Encens que n'a point souillé la flatterie,
Tel que Sully lui-même eût goûté ses douceu
Et tel que l'avoûraient Minerve et les neuf Sœ

Des subsides cruels le système varie;
Le fleuve coule encor, mais la source est tarie.
Ouvre du moins les yeux, Homme injuste et jaloux;
Il faut voir tous les maux pour les réparer tous.

C'est alors qu'un Esprit sagement téméraire,
Immolant au Public le pouvoir arbitraire,
Ose à la Nation confier ses projets,
Et joint d'un nœud sacré le Prince et les Sujets.
O Spectacle enchanteur, digne de notre hommage!
D'une immense Famille intéressante image,
Où d'un Chef paternel la tendresse et les soins
Consultent ses Enfans sur leurs propres besoins!
Bon Peuple, il ne veut pas s'enrichir de tes larmes!

Vous ne reviendrez plus, jours d'horreurs et d'alarmes,
Où l'État présentait à nos yeux éperdus
Le Luxe et la Misère ensemble confondus!
Quand des Fils de Plutus la barbare industrie
Osait boire dans l'or les pleurs de la Patrie,
On vit des Malheureux, pâles et décharnés,
Paître et disputer l'herbe aux troupeaux consternés.

Souvent de nos Sénats la plaintive éloquence
A voulu réparer les malheurs de la France.

Citoyens assemblés par un Roi citoyen,
Conseil de la Patrie, et son noble soutien,

Vous ne trahirez point l'attente généreuse
D'un Roi qui veut par vous rendre la France heureuse.
D'un si noble devoir soyez fiers et jaloux:
Laissez de vils serpens siffler autour de vous;
Et tous ces ennemis de l'État et d'eux-même
Lancer le ridicule, ou vomir le blasphème.
Fuyez surtout, fuyez de stériles débats;
Que le Bonheur public naisse de vos combats.
Ainsi des Elémens les discordes fécondes
Font, sous l'Œil éternel, l'équilibre des Mondes.

L'Ignorance, obstinée à ses vieilles erreurs,
Vous oppose l'Usage et de vaines terreurs:
Louis a de leur joug brisé la tyrannie;
Sa prudence s'éclaire au flambeau du Génie.

Un Roi sage ressemble au sage Agriculteur,
Qui, de ses champs divers fidèle observateur,
Enfin consultant mieux et l'art et la nature,
Corrige les abus d'une aveugle culture;
Et le sol, ranimé par des efforts puissans,
Prodigue des trésors sans cesse renaissans.

La Richesse n'est point aux mines de Golconde;
Elle est aux champs heureux que le travail féconde.
L'Espagne a trop connu l'indigence de l'Or.
Le sol de la Patrie est son premier trésor.
L'Or s'épuise; et jamais la Terre inépuisable
N'a refusé ses dons à l'Homme infatigable.

Louis, tout jeune encore, a tracé de ses mains *
Ces fertiles leçons aux champêtres Humains.

O quel riche avenir à mes yeux se révèle !
La France va briller d'une splendeur nouvelle.
Je vois dans tous nos Ports la Fortune accourir,
L'Abondance, les Arts, le Commerce fleurir,
Le Crédit refermer ses antiques blessures,
L'Or couler désormais par des routes plus sûres,
La Cabane échapper aux fardeaux rigoureux,
L'indocile Frondeur s'étonner d'être heureux ;
Et, pour couronner tout, un vœu naïf et tendre **
Que le Vers ne dit point, que l'Ame doit entendre,
Ce vœu qu'un bon Monarque avait jadis formé,
S'accomplir sous le toit du Laboureur charmé.

Digne Sang de Henri, puis-je te méconnaître ?
Que dis-je ? il vit encor, et Sulli va renaître.

* On sait que Louis XVI, dans sa première jeunesse, traça lui-même quelques sillons dans le Parc de Versailles. Cet hommage qu'il a rendu à l'Agriculture, rappelle celui que le Souverain du plus grand Empire de l'Asie rend tous les ans à ce premier des Arts.

** Personne n'ignore ces divines paroles de Henri IV : *Si Dieu me donne encore de la vie, je ferai qu'il n'y aura point de laboureur en mon Royaume qui n'ait moyen d'avoir une poule dans son pot.* On avait reproché à notre Poésie de n'avoir pas consacré encore un vœu si touchant.

# LES VEILLÉES
# DU PARNASSE.

# LES VEILLÉES DU PARNASSE,

## POËME EN QUATRE CHANTS.

## CHANT PREMIER.

### ORPHÉE ET EURYDICE.

(*Virgile, Géorg. liv. IV.*)

QUAND Borée aux Zéphyrs déclare enfin la Guerre,
Et ramène en grondant les Frimas sur la Terre;
Quand la Nuit, prolongeant sa course dans les Cieux,
Semble usurper du Jour l'Empire radieux,
Il est sur l'Hélicon de charmantes Veillées.

Là, sous l'abri secret des Grottes reculées,
Les Muses tour à tour, d'un récit enchanteur,
Trompent des longues Nuits l'importune lenteur.

Une Nuit que Phœbus, jaloux de les entendre,
A l'insu de Thétis, près d'Elles vint se rendre,
La sensible Érato voulut chanter l'Amour;
Pour la tendre Amitié, Calliope eut son tour;
Et la vive Thalie, au folâtre sourire,
Joignit son Luth badin à leur touchante Lyre.
Permesse, impatient d'écouter leurs concerts,
S'arrête, et l'Aquilon n'ose troubler les Airs.

Mes Sœurs, dit Érato, si je romps le silence,
C'est Amour qui le veut; tout lui doit la naissance;
Vous-mêmes lui devez la lumière des Cieux;
Les Dieux ont fait le Monde, Amour a fait les Dieux.

Parmi vous cependant sa Flâme est condamnée,
Mais craignez-vous l'Amour conduit par l'Hyménée?
Pour deux tendres Époux je demande vos pleurs.
Hélas! peindre l'Amour, c'est peindre des Malheurs;
Orphée en est la preuve, et mon récit l'expose;
Mais je dois de ses maux vous retracer la cause.
O mes Sœurs! gardons-nous d'offenser les Amans,
Il est, il est des Dieux qui vengent leurs Tourmens.

Dans ces rians Vallons où le Fleuve Pénée
Promène entre des Fleurs son Onde fortunée,
Poursuivi du Destin, un Berger demi-Dieu
Avait dit à ces Bords un éternel adieu.
Aristée est son nom; loin de ce doux Rivage,
Pleurant ses doux Essaims que la Parque ravage,

Aristée égarait ses pas et ses douleurs:
Aux Sources du Pénée il accourt tout en pleurs;
Et là, tendant les mains vers ces Grottes profondes:
« O Cyrène, ô ma Mère, ô Nymphe de ces Ondes,
Du plus brillant des Dieux si j'ai reçu le jour,
Si vous êtes ma Mère, où donc est votre Amour?
Eh! que m'importe, hélas! cette illustre origine,
Si les Destins jaloux ont juré ma ruine?
Est-ce là ce Bonheur que vous m'aviez promis;
Cet Olympe où les Dieux attendaient votre Fils?
Un seul Bien ici-bas (mes Abeilles si chères!)
Eût de mes Jours mortels adouci les misères;
C'étaient les plus doux Fruits de mes Soins assidus;
Et vous êtes ma Mère, et je les ai perdus!
Cruelle! de mes pleurs ne soyez point avare;
Au sein de mes Agneaux plongez un Fer barbare;
Et que mes jeunes Ceps expirent sous vos coups,
Si le bonheur d'un Fils arme votre courroux ».

Cyrène, assise au fond de sa Grotte azurée,
Entend le bruit confus d'une Plainte égarée;
Ses Nymphes l'entouraient: sur leurs fuseaux légers
Brille un Lin de Milet teint de l'azur des Mers.
Là sont en foule Opis, Glaucé, Pyrrha, Néère,
Cydippe, vierge encor, Lycoris déjà mère;
Nésé, Spio, Thalie, et Dryope, et Naïs,
(Leurs blonds cheveux flottaient autour d'un sein de lys)
Xanthe, Ephir, jeunes Sœurs, Filles du vieux Nérée,
Ceinte d'Or, l'une et l'autre, et d'Hermines parée;

Et l'agile Aréthuse abjurant le carquois,
Et la jeune Clymène à la brillante voix.

Pour charmer leurs loisirs, Clymène, au milieu d'elles,
Leur chantait de Vénus les Amours infidelles,
Les doux Larcins de Mars, les Fureurs de Vulcain,
Et ses réseaux, tissus d'un invisible airain.
Les Nymphes, en filant, écoutaient ces merveilles,
Quand un lugubre cri frappe encor leurs oreilles.
Cyrène, en pâlissant, tremble à ce cri fatal.
Chaque Nymphe se trouble en son lit de cristal;
Leur immobile Effroi garde un morne Silence.
Plus prompte que ses Sœurs, Aréthuse s'élance,
Et, jetant ses regards sur la face des Eaux,
Lève sa tête humide et ceinte de Roseaux;
Et de loin: « O Cyrène! ô Mère infortunée!
Ton Fils!... il est en pleurs aux sources du Pénée;
Il te nomme Barbare ». A ces tristes récits,
« Va, cours, vole, Aréthuse; amène-moi mon Fils;
Il a droit de descendre en nos Grottes sacrées ».

Elle dit: à sa voix les Ondes séparées,
Se courbant tout à coup en mobiles Vallons,
Reçoivent Aristée en leurs gouffres profonds.
Il s'avance, étonné, sous ces voûtes liquides,
Admire avec effroi ces Royaumes humides,
Tous ces Fleuves grondant sous leurs vastes Rochers,
Et la Source du Nil, inconnue aux Nochers,
Et l'Hèbre, et le Caïque, et le Phâse, et le Tibre,
Orgueilleux d'arroser les Champs d'un Peuple libre;

L'Hyppanis à grand bruit sur des rocs écumant,
Et le mol Anio s'écoulant lentement,
Et l'Eridan fougueux qui, dans les Mers profondes,
Précipite en grondant le tribut de ses Ondes.

Quand il a pénétré ces liquides Palais,
Cyrène, en l'embrassant, calme ses vains regrets;
Chaque Nymphe, à l'envi, sert le jeune Aristée.
Les unes, sur ses mains, versaient l'Onde argentée;
Un Lin blanc les essuie; et d'autres à ses yeux
Offraient les Coupes d'or, les Mets délicieux.
Mais Cyrène: « O mon Fils! que cette liqueur pure
Coule pour l'Océan, Père de la Nature,
Pour les Nymphes des Bois, des Fleuves et des Mers »!
Elle dit; l'Encens fume et les Vœux sont offerts.
Trois fois le Vin se mêle aux flammes odorantes;
Trois fois la flamme vole aux voûtes transparentes.

« O mon Fils, dit Cyrène, à ce Présage heureux,
Non loin des Flots d'Égée est un Devin fameux;
C'est l'antique Prothée aux regards infaillibles.
Sur des Coursiers marins il fend les Mers paisibles.
Il court vers l'Émathie, et côtoyant nos ports,
De Pallène déjà son Char touche les bords.
C'est l'Oracle des Mers: les Dieux lui font connaître
Et tout ce qui n'est plus, et tout ce qui doit être.
Ainsi le veut Neptune; et lui seul, sous les Eaux,
Fait paître de ce Dieu les énormes Troupeaux.
Il sait de vos Malheurs la source et le remède,
Mais par de longs soupirs c'est en vain qu'on l'obsède.

Son Oracle est le prix de qui l'ose dompter ;
C'est lui que votre Audace enfin doit consulter.
Moi-même, dès que l'Astre, embrasant l'Hémisphère,
Aux Troupeaux altérés rendra l'Ombre plus chère,
Je veux guider vos pas vers l'antre où le Vieillard,
Loin du Jour et des Mers, se repose à l'écart.
C'est là que le Sommeil invite à le surprendre.
Chargez-le de liens ; mais, prompt à se défendre,
A vos yeux, sous vos mains, il se roule en torrent,
Gronde en Tigre irrité, glisse et siffle en Serpent,
Dresse, en Lion fougueux, sa crinière sanglante,
Et tout à coup échappe en flamme pétillante ;
Mais plus le Dieu mobile est prompt à s'échapper,
Plus de vos nœuds pressans il faut l'envelopper.
Vainqu, chargé de fers, qu'il vous rende Prothée ».

D'AMBROISIE à ces mots parfumant Aristée,
Cyrène lui souffla l'espoir d'être vainqueur ;
Ses membres respiraient l'audace et la vigueur.

DANS les flancs caverneux d'un Roc battu de l'Onde,
S'ouvre un antre ; à ses pieds, le Flot bouillonne et gronde.
Mais il creuse, à l'entour deux golfes, dont les Eaux,
Loin des Vents orageux accueillent les Vaisseaux.
Le Vieillard, de ce Roc aime le frais et l'ombre ;
Cyrène y met son Fils vers le flanc le plus sombre,
Et se dérobe au fond de son nuage épais.

DÉJA l'Astre du jour, enflammant tous ses traits,

Des Fleuves bouillonnans tarit l'urne profonde,
Et du haut de sa course il embrase le Monde;
Des feux du Sirius tout l'Air est allumé.

Prothée alors, nageant vers l'Antre accoutumé,
Voit les Monstres, autour de sa Grotte sauvage,
D'une rosée amère inonder le rivage,
Et dans sa Grotte assis, loin des feux du Soleil,
Compte ses lourds Troupeaux que presse un lourd Sommeil.

A peine il s'endormait, que le Fils de Cyrène
S'élance, jette un cri, le saisit et l'enchaîne.
Prothée, en s'éveillant, s'agite dans ses fers;
Et, surpris des liens dont ses bras sont couverts,
Rappelant de son Art les Merveilles en foule,
Tigre, Flamme, Torrent, gronde, embrase, s'écoule.
Vains efforts! et cédant au bras victorieux,
A lui-même rendu, sa voix l'annonce aux yeux.
« Que me veut ton audace, ô jeune Téméraire?
Et qui te fait tenter ma Grotte solitaire »?

« Divin Pasteur des Eaux, tu le sais mieux que moi;
Mes revers et les Dieux guident mes pas vers toi:
Parle, j'attends mon sort de ta bouche sacrée ».

Prothée alors frémit; sa prunelle égarée
Roule un bleuâtre éclat dans ses yeux menaçans,
Et sa bouche au Destin prête ces fiers accens:

« Les Dieux sont irrités : leur courroux légitime
N'égale point encor ton supplice à ton crime.
Du sein des morts, Orphée arme ces Dieux vengeurs.
Souviens-toi d'Eurydice enlevée à ses pleurs,
Tu poursuivais la Nymphe ; hélas ! son pied timide
Foule un Serpent caché sur la Rive perfide ;
Il l'atteint ; elle expire : ô douleurs ! ô regrets !
Ses Compagnes en pleurs font gémir les Forêts,
Du Rhodope attendri les Rochers soupirèrent ;
Dans leurs antres sanglans les Tigres la pleurèrent.

Mais lui, belle Eurydice, en des Bords reculés,
Seul et sa Lyre en main, plaint ses feux désolés :
C'est toi quand le Jour naît, toi quand le Jour expire,
Toi que nomment ses Pleurs, toi que chante sa Lyre.
Mais que ne peut l'Amour ! Orphée, aux sombres bords,
Ose tenter, vivant, la retraite des Morts,
Ces Bois noirs d'épouvante, et ces Dieux effroyables,
Aux Larmes des Humains toujours impitoyables.
Il chante ; tout s'émeut, et du fond des Enfers
Les Mânes accouraient au bruit de ses Concerts.
Tels, quand d'un soir obscur grondent les noirs Orages,
D'innombrables Oiseaux volent sous les ombrages,
Telles autour d'Orphée erraient de toutes parts
Les Ombres des Héros, des Enfans, des Vieillards,
Et ces Fils qu'au bûcher redemandent leurs Mères,
Et ces jeunes Beautés à leurs Amans si chères :
Peuple léger et vain, que de ses bras hideux
Presse neuf fois le Styx qui mugit autour d'eux.

De l'Erèbe à sa voix les Gouffres tressaillirent ;
Sur leur trône de fer les Parques s'attendrirent ;
L'Euménide cessa d'irriter ses Serpens,
Et Cerbère retint ses triples hurlemens.

Déjà l'heureux Orphée est vainqueur du Ténare ;
Il ramène Eurydice échappée au Tartare ;
Eurydice le suit (car un ordre jaloux
Défend encor sa vue aux yeux de son Epoux).
Mais, ô d'un jeune Amant trop aveugle imprudence !
Si l'Enfer pardonnait, ô pardonnable offense !
Orphée impatient, troublé, vaincu d'Amour,
S'arrête, la regarde, et la perd sans retour.
Plus de trève, Pluton redemande sa Proie,
Trois fois le Styx avare en murmure de joie.
Mais Elle : Ah ! cher Amant, quel aveugle transport,
Et nous trahit tous deux, et me rend à la mort !
Déjà le noir Sommeil flotte sur ma paupière,
Déjà je ne vois plus tes yeux ni la lumière ;
Orphée ! un Dieu jaloux m'entraîne malgré moi,
Et je te tends ces mains qui ne sont plus à toi.
Adieu !.... L'Ombre à ce mot fuit comme un vain nuage.
Son Amant veut encor la suivre au noir Rivage ;
Mais comment repasser le brûlant Phlégéton ?
Comment fléchir deux fois l'inflexible Pluton ?
Quels pleurs, ou quels accens lui rendraient son Épouse ?
L'Ombre pâle est déjà dans la Barque jalouse.

Sur les bords du Strymon déplorant ses revers,
Orphée erra sept mois en des rochers déserts.

Aux Tigres, aux Forêts il conta ses disgrâces :
Les Tigres, les Forêts gémirent sur ses traces.
Telle pleurant, la nuit, sur un triste Rameau,
Ses Fils, sans plume encor, ravis dans leur berceau,
Philomèle, charmant les Forêts attentives,
Traîne ses longs regrets en cadences plaintives.
Ah ! depuis qu'Eurydice est ravie à ses feux,
Nul Amour, nul Hymen ne flattent plus ses vœux.
Son désespoir l'égare ; il franchit dans sa course
Ces Monts affreux où luit le char glacé de l'Ourse :
Il pleurait ses Amours, hélas ! deux fois trahis,
Quand tout à coup, ô rage ! ô forfaits inouis !
Les Bacchantes en foule assiégeant le Riphée,
De leurs jalouses mains déchirèrent Orphée,
Lui percèrent le cœur de leurs thyrses sanglans,
Et semèrent au loin ses membres palpitans.
Dans l'Hèbre impétueux sa Tête fut jetée ;
Mais tandis qu'elle errait sur la Vague agitée,
Ses lèvres, qu'Eurydice animait autrefois,
Et sa langue glacée et sa mourante voix,
Sa voix disait encore : O ma chère Eurydice !
Et tout le Fleuve en pleurs répondait Eurydice !

A ces mots tout à coup élancé dans les Mers,
Prothée a disparu sous les Flots entr'ouverts.

# CHANT SECOND.

(*Après une transition, pour amener son récit, Calliope raconte un trait d'amitié consacré par Virgile, Énéide, liv. IX.*)

## NISUS ET EURYALE.

Nisus, épris de Gloire et cherchant les combats,
D'Énée aux bords du Tibre avait suivi les pas.
Nul Guerrier ne sut mieux, d'une adresse intrépide,
Darder le Javelot, lancer le Trait rapide;
Ida l'avait nourri pour le métier de Mars;
Tout jeune, il y perçait les Monstres de ses dards.
A ses soins vigilans, dans l'absence d'Énée,
D'une porte du Camp la garde fut donnée.

Là, veillait Euryale, Enfant plein de valeur,
Le charmant Euryale en sa première fleur.
Comme on voit deux Palmiers, délices d'un rivage,
Réunir leurs rameaux, confondre leur ombrage;
Ils s'élèvent ensemble, et de leurs fronts naissans
Ils vont chercher l'Olympe et défier les Vents:
Tels ces jeunes Guerriers, réunissant leurs armes,
Cherchaient la Gloire ensemble, et volaient aux Alarmes.
Inséparables Cœurs! Prodige d'Amitié!
Le même Poste encor leur était confié.

Quand Nisus tout à coup : « Est-ce un Dieu qui m'inspire,
O mon cher Euryale ! ou de ce qu'il desire
Notre Cœur aveuglé se ferait-il un Dieu ?
Je frémis du Repos ; je sens qu'un noble Feu
A quelque grand exploit appelle mon courage.
L'Ennemi dans son camp repose sans ombrage.
Vois ces feux presqu'éteints, ces Postes négligés,
Et leurs Soldats épars dans l'ivresse plongés ;
La Plaine au loin se tait d'ombres enveloppée.
Tiens, voici le projet dont mon Ame est frappée.
Turnus au Camp troyen va fondre avec le jour ;
Chefs, Soldats, tous d'Énée implorent le retour ;
Tous voudraient que du moins un Guerrier plein de zèle,
De son Camp menacé lui portât la nouvelle :
Ami, ce sera moi, s'ils t'en donnent le prix ;
Je ne veux que l'honneur de l'avoir entrepris.
Je sais vers ce Coteau quelle route écartée
Me conduira dans l'ombre aux murs de Pallantée ».

Amoureux de Périls et de Gloire enflammé :
« Quoi, Nisus ! c'est ainsi qu'Euryale est aimé !
Tu veux sans moi, Cruel, affronter les Alarmes !
Crains-tu d'associer mon Courage à tes Armes ?
Sur ma jeune Valeur as-tu quelques soupçons ?
Aurais-je de mon Père oublié les leçons ?
Toi-même oublîrais-tu que Mars, dans nos Murailles,
Entoura mon Berceau d'Armes, de Funérailles ?
Depuis que nous servons sur ces Bords étrangers,
M'as-tu vu près de Toi pâlir dans les dangers ?

Ce Cœur brave la Mort : ce Cœur qui t'est fidelle
Paîrait de tout son sang la Gloire qui t'appelle ».

« Ami, répond Nisus, garde-toi de penser
Que d'un pareil soupçon je veuille t'offenser.
Et Toi, grand Jupiter ! vous tous, Dieux que j'implore !
Accordez-moi de vaincre et de le voir encore.
Dieux ! qu'un si doux moment paîrait bien ma valeur !
Mais si le Sort jaloux me gardait un malheur ;
(Car aux coups hasardeux tu sais qu'il en arrive),
Je prétends qu'à mes jours ton Amitié survive.
Ta Vie est dans sa fleur, je dois la ménager :
Vis donc ! et si ce n'est, hélas ! pour me venger,
Du moins pour racheter et poser dans la tombe
Le corps de ton Ami, si ton Ami succombe.
Ou, si l'on m'enviait un si triste Bonheur,
Qu'au moins d'un vain Tombeau je te doive l'honneur.
Ciel ! et j'exposerais une Tête si chère !
Et dans ce deuil affreux je plongerais ta Mère,
Ta Mère, hélas ! qui seule, en ces Bords ennemis,
Malgré les Flots et Mars, voulut suivre son Fils » !

« Cesse, dit Euryale, un obstacle funeste.
Je te suivrai ; partons, les Dieux feront le reste ».
Il dit : leur veille passe à deux Guerriers voisins.
Le Couple impatient se livre à ses Destins.
Sur les pas de Nisus, Euryale s'élance ;
Vers la Tente d'Iule ils marchent en silence.

La Nuit du haut des Airs verse le doux Sommeil;
Tout dort. Seuls, près d'Iule, en un secret Conseil
Veillaient du Camp troyen tous les Chefs invincibles;
D'une main appuyés sur leurs Piques terribles,
De l'autre ils soutenaient leurs pesans Boucliers.
L'absence de leur Roi fait gémir ces Guerriers:
A travers l'Ennemi, quel généreux Courage
Pourrait jusqu'au Héros se frayer un passage?
Qui l'osera? Soudain les deux braves Amis
S'annoncent au Conseil, demandent d'être admis:
Iule avec transport voit leur impatience,
L'accueille, et par ces mots Nisus rompt le silence:

« Magnanimes Troyens, soyez-nous indulgens;
En faveur du Projet, faites grâce à nos Ans.
Jeunes, mais occupés de la Cause commune,
Nos Regards, cette nuit, épiaient la Fortune.
Le Rutule est vaincu de Sommeil et de Vin:
Vers la porte du Camp dont Neptune est voisin,
En un double sentier la Route se partage;
Leurs Feux n'y veillent plus, et livrent ce passage.
Si vous nous permettez de nous saisir du Sort,
Par cette route, ouverte à notre heureux Effort,
Nous allons, nous trouvons le Roi dans Pallantée;
Il en sort; l'Ennemi, sous sa main indomptée,
Tombe: nous revenons sanglans, victorieux;
Demain avec le jour Énée est en ces lieux.
Et la Route ne peut égarer notre Audace;
Cent fois, dans ces Vallons, entraînés par la Chasse,

De Pallantée, au loin, nos yeux virent les Tours,
Et du Fleuve et du Bois nous savons les détours ».

Le vieux, le sage Alèthe, ému, saisi de joie,
« Grands Dieux! s'écria-t-il, Dieux protecteurs de Troie!
Oui, vous aimez encor ses Restes malheureux,
Puisque vous leur donnez de ces Cœurs généreux »!

A ces mots, le Vieillard les serre, les embrasse,
Les baigne de ses pleurs: « Jeune et vaillante Race!
D'un service si grand quel sera le Loyer?
Votre Cœur et les Dieux peuvent seuls vous payer;
Mais comptez sur les Dons d'un Héros magnanime,
Sur la Reconnaissance éternelle, unanime
De son Fils, et d'un Peuple à qui votre grand Cœur
Va rendre avec Énée et la Vie et l'Honneur ».

« Oui, dit le jeune Iule, oui, rendez à mes larmes
Un Héros qui peut seul dissiper nos alarmes.
Au nom de tous les Dieux, de ma Race adorés,
Au nom de Vesta même et de ses Feux sacrés,
Volez, braves Amis, c'est en Vous que j'espère,
Et je vous devrai tout, si je vous dois mon père.
Nisus, je te promets deux beaux Vases gravés,
Par mon Père vainqueur dans Arisbe enlevés,
Deux Trépieds, deux Talents, la Coupe d'or antique,
Riche Don que me fit cette Reine d'Afrique;
Mais si nous parvenons à l'Empire latin,
Si jamais, Triomphant, je préside au Butin,

N'as-tu pas de Turnus, quand il vole aux alarmes,
Vu le Coursier superbe et les brillantes Armes?
Eh bien! ce que tu vis, ces Armes, ce Coursier,
Sa Cuirasse d'argent, son riche Bouclier,
Et ce beau Casque d'or qu'un Aigle d'or couronne,
Dès ce moment, Nisus, à toi seul je les donne.
Mon Père ajoutera douze jeunes Beautés,
Avec douze Captifs par lui-même domptés.
Ce Champ, de Latinus aujourd'hui l'Héritage,
Ce Champ, n'en doute pas, sera dans ton partage.
Pour Toi, bel Euryale, Enfant déjà Héros,
Puisque le Sort voulut presqu'unir nos Berceaux,
Je veux que désormais une Chaîne commune
Nous unisse de Cœur, de Gloire et de Fortune ».

« Prince, si je survis à ces nobles Essais,
On ne me verra point démentir leurs succès:
Mais, poursuit Euryale, à ces Dons que j'honore,
Daignez joindre une Grâce, hélas! plus chère encore:
J'ai, Seigneur, une Mère! et jusqu'en ces Climats
Son Amour inquiet a suivi tous mes pas;
Digne Sang de nos Rois dont elle est descendue,
Rien n'a pu retenir sa Tendresse éperdue,
Ni l'Amour qu'elle doit aux Rivages troyens,
Ni les Bienfaits d'Aceste aux Bords siciliens.
Son Cœur a tout quitté! Maintenant je la laisse,
Et lui cache un Péril, affreux pour sa Tendresse;
Je lui dérobe, hélas! ma Vue et mes Adieux;
Je pars sans l'embrasser: car j'atteste les Dieux

Que jamais..... non, jamais mon Ame déchirée
Ne soutiendrait l'aspect d'une Mère éplorée !
Dans ce triste abandon, Seigneur, daignez la voir;
Consolez sa Douleur, flattez son Désespoir;
Mon Cœur vole aux dangers avec plus d'assurance,
Si j'obtiens en partant cette douce espérance ».

A ces Vœux d'un Guerrier noblement ingénus,
A ce touchant Discours, tous les Troyens émus
Fondent en pleurs: surtout le jeune Fils d'Énée,
D'une amère douleur a l'Ame consternée;
Et l'image d'un Père est vivante à ses yeux.

« Poursuis, cher Euryale, un Projet glorieux,
Je promets tout: je fais ma Mère de la tienne;
Il ne lui manquera que le nom de la mienne,
Le seul nom de Créuse! et c'est assez pour moi
Que son sein ait produit un Enfant tel que toi.
Je fais plus: que le Sort soit propice ou contraire
(J'en jure par ma tête et celle de mon Père),
Ces Prix que t'eût donnés mon Cœur reconnaissant,
Je les donne à ta Mère, à tous ceux de ton Sang ».

Il dit, et d'une main, de ses larmes trempée,
Se dépouillant alors de sa superbe Épée,
Captive dans l'Ivoire, étincelante d'Or,
Il en arme Euryale, en l'embrassant encor.

Au valeureux Nisus, Mnestée aussi présente
D'un Lion qu'il dompta la dépouille effrayante:

Alèthes avec lui change de Bouclier,
Et d'un Casque bruni charge son front guerrier.

Le Couple armé s'éloigne ; une foule attendrie
Pleure et les recommande aux Dieux de la Patrie.
Iule, qui les suit dans ces derniers instans,
Leur confiait encor des Ordres importans ;
Vains bruits que l'Aquilon disperse dans la Nue !

Ils volent ; le Camp fuit, la Plaine est disparue ;
La Nuit les favorise, et d'un pas hasardeux
Aux Postes ennemis ils pénètrent tous deux.

Que de sang va couler sous leur main vengeresse !
Leurs yeux trouvent partout le Sommeil et l'Ivresse,
Les Chars loin des Coursiers, les Guides sous les Chars,
Coupes, Armes, Soldats, confusément épars.

« Voici l'instant du Glaive, et voilà notre route,
Dit Nisus, le Fer nu ; viens, Euryale, écoute ;
Veille sur l'Ennemi qui peut m'envelopper ;
Vois tout, observe tout ; c'est à moi de frapper,
Et ce Fer va t'ouvrir une assez large voie ».

Il dit, se tait, et frappe, et Rhamnès est sa proie.
Du superbe Rhamnès les membres assoupis
Reposaient mollement sur de riches tapis.
Dans les flots de son sang sa Vie est étouffée,
Quand sa bouche à grand bruit respirait tout Morphée ;

Roi devin qui n'a pas su deviner sa mort.
Trois Esclaves du Prince en partagent le sort.
Nisus dévoue au Glaive et l'Écuyer de Rhême,
Et le Guide du Char entre les Coursiers même :
De leur Maître égorgé la tête, en bondissant,
Roule, inonde et son Lit et la Terre de sang.
Lamyre, tu péris ! et toi, Sarrane encore,
Toi qui devais au jeu veiller jusqu'à l'Aurore,
Malheureux ! tu cédas aux charmes du Sommeil,
Mais, à peine assoupi, la Mort fut ton Réveil.

Comme un Lion pressé par une faim brûlante,
Attaque dans ses murs la Nation bêlante,
Il ravage, il déchire, il traîne avec fureur
Ce Peuple mol, et doux, et muet de terreur ;
Sa gueule en feu rugit de carnage trempée :
Tel Nisus dans le sang abreuvait son Épée.

Mais le Fer d'Euryale, ivre d'un beau courroux,
Ne s'est point signalé par de moins nobles coups :
Il entasse le meurtre, et son glaive dévore
Hébès, Fadus, Abar, qui sommeillaient encore.
Rhœtus, seul éveillé, voyait tout ; et sa peur
S'était fait d'un grand vase un asile trompeur :
Sa Tête, qui déjà se croyait échappée,
Et se relevait, tombe au même instant frappée ;
Le Rutule abattu roule ; et dans les sanglots
Vomit le Vin, le Sang et la Vie à longs flots.

Euryale s'élance, et sa Fougue imprudente
Veut encor de Messape ensanglanter la Tente.
Il marche à la pâleur de ces feux presque éteints,
Près des Coursiers épars, sans conducteurs, sans freins.
Mais Nisus l'arrêtant: « C'est assez de carnage,
Craignons le Jour; volons par ce noble passage ».
Il dit: du seul honneur leur courage affamé,
Laisse un riche butin sur la Terre semé;
Quand de Rhamnès, hélas! et l'Écharpe fatale,
Et le Baudrier d'or vient tenter Euryale.
Malheureux Euryale! aveuglé du Destin,
Tu saisis vainement ce funeste Butin!
L'Imprudent! il y joint le Casque de Messape;
Ce Casque, dont l'Aigrette et l'invite et le frappe,
Sur sa tête superbe étincelle un moment,
De ce front enchanteur dangereux ornement!
Enfin du Camp fatal ils ont franchi l'enceinte.

Cependant accouraient, semant au loin la crainte,
Vers ce Camp malheureux, sur d'agiles Coursiers,
En bruyant Escadron, trois cents braves Guerriers;
Volcens est à leur tête; et de loin, parmi l'ombre
Dont le Casque brillant perçait l'horreur moins sombre,
Il croit voir deux Guerriers qui, vers le Bois voisin,
S'échappaient: il accourt, il les voit, et soudain:
« Arrêtez! arrêtez, Jeunesse fugitive!
D'où vient, où va, que veut votre course furtive?
Arrêtez! répondez »! Muet, le Couple fuit,
Se jette dans le bois, espère que la Nuit

Les sauvera du moins sous ses Ombres mourantes,
Et dans les longs détours des routes différentes.
Volcens, qui veut fermer toute issue à la fois,
Divise l'Escadron, le sème autour du Bois ;
Bois sombre, antique Ombrage, où la plus noire Yeuse
Verse un deuil éternel sous sa feuille ennuyeuse,
Et qui, d'épais Buissons partout entrelacés,
N'offrent qu'affreux sentiers de Ronces hérissés.

Euryale troublé, que sa Proie embarrasse,
Du sentier de Nisus vient de perdre la trace ;
Il s'égare ; Nisus, le croyant sur ses pas,
Vole, et trompe, en fuyant, Volcens et le Trépas.
Il vole ; il a franchi, dans sa course rapide,
Les bords des Lacs Albains et leur source limpide :
Il touche au doux Rivage, à ces Vallons si beaux
Où du Roi Latinus paissent les grands Troupeaux.

Plein de joie, il s'arrête. O surprise fatale !
Il regarde, et son œil cherche en vain Euryale.
« Imprudent ! qu'ai-je fait ? O jeune Infortuné !
Cher Ami ! quoi ! Nisus t'aurait abandonné » !

Il ne dit pas, il vole ; il revoit ces Bois sombres,
Lasse tous les sentiers, perce toutes leurs ombres,
Et demande Euryale à leur muette horreur.
Tout à coup il entend un bruit plein de terreur,
Des Coursiers, des Soldats, et cette voix si chère !
Il s'élance, il franchit la Forêt solitaire ;

Il voit son Euryale, ô Dieux trop inhumains!
Surpris et non vaincu, se débattre en leurs mains.

Ah! comment le ravir au Fer qui le menace?
Que peut son désespoir, sa force, son audace?
Ira-t-il se jeter parmi les Glaives nus,
Et rejoindre, en mourant, Euryale et Nisus?

Soudain d'un bras terrible il prend son Arc fidelle,
Et regardant les Cieux: « O Lumière immortelle!
Brillant Honneur des Nuits, Diane! entends ma voix.
Si ton Arc me fut cher, si j'adore tes Lois,
Viens ravir ce que j'aime à des mains meurtrières,
Viens diriger le vol de mes Flèches guerrières;
Abandonne à mes traits cet Escadron nombreux,
Fais voler et la Fuite et la Mort avec eux »!

Il dit; et ployant l'Arc d'une main aguerrie,
Lance un trait qui fend l'ombre, et siffle avec furie:
Il frappe au cœur Sulmon; le Volsque chancelant
Tombe, et sous son Coursier se débat tout sanglant.
L'Escadron en frémit, et cherche en vain la trace:
Nisus, dont le succès encourage l'audace,
Saisit, lance avec force un de ses traits aigus,
Et d'une tempe à l'autre en va percer Tagus;
La cervelle blanchit la Flèche ensanglantée;
Et ce coup fait pâlir la Troupe épouvantée.

L'affreux Volcens rugit; et son ardent courroux
Ne sachant où porter la fureur de ses coups,

Il regarde Euryale, et d'un ton plein de rage,
Le bras levé : « Ton sang va payer ce carnage ».
A ce mot, à ce geste, à la lueur du fer,
Pâle, troublé, Nisus vole, et d'un cri fend l'air :
« Moi ! c'est moi ! j'ai tout fait, frappez votre Victime ;
Celui-ci n'a voulu ni pu faire le crime ;
J'en atteste ce Ciel, cette Nuit et ces Feux !
Son crime est d'aimer trop un Ami malheureux » !

En vain priait Nisus ; l'inexorable Épée
Du beau sang d'Euryale était déjà trempée !
Il tombe, et de ses traits que la Mort a pâlis,
Un long ruisseau de pourpre ensanglante les lys.
La Parque appesantit cette tête charmante ;
Tel se courbe un Pavot que l'Orage tourmente,
Ou qui, du soc fatal en passant déchiré,
Penche languissamment son front décoloré.

Dieux ! que devient Nisus à ce spectacle horrible !
Il se plonge au milieu de l'Escadron terrible :
Dans ses rangs, hérissés de Glaives menaçans,
Son Fer ne voit, ne suit, ne cherche que Volcens.
Près de Volcens en vain sa Troupe resserrée
Offre à Nisus partout une mort assurée ;
Nisus roule son Glaive en cercle foudroyant,
Se fait, dans leurs rangs même, un passage effrayant,
Joint l'horrible Volcens, lui plonge avec furie
Son glaive dans la bouche au moment qu'il s'écrie.

Nisus, percé de coups, tombe, mais en vainqueur,
Et sur son Euryale expire avec douceur.

## CHANT TROISIÈME.

*(Aventure de Faune avec Hercule et Omphale, tirée du Livre II des Fastes d'Ovide.)*

FRAGMENT.

« Mes Sœurs, vous triomphez, et Thalie est en pleurs,
Dit Thalie elle-même, en essuyant des larmes
Qui voilaient de ses yeux les riantes douceurs ;
Cependant la tristesse est contraire à mes charmes :
La plainte, la douleur, même un air sérieux
M'enlaidit, quand des pleurs embellissent vos yeux.
Permettez donc, mes Sœurs, que la vive Thalie
Oppose à vos douleurs quelqu'aimable folie ;
Qu'à vos tristes et tendres Chants
Je mêle des récits plus gais et moins touchans ».

La belle Reine de Lydie
Et le fameux Alcide encor dans son printemps,
Déjà Héros, mais Héros de vingt ans,
Voyagèrent de compagnie.
L'Amour, dit-on, marchait à leur côté ;
Il suivait la Valeur, il suivait la Beauté ;
Mais, quoiqu'Amour, il fut sage,
Car le seul but du Voyage

Etait, le croiriez-vous ? un saint Pèlerinage
Au Temple de Bacchus, et le Couple amoureux
Voulait arriver pur, aussi pur que ses vœux.
Quand on a ce projet, le plus sûr, ce me semble,
Pour deux Amans, n'est pas de voyager ensemble.
Ceux-ci pensèrent autrement.
Les voilà qui, tous deux, cheminent lestement,
Comme bons Pèlerins qu'un même vœu rassemble;
L'une, en Reine daignant traverser ses États ;
L'autre, en galant Héros, vengeur de ses Appas.

Quel temps ? un Ciel d'azur; quel chemin ? tout de roses;
Et l'Amour voyageant peut-il voir autres choses ?
Ainsi par des sentiers de fleurs,
Dans la Campagne Lydiène,
S'avançaient nos deux Voyageurs,
Quand d'une colline prochaine
Faune, qui va toujours cherchant quelques Minois,
Grâce à l'espiègle Amour, voit celui de la Reine :
Le voir, c'est l'adorer ». Adieu, Nymphes des Bois,
Vous qu'honoraient mes feux, vous qu'embellit mon choix,
Adieu, vous dis-je, adieu; voici ma Souveraine.
Eh! quelle autre serait digne de mes desirs ?
Cette Reine charmante aura tous mes soupirs ».

Qui rit ? ce fut Amour. Flâme mal assortie
Souvent au Dieu malin plaît mieux que sympathie.
Eh ! comment ne rirait-il pas ?
Il voit Faune sur la Colline,
Qui déjà mirait ses appas

Dans le cristal mouvant d'une Source voisine,
Et se disait tout bas :
« Quelle Reine, en effet, ne rendrait pas les armes
A ce front, à ce teint bruni, mais plein de charmes ?
Deux cornes, il est vrai, mais faites par l'Amour,
De ce front enchanteur sont un nouvel atour.
O combien mes rivaux vont ressentir d'alarmes !
Je n'ai point d'Adonis l'insipide langueur,
Mais ces membres velus annoncent ma vigueur :
Ces yeux vifs, pétillans, ces oreilles mobiles,
Ces pieds un peu fourchus, mais lestes, mais agiles,
Ne sont pas d'un Amant commun.
Non, Faune, ton Amour ne peut être importun ».
Faune de dire,
Amour de rire,
Et de lancer encore au Dieu qu'il a blessé
Un nouveau trait, un trait plus insensé.

Mes Sœurs, rappelez-vous la fameuse Toilette
Du Berger Polyphême aux bords de l'Onde assis,
Ayant à ses pieds sa houlette
Faite d'un grand Sapin qu'il arracha jadis ;
Taillant avec amour sa barbe, ses sourcils,
Pour sa gentille Bergerette :
Vous aurez l'image complète
De celle du Dieu Faune en ses tendres soucis.
Faune en cet art valait bien Polyphême ;
Omphale valait mieux que l'Amante d'Acis.
Et quel Cœur n'est jaloux de plaire à ce qu'il aime ?

Oui, de son Cœur Faune avait pris leçon :
Ce que l'Art prête à la Nature
Pour embellir une aimable figure,
Faune l'emploie à sa façon.
Une Ronce épineuse en ses mains a la gloire
De remplacer la dent du frêle et blanc Ivoire :
Il doit sa tresse au Lierre tortueux ;
Qu'il entrelace avec ses crins hideux.
Sur son front, hérissé de poil rude et sauvage,
En couronne champêtre il ajoute un feuillage ;
Puis de l'épaule au flanc il décore son sein
D'un mobile tissu de roses,
Que sa main pétulante effeuille à peine écloses,
Et qui doivent servir son amoureux dessein.

Ainsi paré, brillant, beau comme l'Amour même,
Rien ne manque plus à ses vœux,
Que de conquérir ce qu'il aime ;
Mais c'est là le point hasardeux :
Car, par quel heureux stratagème
En pourra-t-il jouir, à l'insu d'un rival
Jaloux, toujours présent, et tant soit peu brutal ?
Ces soins roulaient dans son âme agitée :
Il remet donc Omphale à la nuitée ;
Car à Vénus la Nuit porte conseil :
Mais que ses Vœux vont presser le Soleil !

Omphale cependant, par les Grâces parée,
Objet, sans le savoir, de Vœux impatiens,
Parmi de beaux Vallons et de Bosquets rians,

Lentement s'avançait, pareille à Cythérée.
Sur sa tête éclatait le feu des diamans :
En bouquets sur son sein des Fleurs semblaient éclore !
Et de leurs mains Zéphyre et Flore
Sans doute avaient tissu ses légers Vêtemens,
Qui sur elle flottaient à replis ondoyans.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*(Le reste manque.)*

# FRAGMENT

## D'UNE LETTRE DE LEBRUN SUR PSYCHÉ,

### A M. LE CHEVALIER DE P***.

PSYCHÉ est, selon moi, le Chef-d'œuvre de l'imagination grecque. Apulée, cet Africain, par qui elle nous est parvenue, et qui l'avait certainement tirée des anciennes Fables milésiennes, a gâté souvent, par son Latin barbare et son Style affecté, ce sujet vraiment céleste. Ce qui prouve infailliblement qu'il était incapable de l'avoir imaginé, c'est la maladresse qu'il a eue de faire conter cette Histoire divine par une Servante de voleurs, par une vieille Radoteuse qu'il assure même être à moitié ivre. Imaginez-vous le rôle de Bérénice joué dans les Halles ?

La Fontaine, à quelques grâces près, car La Fontaine et les Grâces ne peuvent jamais se séparer entièrement, a pourtant gâté ce beau sujet, bien plus qu'Apulée même : il l'a noyé dans une Prose lâche, toujours bavarde et souvent puérile *. Rien de ce Goût antique et pur, de ce Goût à la fois sévère et gra-

* On voudra bien observer que je parle uniquement de sa Prose, et non de ses Vers, dont je suis, plus que personne, l'admirateur passionné. (*Note de l'Auteur.*)

cieux, qui a tracé dans Homère la Ceinture de Vénus, et dans Virgile l'Épisode d'Aristée : ce ne serait pas une petite tâche que de rendre Psyché homérique ou virgilienne, et de ne lui rien donner de nos gentillesses modernes. Il est une Fleur de goût et de sentiment que les belles Ames ne perdent jamais. C'est à ces Ames là que la tendre et naïve Psyché est jalouse de plaire ; mais elle ne peut intéresser en rien les Esprits faux et les Cœurs blasés, etc. etc.

---

# CHANT QUATRIÈME.

---

*(Apollon, après avoir entendu Érato, Calliope et Thalie, raconte aux Muses l'Histoire de Psyché.)*

Quand les Villes de Grèce avaient encor des Rois,
Un Prince eut trois Beautés pour Filles ; mais des trois,
La plus jeune éclipsa ses Sœurs et Vénus même.
Psyché joignait la grâce à la beauté suprême ;
La voir, c'était l'aimer : vingt Rois lui font la cour ;
On oublie Amathonte et la Mère d'Amour ;
Les Cœurs volent en foule à la Vénus nouvelle.
Les Myrtes, les Parfums ne croissent que pour elle ;
L'Encens fume à ses pieds, les Dieux briguent ses fers.
Vénus pleurait sa honte et ses Temples déserts.

« Eh quoi ! dit la Déesse en frémissant de rage,
Psyché de l'Univers me dispute l'Hommage !
L'immortelle Vénus peut voir des yeux mortels
Lui ravir sa Beauté, son Culte, ses Autels,
Tous les Vœux, tous les Cœurs ; et Vénus outragée,
O honte ! ô désespoir ! ne serait point vengée » !

Elle appelle, à ces mots enflammés de courroux,
Son Fils ailé, ce Dieu si cruel et si doux,

Fier de ses traits brûlans, plein d'audace et de charmes.
Vénus, baignant l'Amour de ses jalouses larmes,
Fait asseoir dans son Char l'Enfant malicieux :
Ses Colombes d'argent fendent l'azur des Cieux.

« O mon Fils ! la voilà cette Beauté fatale !
La vois-tu s'enivrer du nom de ma Rivale ?
Elle charme ! on l'adore ! et moi !.... Que je la hais !
Tu ne peux trop punir ses coupables attraits :
D'un Fils plus beau que Toi déjà Mère en idée....
Confonds l'indigne Orgueil dont elle est possédée !
D'être belle sans plaire invente le tourment ;
Fais qu'elle épouse un Monstre, et l'aime éperdûment ».

L'Amour, en souriant, lui promet la vengeance.
La Déesse, que flatte une douce espérance,
Le baise, et revolant aux bords des Flots amers,
Sur sa Conque d'azur s'élance et fend les Mers.
Elle traverse l'Onde en Fille de Nérée ;
Sa vue enchaîne au loin l'impétueux Borée ;
Le vieux Triton lui fraye un liquide chemin ;
Le jeune Palémon la suit sur un Dauphin ;
L'Onde joue à ses pieds, et la Vague idolâtre
Vient d'un baiser humide en effleurer l'albâtre.
Triomphante, elle arrive au Temple de Paphos,
Voit l'Encens rallumé s'exhaler à longs flots,
Et reconnaît l'Amour à ces divines marques.

Aux deux Sœurs de Psyché l'Hymen joint deux Monar

Elle, qu'environnaient tant d'Hommages flatteurs,
O Prodige ! voit fuir tous ses Adorateurs.
Que lui sert d'être encore et belle et renommée ?
En vain on l'admirait, elle n'est plus aimée !
Sans Amant, sans Époux, dans ses ennuis cruels,
Solitaire, elle pleure aux Foyers paternels.
Psyché, qui le croirait ! Psyché cesse de plaire !
Son Père soupçonna la céleste Colère.
L'Oracle qu'il implore ajoute à sa terreur ;
Voici, voici l'Arrêt qui le glace d'horreur !

« Avant que neuf Soleils aient chassé les Ténèbres,
Il faut que, sur un Mont désert, voisin des Cieux,
Psyché, dans les atours de ses Noces funèbres,
Aille attendre l'Époux que lui gardent les Dieux.
Ne va pas espérer qu'un Mortel soit ton Gendre !
C'est un Monstre qui vole ; implacable, jaloux,
Il empoisonne, il brûle, il peut tout mettre en cendre ;
La Mer, les Cieux, le Styx, tout tremble sous ses coups ».

« Ciel ! dit la Reine en pleurs, ma Psyché, que j'adore,
Vit pour qu'un Monstre affreux l'épouse et la dévore !
Non, non, je serai sourde à l'aveugle Destin.
A-t-il su m'expliquer son Oracle incertain ?
Sur quel Mont inconnu, dans quel Climat barbare,
Pour quel Monstre veut-il que l'Hymen se prépare ?
Dieux cruels ! Dieux jaloux ! je n'y souscrirai pas,
Et votre haine en vain a dicté son trépas ».

Le Père dévorait ses muettes alarmes,
Et la tendre Psyché, les baignant de ses larmes,
Les pressait tour à tour dans ses bras caressans.

« N'opposez point aux Dieux des efforts impuissans,
Dit-elle : c'en est fait, Psyché vous est ravie.
Ah! je vous aimais trop pour n'aimer pas la vie!
Puissent mes Sœurs du moins, plus heureuses que moi,
Et vivre, et m'acquitter des biens que je vous doi!
Que leurs soins, leur amour, leur bonheur vous console!
Mais retenez ces pleurs dont l'aspect me désole;
Il fallait me pleurer quand d'aveugles Mortels,
Sous le nom de Vénus, m'élevaient des Autels,
A l'Envie, à la Mort ce nom m'a condamnée.
Innocente, je vais subir ma destinée.
Le Ciel, qui me donna ces attraits malheureux,
N'a voulu m'embellir que pour un Monstre affreux ».

Huit fois la Nuit s'écoule, et la neuvième Aurore,
Plus triste que la Nuit, menace enfin d'éclore.
D'un sourire lugubre elle attriste les Cieux.
Psyché lit son malheur écrit dans tous les yeux.
On pare la Victime : Épouse infortunée,
Tu confiais tes pleurs au voile d'Hyménée!
On apprête le Char, ou plutôt le Cercueil;
Pour l'Hymen de Psyché tout l'Empire est en deuil.

La voilà sous le Crêpe et dans un Char d'ébène,
Pâle, une Urne à la main, se penchant sur la Reine,

Dont les pleurs accusaient l'inclémence du Sort;
Vivante, elle préside aux Pompes de sa mort.
Le Roi suit en pleurant cette Pompe cruelle.
Les Coursiers vont sans guide où le Sort les appelle.
Partout de noirs Cyprès les chemins sont ornés;
Le Char roule à travers les Peuples consternés.
Au pied du Mont fatal qu'entoure un vaste abîme,
Il s'arrête : à pas lents, on monte vers la cime;
On dépose Psyché dans ces horribles lieux.
D'une Famille en pleurs, peignez-vous les adieux;
Le Roi désespéré, la Reine évanouie,
Laissant leur Fille, hélas! plus chère que la Vie.
Le Char s'éloigne; ils vont, déplorant leurs Amours,
Dans un triste Palais ensevelir leurs jours.

Mais que devient Psyché, seule, en proie au silence,
A la Nuit, à l'horreur de ce Désert immense,
A cent Monstres ailés autour d'elle sifflans,
A mille que l'Effroi peint à ses yeux tremblans?
Mourante de frayeur, elle tombe; Zéphyre,
Sous ses voiles flottans, s'insinue et soupire,
L'enlève au pied du Roc, dans un Vallon charmant,
Et sur un lit de Fleurs la pose mollement.

Après que le Sommeil, de ses beaux yeux en larmes,
Dans une Nuit paisible, eut réparé les charmes,
Surprise, elle s'éveille en des lieux enchantés,
Voit de rians Bosquets, des Ruisseaux argentés.
A ses yeux, sous ses pas, mille Fleurs animées
Lui tracent son doux nom en lettres parfumées;

L'Onde le murmurait : partout, dans ces Jardins,
Sur l'Albâtre vivant brillent ses traits divins.
Psyché, d'aise muette, immobile à leur vue,
Paraît de ces beaux lieux la plus belle Statue.
Une Syrène, au loin, l'appelle à ses Concerts ;
Psyché vole ; au doux sein d'un Bois de Myrtes verds,
Sur cent Colonnes d'or, un Palais de porphyre
Luit un Ciel d'azur : elle approche, elle admire ;
Mais son œil au Portique est à peine attaché,
Son œil avec transport lit : Palais de Psyché.
Les Portes de vermeil s'entr'ouvrent d'elles-même.

« O vous ! de ce Palais Reine aimable et suprême,
Belle Psyché ! lui dit une amoureuse Voix,
Entrez, ce doux asile est soumis à vos loix ».
De Nymphes à l'instant une foule empressée
Vole à son regard seul, et même à sa pensée.
L'une parfume au Bain ses charmes révélés,
D'une pudeur timide embellis et voilés ;
L'autre assemble avec art sous la dent de l'Ivoire,
Ses cheveux, dont Diane elle-même eût fait gloire ;
Une autre la revêt des plus rians atours.
Ah ! si vous l'eussiez vue, ô Mère des Amours !

Bientôt, pour le Festin une Troupe choisie,
Lui sert le pur Nectar et la douce Ambroisie.
Cependant aux accords d'un Luth harmonieux,
D'autres Nymphes mêlaient ces Chants ingénieux :
« Amour ! Volupté pure ; Amour ! seul bien de l'Ame,
Heureux le jeune Cœur enivré de ta Flâme !

Tout plaît, tout s'embellit dans tes liens charmans :
Un nouvel Univers vient sourire aux Amans.
Amour ! Volupté pure ; Amour ! seul bien de l'Ame,
Règne sur les Mortels ; ils sont Dieux par ta Flâme » !

La naïve Psyché soupire à ces accens ;
Son cœur palpite, ému de troubles innocens.
Rêveuse, elle se lève : « Où suis-je ? ô doux miracle !
Dit-elle : que devient et le Monstre et l'Oracle ?
Qui donc m'a su ravir à la haine des Dieux ?
Palais ! offrez du moins son image à mes yeux ».

Dans cet espoir flatteur, parcourant l'étendue
Des longs Appartemens dévoilés à sa vue,
Tout présente l'Olympe à ses regards charmés.
Des feux du Diamant les murs sont allumés.
Elle y cherche un Objet que rien ne lui révèle.
Enfin brille un Salon qu'anima l'Art d'Apelle.

Là, dans l'aveugle Nuit du Chaos ténébreux,
L'Amour sème, en jouant, les Astres et ses feux ;
Ici l'Enfant ailé dompte le fier Alcide,
Et change la Massue en Quenouille timide ;
Ici, sa jeune main lance à la fois trois dards,
Qui percent à la fois Pluton, Neptune et Mars ;
Là, Cygne, Aigle, Taureau, c'est Jupiter lui-même
Qui s'humilie aux pieds de cet Enfant suprême.
Mais un dernier Tableau surtout frappe ses yeux ;
Elle y voit ce Vainqueur des Héros et des Dieux,

Vaincu lui-même, atteint d'une flèche imprévue,
Aux pieds d'un jeune Objet qui détourne la vue,
Pour se débarrasser d'une foule d'Amours.
La Grâce, la Pudeur relèvent ses atours;
On ne voit point ses traits, mais l'œil charmé devine
Que la toile dérobe une Beauté divine.
Au coin sont deux Amours, et le Groupe enfantin
Semble dire, en riant : Lui-même est pris enfin!
Psyché de tant d'appas était presque jalouse.

Mais Vesper luit déjà; déjà la jeune Épouse
S'avance au lit d'Hymen sous un dais de Rubis.
Sa main lente n'osait dépouiller ses habits.
Elle hésite, elle tremble en confiant ses charmes
A ce Lit inconnu, source de ses alarmes.
Les Nymphes, les Flambeaux s'éclipsent à la fois.
Seule, elle respirait à peine, quand la Voix,
Cette amoureuse Voix qu'elle avait entendue,
Soupire à son oreille étonnée, éperdue.
Les doux Soupirs font place aux Baisers les plus doux;
Et l'invisible Amant devient heureux Époux.
Mais plus léger qu'un Songe, il fuit avant l'Aurore.

Psyché, qui se réveille, en vain le cherche encore;
Tremblante de plaisir, muette de bonheur,
Brûlant d'un feu que n'ose avouer sa pudeur,
Psyché revoit le Jour et ses Nymphes fidelles.
Ses charmes sont noyés en des langueurs nouvelles;
Les Plaisirs de l'Amour dans ses yeux sont écrits,
Son timide embarras excite un doux souris.

Pâle et vermeille, on voit sous sa noire paupière,
Languir de ses regards l'amoureuse lumière;
Sa blonde chevelure, épandue à l'entour,
Semble exhaler encor les baisers de l'Amour.
En des flots de parfums sa Beauté rafraîchie
Consulte le Cristal, et s'y voit embellie.
Des superbes atours elle fuit l'ornement;
Ses charmes sont voilés de gaze seulement.

D'un tendre Souvenir en secret agitée,
A peine de Nectar sa lèvre est humectée,
Que, laissant les trésors dont brille son Palais,
Elle court dans ses Bois chercher l'Ombre et le Frais,
Et le Silence, Amant des douces Rêveries.

Là, seule enfin, Psyché, sur des Rives fleuries,
Voit un léger Ruisseau précipiter son cours;
Il fuit, revient, s'égare; elle en suit les détours,
Et remonte, en rêvant, à la source de l'Onde.
Psyché la voit jaillir d'une Grotte profonde,
Et, pas à pas, se fie au Roc frais et voûté,
Quand du Jour tout à coup la mourante clarté
S'éteint: Psyché veut fuir; mais la Voix chère et douce
L'arrête, et l'attirant vers un siége de Mousse:

« En quoi! belle Psyché, dit-elle en soupirant,
C'est donc aux vains attraits de ce Cristal errant
Que je dois le bonheur de revoir ce que j'aime?
Quand pourrai-je, ô Psyché! le devoir à vous-même?

Ah ! que si vous aimiez, ces lieux vous seraient chers !
Une Amante se plaît aux Bords les plus déserts :
C'est là que de l'Amour on sent mieux la présenee;
Là, né pour le mystère, il croît dans le silence;
L'Amour n'est-il point fait pour ce Cœur ingénu ? —
L'Amour ! eh ! puis-je aimer un Objet inconnu ?
Dit-elle. Cet Oracle (il m'épouvante encore!)
Vous a peint sous les traits d'un Monstre qui dévore. —
Et le suis-je ? reprit son invisible Époux. —
Non, je ne le puis croire à des accens si doux. —
Psyché ! mais sous quels traits voyez-vous mon image ? —
Je vous crois la fraîcheur, les graces du bel âge,
L'esprit insinuant, le souris doux et fin,
Je ne sais quel regard vif, enchanteur, malin;
Un Cœur tendre et léger; mais je ne puis connaître
Si l'Afrique ou la Grèce enfin vous a fait naître;
Si je dois admirer ou l'Ébène ou les Lys
De vos traits, que le Jour eût sans doute embellis.
Cédez, Génie aimable, au desir qui m'enflâme;
Laissez voir à mes yeux ce qui plaît à mon âme;
Souffrez..... — Ah ! loin de vous ce dangereux espoir,
Ma Psyché ! du moment que vous m'aurez pu voir,
Votre bonheur, le mien, tout cesse ! — Et moi, dit-elle,
Je ne puis donc jamais vous aimer. — Ah ! cruelle !... »
Et Psyché sur ses mains sentit couler des pleurs.
Au cri de son Amant, à ce cri de douleurs,
L'Imprudente eût voulu retenir sa parole;
Et d'un baiser timide en pleurant le console.

Le doux Monstre s'apaise et tombe à ses genoux.

« O ma Psyché ! ne romps jamais des nœuds si doux ;
Crois-en moins ton esprit que ton âme céleste ;
Ton sexe est curieux : crains ce penchant funeste.
Jouis en paix d'un cœur que tu sus enflammer ;
L'Amour même, l'Amour saurait-il mieux t'aimer » ?
Il l'enivre, à ces mots, de baisers et de larmes ;
Et Psyché de l'Amour respira tous les charmes.

Chaque nuit dans ses bras ramenait son Amant :
Chaque jour prolongeait ce doux enchantement.
Du Fils de sa Rivale adorée et servie,
Le Mystère cachait son bonheur à l'Envie.
Que de fois, aux détours d'un Vallon reculé,
L'Amour vint dans un Char de ténèbres voilé,
Au doux bruit du Zéphyr et de l'Onde écumante,
Enlever, caresser, promener son Amante !
S'il la quitte, aussitôt mille Songes rians
S'empressent d'amuser ses Feux impatiens.
Souvent au pied d'un Myrte elle rêve et soupire ;
Il est, il est un nom qu'elle brûle d'écrire ;
Mais le trait sur l'écorce est en vain ébauché ;
Au défaut de ce nom elle écrit : *ta Psyché*.

Quelquefois de ses Feux la tendre violence
Interroge les Bois, les Ruisseaux, le Silence.
Qui me révèlera cet ennemi du Jour ?
Écho ! nomme-moi donc l'Objet de mon Amour !
Et l'Écho plus sincère, inutile merveille,
Murmure en faibles sons *Amour* à son oreille.

Sensible à ce doux bruit qu'elle ne comprend pas,
Pour son cœur agité ce trouble a des appas.
Ses yeux dans ce moment s'embellissent de larmes :
Une rougeur timide a coloré ses charmes.
Heureuse, si jamais un desir curieux
N'eût troublé ce bonheur pur et mystérieux !
Mais, hélas ! de ses maux l'Ame est toujours complice,
Et s'obstine à changer son bonheur en supplice *.

* M. Lebrun en était là de cette composition charmante, lorsqu'un Procès fâcheux troubla sa Vie. Ses malheurs commencèrent ; la Révolution suivit : d'autres pensées l'occupèrent ; l'âge où l'imagination a toute sa force et sa chaleur s'éclipsa : Psyché resta imparfaite ; et le Poëme des Veillées du Parnasse ne fut point achevé. (*Note de l'Éditeur.*)

# LA NATURE,

## POËME.



# LA NATURE,

OU

# LE BONHEUR PHILOSOPHIQUE ET CHAMPÊTRE,

POËME EN QUATRE CHANTS,

*Commencé en 1760, et dont, à l'exception du troisième Chant, qui est presque entier, il n'existe que des fragmens.*

## CHANT PREMIER.

### LA SAGESSE.

I.

O NATURE ! ô ma Mère ! ô Déesse éternelle !
Toi que l'erreur des Lois veut rendre criminelle,
Je t'implore, descends, respire dans mes Vers !
O source du Génie, âme de l'Univers, ....

C'est toi, Fille des Dieux, toi dont les mains fécondes
Forment la chaîne immense et des Temps et des Mondes.
Ta Volonté suprême est ta suprême Loi ;
Ton Règne illimité n'a de borne que toi.
Loin au-delà des Cieux où tes flammes circulent,
De ton Immensité les bornes se reculent.
C'est ta main qui semait sous tes pas radieux
Leur poussière étoilée aux vastes Champs des Cieux.
Éclaire des Mortels l'orgueilleuse ignorance,
O Centre ! qui jamais n'eus de circonférence,
Comment fis-tu rouler dans le cercle des Ans
Et les rapides Jours et les Siècles pesans ?

Tu dis, et du Chaos les Gouffres disparurent ;
La Matière, l'Espace et le Temps accoururent.
Autour de toi flottans, les Mondes et les Cieux
N'attendaient pour marcher qu'un signe de tes yeux.
Tu sortis de toi-même, et ta main sûre et libre
Au sein des mouvemens balança l'équilibre,
Vers un centre commun fit peser tous les Corps,
Des Élémens rivaux assembla les Accords,
Alluma les Soleils, suspendit les Planètes,
Et crayonna leur route aux rapides Comètes ;
Fit éclore en jouant les Astres et les Fleurs,
De l'Arc brillant des Cieux nuança les couleurs ;
Sut diviser l'Atome en points inaltérables,
Enferma dans un gland des Forêts innombrables,
Brisa l'Angle, et du Cercle arrondit les contours.
Tu commandas aux Mers leur fuite et leurs retours ;

Jetas dans l'Océan les pesantes Baleines,
Soufflas l'Air, et des Vents dispersas les haleines;
Recourbas les Vallons, inclinas les Coteaux,
Du centre des Rochers versas l'Urne des Eaux,
De chaque Être fixas et le germe et l'espace,
De l'énorme Éléphant appesantis la masse,
Du Ciron invisible arrangeas les ressorts,
Et soutins des Oiseaux les rapides essors.

Mais l'Homme qui respire, étonné de lui-même,
Fut le chef-d'œuvre heureux de ton souffle suprême;
C'est pour lui que ta main, prodiguant les Moissons,
Entrelaça les Jours, les Nuits et les Saisons.
Toi-même dans son âme imprimas ton Image,
L'aveu de son bonheur te devint son hommage;
Né libre, il ne connut de Souverain que toi,
Et l'Univers naissant applaudit à son Roi.

Ah! combien son erreur a voilé ta lumière,
Et qu'il s'est égaré de sa route première,
De ce premier bonheur, qu'aux Champêtres Humains
Offrait ce Globe, à peine échappé de tes mains!

Et vous, de la Nature immortelles Compagnes,
Vous, Déités des Bois, vous, Nymphes des Campagnes,
Laissez-moi parcourir vos Bosquets ombragés,
Que l'Art contagieux n'a jamais outragés;
Ouvrez-moi ces Berceaux de Pomone et de Flore,
Où sourit la Nature, où l'Ame semble éclore.

Guidez mes pas errans aux sources de ces Eaux
Où Diane se plonge entre mille roseaux;
Laissez-moi, le front ceint d'olive et d'amarante,
Fouler de vos tapis la richesse odorante;
Livrez à mes regards vos Asiles secrets,
Ces Lacs, ces Prés, ces Bois, ces Grottes, ces Forêts;
Versez dans tous mes Sens l'harmonieux délire;
Tandis qu'à vos Bienfaits je consacre ma Lyre,
Déesses, prêtez-moi l'ombre de vos rameaux;
Je chante un Bonheur pur, né du sein des Hameaux.

Et toi qui, des Grandeurs dédaignant l'imposture,
Ne connais que l'Amour, la Gloire et la Nature,
Muse, qui sur ma tête as versé tes rayons,
Sous les yeux de Palès dirige mes crayons.
Des Moissons du Bonheur viens séparer l'ivraie;
Peins-nous dans les Hameaux la Sagesse plus vraie,
La Liberté plus fière; et d'un vol plus heureux
Le Génie et l'Amour y déployant leurs Feux.

De ces divins objets ma Lyre est animée;
Si du Siècle de Fer la rouille envenimée
A corrompu les Cœurs et souillé l'Univers,
Que du moins l'Age d'Or renaisse dans mes Vers!

Le Sage aime à rêver dans un réduit champêtre;
L'Agneau qu'il voit bondir, la Brebis qu'il voit paître,
Les Taureaux qu'il entend mugir dans les Vallons,
Le Fer cultivateur, luisant sur les Sillons,

Les Forêts, les Coteaux et leur fertile pente,
Un Zéphyr qui s'égaie, une Onde qui serpente,
Flattent plus ses regards justement enchantés,
Que le Faste indigent des profanes Cités.

Eh! que dit à nos Cœurs la Pompe de nos Villes,
Ces Palais élevés par tant de mains serviles,
Ces rapides Coursiers, ces Chars tumultueux,
Ces dehors imposans d'un ennui fastueux?
Qu'offrent-ils aux regards? des surfaces trompeuses,
Des Plaisirs inquiets, des Misères pompeuses,
Le Mérite courbé sous le Joug des Tyrans,
Et de l'antique Honneur les restes expirans.
Là des Crimes heureux le Ciel paraît complice,
Mais l'Honneur est vengé, sa vue est leur supplice;
La Richesse est le prix des Vices intrigans,
Et des larcins de l'Or, l'Or absout ses Brigands.

Je sais trop que Voltaire, abusant du Génie,
Aux champêtres Vertus prodigua l'ironie;
Et refusant ses mains au Culte de Cérès,
A d'un Vers dédaigneux insulté nos Guérets;
Jeux sanglans de l'esprit, funeste badinage,
Plus cruel que le Fer instrument du Carnage,
Qui, dépouillant le Cœur de sa noble fierté,
A la Mollesse, à l'Or, vendit sa Liberté!
Malheureux qui changeait, avec trop d'imprudence,
Aux Festins des Tyrans la sobre indépendance;

Prodigieux Mortel ! Homme unique et divers,
Tantôt avec les Dieux planant sur l'Univers,
Tantôt jusqu'à Zoïle abaissé dans la fange,
De force et de faiblesse incroyable mélange ;
Homme au-dessus des Rois, s'il les eût ignorés,
Et le Dieu des Talens, s'il les eût révérés.
Mais du Cygne français * diffamant l'harmonie,
Il courut dans le Nord flatter la Tyrannie.
Long-temps de Rois en Rois son orgueil a rampé
Sous un Joug éclatant que ses pleurs ont trempé.
Enfin il guide au Port une orageuse Vie,
Et redemande aux Champs sa Liberté ravie :
Les Champs et la Nature animent ses Accens,
Et ce bonheur si pur a son dernier encens.

O Maison d'Aristippe ! ô Jardins d'Épicure ** !
C'est vous qu'il implorait dans sa Retraite obscure ;
De ses Destins errans il a fixé le cours
Près d'un Lac et des Bois, loin des trompeuses Cours.
Là ce Vieillard fameux jouit de sa Mémoire ;
Il rallume sa Vie au flambeau de la Gloire.
Cornélie a volé dans ses bras généreux ;
Il a tout expié, puisqu'il fait des Heureux.

Ainsi, quand de Vénus les flammes sont éteintes,
Quand de l'ambition il sent moins les atteintes,
Le Cœur revole aux Champs dont il fut séparé ;
Il ramène au Bonheur son hommage égaré.

* Le grand Rousseau, (*Note de l'Auteur.*)

** Ce vers est de M. de Voltaire lui-même. *id.*

Heureux qui, soulevant une chaîne importune,
Détache ses Destins du Char de la Fortune,
Et sans la fatiguer de soupirs éternels,
Cultive de ses mains les Guérets paternels!
Moins envié peut-être, et plus digne d'envie,
Aux Mortels indiscrets il dérobe sa Vie;
Loin des cris insensés d'un Vulgaire odieux,
L'innocence des Champs rend l'Homme égal aux Dieux.
Libre au sein des Forêts, sa Vertu solitaire
Y rompt des Préjugés la chaîne héréditaire,
Y jette aux Aquilons nos stupides erreurs,
Et le sombre Avenir et ses pâles terreurs.

Oui, la Cour de Palès est l'asile du Sage;
C'est là que de son âme il fait l'apprentissage;
Et rendant la Nature à ses antiques Droits,
Du fond de sès Déserts interroge les Rois.
Il pénètre ces Cœurs fiers de notre faiblesse,
De ses frêles appuis dépouille leur mollesse;
Et tous ces Dieux mortels, ouvrages de nos mains,
Rentrent à ses regards au niveau des Humains.

Tel à des yeux divers le spectacle varie,
Tel aux yeux du Pasteur, couché dans la Prairie,
Le Chêne qui déploie un front démesuré,
Semble être un Citoyen de l'Empire azuré.
Mais au regard perçant de l'Aigle vigilante
Qui pénètre des Airs la voûte étincelante,
L'orgueil du Chêne rentre au niveau des Sillons,
Et se mêle aux tapis de nos humbles Vallons.

Mais la fierté de l'Aigle errante sur la Nue
Des regards du Soleil est à peine connue,
Et ce même Soleil n'est aux regards des Dieux
Qu'une étincelle, un point dans l'abîme des Cieux.

Voila donc tes degrés, ô superbe Existence!
Et du Monarque au Sage il est plus de distance
Que du Sage aux Dieux même; image de ces Dieux,
Son Ame en réfléchit quelques traits à nos yeux.

Roi superbe, ta Cour aura peine à comprendre
Ces nobles vérités qu'ici j'ose t'apprendre.
Sur le Sage oublié tu versas tes mépris,
Mais d'un Sage et d'un Roi distingue enfin le prix.
Dépouille ta Couronne et l'orgueil d'un vain Titre;
Prends le Tombeau pour Juge, et la Mort pour Arbitre.
L'un meurt, et dans la poudre il reste confondu;
L'autre, s'ouvrant le Ciel dont il est descendu,
Y vole sur un Char que la Gloire soulève;
Ainsi le vil Plomb tombe, et la Flamme s'élève;
Aux jours des Souverains leur règne est limité,
Mais l'Empire du Sage est l'Immortalité.

## II.

Que Cérès des Mortels soit à jamais chérie!
C'est le premier sillon qui fixa la Patrie.
La Foudre fit les Dieux, le Glaive fit les Rois;
Cérès, le soc en main, vint nous donner des Lois.

Non ces Lois, qu'à grands cris la Chicane infernale
Vomit impudemment de sa bouche vénale,
Et qu'osent nous dicter ces Brigands de Thémis,
De ses droits les plus saints profanes Ennemis.
Un vil Juge, abruti par l'infâme Luxure,
Ivre encor des baisers de sa Laïs impure,
Viendra, pour couronner ses impudiques feux,
De nos plus saints Hymens briser les chastes nœuds;
Et du voile des Loix couvrant l'affreux mystère,
Lancera ses Arrêts d'une bouche adultère,
Jusqu'au Jour où rompant un sommeil odieux,
La Foudre doit enfin justifier les Dieux.

Heureux Cultivateur des Champs qui t'ont vu naître,
Que ton bonheur est pur, si tu sais le connaître;
Si Thémis n'y vient point, par de noires clameurs,
T'y fatiguer de Lois moins pures que tes mœurs;
Lois que la Brigue ou l'Or plie à son vil usage,
Esclaves des Tyrans, et les Tyrans du Sage!
L'Ame devient champêtre à l'aspect des Hameaux,
Y vole avec Zéphyre, y coule avec les Eaux,
S'afflige avec Délie au chant de Philomèle,
Sourit avec la Fleur, s'épanouit comme elle,
S'épure avec l'Aurore à son brillant retour,
Se colore des feux qu'épand l'Astre du Jour,
Et pour son bonheur seul ingénieux Prothée,
Devient tous les objets dont sa vue est flattée.

Les Champs sont nos Berceaux. Tout Homme est né Pasteur.
Le premier des Mortels est un Cultivateur,

Et le second peut être un Roi qui le protége.
Il n'a point des Grandeurs le fastueux cortége,
Mais sous un toit rustique il goûte un doux sommeil.
Chaque Aurore lui verse un jour pur et vermeil.
Le Fiffre aux sons aigus, la Trompette éclatante,
Le bruit sourd des Tambours n'ont jamais sous la tente
Réveillé de Palès le paisible Héros.
Il laisse à Frédéric ces combats, ces assauts,
A l'œil sanglant de Mars pompes voluptueuses.
Le Fer est innocent dans ses mains vertueuses,
Ce Fer, qui désormais partageant nos fureurs,
D'un Carnage effréné respire les horreurs;
Ce Fer que lui prêta la céleste Indulgence,
Pour cultiver ses Champs, pour vaincre l'Indigence,
Pour moissonner la Gerbe aux fêtes de Cérès,
S'armer contre l'Hiver du secours des Forêts,
Et loin de ses Foyers et de sa Bergerie,
Du Monstre affreux des Bois repousser la furie.

Élève de Palès, ô Mortel généreux!
Toi qui d'un Fer paisible ouvres tes Champs heureux!
Jamais l'affreux Duel, Monstre impie et farouche,
La fureur dans les yeux et l'insulte à la bouche,
De rage, de vengeance et de sang altéré,
N'arma tes mains d'un Glaive aux Meurtres préparé.
Tu ne la conçois pas, cette horrible folie
Qu'adopta du Français la cruauté polie,
Et qui, fermant l'oreille aux cris de la Pitié,
Pour venger des Égards égorge l'Amitié.

La Raison calmerait la fureur qui l'anime,
Mais d'un blâme moqueur l'effroi pusillanime
Précipitant son bras à ces tristes exploits,
Le jette entre la Mort et la rigueur des Lois.
Ah! ces Grecs, ces Héros au-dessus de l'outrage,
De ces lâches fureurs souillaient-ils leur Courage?
L'Art du Gladiateur, vil aux yeux des Romains,
A ces Meurtres obscurs n'instruisait pas leurs mains.
Citoyens désarmés à l'ombre des murailles,
Ils cherchaient aux Combats d'illustres Funérailles;
Vengeurs de la Patrie, ils ne daignaient périr
Qu'aux yeux de l'Univers, et pour le conquérir.
Mais vous, Héros du Meurtre, inhumains par faiblesse,
Impatiens d'un mot, d'un geste qui vous blesse,
Barbares! vous plongez au cœur de vos Amis
Ce Glaive, réservé pour des flancs ennemis.

O sainte Humanité! par tes soins, par tes larmes,
Arrache de leurs mains ces parricides Armes.
Enfans de la Nature, ils osent l'outrager!
A ses yeux, sur son sein, ils courent s'égorger!
Ah! cruel! entends-la soupirer et te dire:
Tu ne saurais créer, oseras-tu détruire?

Tu l'oses! vois le prix dont ton Glaive est jaloux;
Vois ce corps tout sanglant, tout percé de tes coups.
Tu recules d'horreur! ton pied tremblant s'égare;
Ton cœur même s'écrie: Ah! qu'as-tu fait, Barbare!
Où fuir? ton cœur sans cesse accusera ta main:
La Nature voudrait te bannir de son Sein.

De ton barbare Honneur connais donc l'imposture.
Va, le Crime commence où cesse la Nature !
Ose sur ta Vertu mieux consulter sa voix.
Faux brave, du *Brave Homme* * admire les Exploits.
Vois-le, sept fois plongé dans ces Flots pleins de rage,
Ravir sept Malheureux aux horreurs du Naufrage;
Vois cette Humanité, qu'on ne sert pas en vain,
D'un obscur Matelot faire un Mortel divin.

Plus utile à ton Roi, plus brave encor peut-être,
Quand un Flatteur l'aveugle, ose éclairer ton Maître;
Sauve la Vérité du naufrage des Cours.

La Cabane indigente appelle tes secours;
Verse un Or généreux sur ces pâles Victimes,
A qui la faim peut-être eût conseillé des Crimes.
Dans la Nature alors tout va rire à tes yeux :
Le prix est dans ton cœur : il paie avant les Dieux.

* On se rappelle la belle action du Matelot Broussard, qui fut surnommé le *Brave Homme*.

## III.

*(Après la Description géorgique des Travaux, des Exercices et des Amusemens journaliers de mon Sage champêtre.)*

Ainsi d'un Champ fertile exerçant la Culture,
Aux Sources du Bonheur, plongé dans la Nature,
Il ne soupçonne pas le plus vil de nos maux,
L'Ennui! Son Bonheur pur naît du sein des travaux.
Ses longs jours, écoulés loin du Dieu d'Épidaure,
Semblent braver les maux que déchaîna Pandore:
S'il en connut jamais, ce fut par la Pitié.
Mais que ne charment point l'Amour et l'Amitié?
L'Amitié sans langueur, l'Amour sans jalousie,
Semèrent tour à tour des Roses sur sa Vie.
Son Automne ressemble à nos plus doux Printemps.
Il cueille encor des Fleurs sur les Glaces du Temps.
Adoré de ses Fils, leur riante Jeunesse
Est l'honneur de ses jours, l'appui de sa Vieillesse.
Quand sa dernière Aurore enfin brille à ses yeux,
Couronné de sa Race, il va chez ses Aïeux,
A la poudre échappé sans peine il y retombe,
Et loin de son berceau n'égare point sa tombe.

Tel est, dompté par l'âge, un Chêne aimé des Dieux
Que jamais n'ont flétri des Vents contagieux.
Il vieillit; mais du Temps la faux inexorable
Ne frappe qu'à regret sa tête vénérable.

Ses rameaux bienfaisans, même dans leurs débris,
Au Temple de la Paix serviront de lambris.
Caressé des Zéphyrs, respecté des Tempêtes,
Citoyen des Hameaux, il protégeait leurs Fêtes.
Jamais il n'a prêté d'asiles aux forfaits;
Il n'est plus, mais il vit encor dans ses bienfaits.
Il n'a point profané ses ombres ingénues
Autour de ces Palais, fiers de tant d'avenues.
La Colombe y vola sans crainte du Vautour.
Le Myrte des Amans se plaisait alentour.
Les Nymphes, les Pasteurs ont gémi de sa perte.
La Forêt, qui le plaint, semble veuve et déserte.
Le tronc qui reste à peine est encore immortel;
Jadis cher à Palès, il en devient l'Autel;
Et le Voyageur même instruit de sa disgrace,
Du lieu qu'il ombrageait, révère encor l'espace.
Tels seront tes destins, ô Vieillard fortuné!

Mais tel n'est point le sort d'un Tyran couronné,
Il meurt, et sa mémoire expire et s'évapore
Avec le fol encens du Flatteur qui l'adore.
Et, même de sa Cour, en mourant exilé,
Il s'ouvre loin du Trône un tombeau reculé;
La Terre le dévore, et n'est plus son Empire.

Ainsi du sein des Mers disparaît un Navire.
La Dryade en pleurant vit cet Audacieux
Fuir l'Asile ombragé des Sapins ses Aïeux.
Impatient, il vole, il dédaigne la Terre.
Un Dieu même en ses flancs déposa son Tonnerre.

Il entraîne avec lui ces Mortels égarés
Vers les sources de l'Or dont ils sont altérés.
Souveraine des Airs, sa voile triomphante
Leur promit les trésors que le Potose enfante.
Il roulait sur les flots, Colosse impérieux.
Son corps pressait l'Abîme, et sa tête les Cieux.
Mais quand au jour fatal, ses noires Destinées
Enveloppent ses mâts, ses voiles consternées,
Qu'en vain il lutte encor sur un gouffre orageux,
Où déjà le Naufrage étend ses bras hideux,
Ni les vœux, ni les cris de ces pâles Victimes
Dans leur tombe flottante implorant les abîmes,
Ni les trésors de l'Inde en son sein renfermés,
Ni les foudres des Rois, dont ses flancs sont armés,
Rien n'a pu l'arracher au gouffre qui l'embrasse,
Et l'Onde inexorable en absorbe la trace.
A peine un vil débris rejeté par les Mers
Redira son Naufrage à de lointains Déserts.

# CHANT SECOND.

## LA LIBERTÉ.

### I.

MORTEL ! connais l'Abîme où ta raison s'égare ;
De cet Être infini *, l'Infini te sépare.
Du Char glacé de l'Ourse aux Feux du Syrius
Il règne : il règne encore où les Cieux ne sont plus.
Dans ce Gouffre sacré quel Mortel peut descendre ?
L'Immensité l'adore, et ne peut le comprendre.
Et toi, songe de l'Être, atôme d'un instant,
Égaré dans les Airs sur ce Globe flottant,
Des Mondes et des Cieux spectateur invisible,
Ton orgueil pense atteindre à l'Être inaccessible !
Tu prétends lui donner tes ridicules traits ;
Tu veux dans ton Dieu même adorer tes portraits !
Ni l'aveugle Hasard, ni l'aveugle Matière,
N'ont pu créer mon Ame, essence de lumière.
Je pense : ma pensée atteste plus un Dieu
Que tout le Firmament et ses Globes de feu.
Voilé de sa splendeur, dans sa gloire profonde,
D'un regard éternel il enfante le Monde ;

* Dieu.

Les Siècles devant lui s'écoulent, et le Temps
N'oserait mesurer un seul de ses instans.
Ce qu'on nomme Destin, n'est que sa Loi suprême :
L'immortelle Nature est sa Fille, est Lui-même.
Il est; tout est par Lui : seul être illimité,
En Lui tout est vertu, puissance, éternité.
Au-delà des Soleils, au-delà de l'espace,
Il n'est rien qu'il ne voie, il n'est rien qu'il n'embrasse;
Il est seul du grand Tout le principe et la fin,
Et la Création respire dans son Sein.
Puis-je être malheureux? je Lui dois la naissance.
Tout est bonté, sans doute, en qui tout est puissance.
Ce Dieu, si différent du Dieu que nous formons,
N'a jamais contre l'Homme armé de noirs Démons.
Il n'a point confié sa vengeance au Tonnerre;
Il n'a point dit aux Cieux : Vous instruirez la Terre;
Mais de la Conscience il a dicté la voix;
Mais dans le cœur de l'Homme il a gravé ses Loix;
Mais il a fait rougir la timide Innocence;
Mais il a fait pâlir la coupable Licence;
Mais au lieu de l'Enfer, il créa le Remord,
Et n'éternise point la Douleur et la Mort.

## II.

Le Monde eut son Auteur: sans doute il est des Dieux
Que voile à nos regards l'immensité des Cieux;
Mon cœur à leurs bienfaits aime à les reconnaître;
Mais l'Homme n'adora que ceux qu'il a fait naître.

Dieux cruels, Dieux jaloux, qu'a rêvés sa terreur!
Il devait s'imposer une plus douce erreur.
Quand l'Augure insensé, quand le fourbe Aruspice
Feint de rendre le Ciel bienfaisant et propice,
Cet Ennemi sacré des Dieux et des Mortels,
En y sacrifiant, insulte les Autels.

Les Dieux seraient plus grands sans Tonnerre et sans Prêtre
Mais peut-être, sans eux, l'Homme eût-il vu ses Maîtres
Rompant le joug des Loix et le frein des Remords,
Fouler aux pieds la Terre et sans bride et sans mords.
Il est, il est un frein qu'ils blanchissent d'écume;
C'est la Religion : sa Foudre les consume.
Si le Culte des Dieux n'était pas inventé,
Il le serait encor par la nécessité.
Si l'Olympe et l'Enfer jadis furent des songes,
Le Sage même a dû consacrer ces mensonges.
En vain il eut ses Mœurs et pour Dieux et pour Lois,
Il faut des Lois au Peuple; il faut des Dieux aux Rois.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il faut qu'à notre Amour leur Vertu les désigne:
Un Roi né sur le Trône en est rarement digne.
Ce Prince faible, issu de la tige des Rois,
Sans les mêmes Vertus, a-t-il les mêmes Droits?
Tout un Peuple ignoré d'Arbres qui dégénèrent,
Rampe dans les Forêts où leurs Aïeux régnèrent.
Du Sceptre des Héros le timide Héritier
Fuit bientôt de l'Honneur le pénible sentier.

Sur son Trône énervé la Mollesse indolente
L'endort; le Sceptre pèse à sa main nonchalante.
Mais par les Voluptés plus il est amolli,
Plus le Fer veille autour du Monarque avili!
Toujours la Tyrannie est près de la Faiblesse.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il n'est point de grands Rois que la vérité blesse;
Et l'imprudent Valois qui l'osa dédaigner,
Sut combattre, sut vaincre, et ne sut pas régner.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Oui, le métier de Roi veut pour apprentissage,
Les leçons du Malheur et les conseils du Sage.
Si dans un Sein de fer la dure Adversité
Ne sevra quelque temps un Prince trop flatté,
Il flétrit ses Aïeux, il usurpe leur Trône.
C'est en vain que paré d'une triple Couronne,
A l'Univers tremblant il impose sa Loi;
S'il n'a point fait d'heureux, il n'est pas encor Roi.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quand sur un Bouclier, Trône de la Victoire,
Nos Pères belliqueux, dans les Champs de la Gloire,
Élevaient un Soldat en invoquant les Dieux,
Ce Roi, né leur égal, eut-il d'autres Aïeux
Que son cœur et son bras, ses vertus, son courage?
D'une Gloire étrangère il aurait fui l'outrage;
Il devint son Ancêtre; et son autorité
Eut le dépôt des Lois et de la Liberté.
Ah! sans doute qu'alors son auguste promesse
Ne fut pas de livrer son Trône à la mollesse;

De fouler en Tyran des Peuples généreux
Qui daignaient le choisir pour qu'il régnât sur eux.
De ses Devoirs sacrés s'il a perdu la trace,
S'il n'a d'autres vertus que l'orgueil de sa Race,
Qu'il ose remonter sur l'antique Pavois,
Et de nos fiers Aïeux redemander les voix;
Leurs Ombres frémiraient de se donner pour Maîtres
Ces Rois, qui n'ont de Roi qu'un Trône et des Ancêtres.
Le dehors des Grandeurs qui sert leur vanité,
Au défaut des Vertus serait-il respecté ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'huile Sainte a coulé sur des têtes profanes.
De Charles Neuf encore on déteste les mânes.
L'inexorable Histoire exhumera ces Rois
Vainement échappés à la rigueur des Lois.

O Charles! il est temps que le Crime s'expie.
De ce Tombeau royal sors, sors, Cadavre impie.
Oubliais-tu ce jour exécrable à jamais,
Et cette vaste mort de l'Empire français,
Ces accens de l'airain sonné par les Furies,
Toi-même déchaînant toutes leurs barbaries,
Le Fer, le Feu, la Mort; Sujets, Amis, Parens,
L'un par l'autre frappés, l'un sur l'autre expirans,
Et ce tube enflâmé, complice de ta rage,
Et ton affreux sourire insultant au carnage ?

Roi-bourreau! criminel de lèze-humanité,
Qu'oppose à ce forfait ta vaine Majesté?

Tes Gardes, tes Flatteurs, ta Couronne est en poudre;
Rien ne peut te défendre, et rien ne peut t'absoudre.
Contre ta Nation, lâche Conspirateur,
Devant tout l'Avenir mon Vers accusateur,
Traîne sur l'échafaud ta mémoire insolente,
Du meurtre de ton Peuple encor toute sanglante;
Et grave en traits de feu sur l'implacable airain:
Charles, de ses Sujets fut l'infâme assassin.

## III.

Les Grottes, les Coteaux, les Bords d'une Onde pure
Sont les Temples secrets qu'habite la Nature.
Oui, c'est là que, fuyant les profanes Mortels,
La Déesse a porté son Culte et ses Autels.
Elle y prête à nos maux ces instrumens utiles,
Ces armes du travail qui rend nos Champs fertiles.
Eh! qui peut dédaigner ses sublimes leçons?
Qui de nous peut rougir de cultiver ses dons,
Quand Rome a vu ses Fils, les Souverains du Monde,
Ou conquérir la Terre ou la rendre féconde;
Quand Mars à Chantilly, sous les traits de Condé,
Descendant de son Char par la Terreur guidé,
Venait, de cette main qu'ensanglanta Bellone,
Ranger un Espalier sous les Lois de Pomone,
Ou penchant l'arrosoir entre ses bras vainqueurs,
Expiait le carnage en cultivant des Fleurs?

Ministres, qui lanciez des Foudres infidèles,
Aigles, dont le Tonnerre a consumé les ailes,

Favoris, qui tombez du sommet des grandeurs,
De Palès et des Rois comparez les faveurs.
Le Sort qui vous flattait vous insulte et s'envole.
D'un Peuple adorateur vous n'êtes plus l'idole;
L'orage a dispersé vos fragiles Amis;
Et votre œil ne voit plus que des yeux ennemis.
Laissez à vos Jaloux leurs disgraces prochaines.
Seriez-vous assez vils pour régretter des chaînes?
Vous fondiez vos Destins sur un glissant écueil.
Vos Destins si vantés dépendaient d'un coup-d'œil.
Vos fronts touchaient l'Olympe; un souffle du Caprice
Détruit de vos grandeurs tout le frêle édifice.
Eh! sont-ce de vrais biens qu'un souffle peut ravir,
Ou qu'on ne peut goûter qu'en daignant s'asservir?

Qu'est-ce qu'un Favori si fier de ses entraves?
Le second des Tyrans, le premier des Esclaves.
Dans un triste Palais, avec pompe enchaînés,
A l'Envie, aux Flatteurs, par état condamnés,
Il vous fallait gémir dans les bras de l'Intrigue,
Au sein de la Mollesse, expirer de fatigue;
D'ennemis caressans tromper l'œil dangereux;
Pour feindre le Bonheur, oublier d'être heureux,
Et voués sans relâche aux chagrins politiques,
Souffrir d'un Maître altier les dégoûts despotiques.
Que d'inquiètes nuits, que de pénibles jours
Perdus dans ce torrent des orageuses Cours!
Dans ce vain tourbillon où l'on respire à peine,
Dans ce bruyant dédale où l'Envie et la Haine,

L'Ambition, l'Orgueil, la Vengeance et l'Amour,
Divisés d'intérêt, se croisent tour à tour,
Vous n'aviez point vécu.... Votre âme va renaître;
Vous serez sans Flatteurs, mais vous serez sans Maître.
Au lieu de ces grandeurs, piéges des Souverains,
Palès vous offre encor des Jours purs et sereins,
Le tranquille Sommeil, l'Amitié, l'Abondance,
La Paix, les doux Loisirs, la noble Indépendance;
Ces Biens que la faveur n'eût pu vous obtenir,
Le Courroux vous les donne en croyant vous punir.
La Fortune, en fuyant, vous cède à la Sagesse.
L'oubli des faux trésors sera votre richesse.
L'aveugle Ambition sut trop vous éblouir;
Réparez vos destins; apprenez à jouir.
Quel que soit des grandeurs l'écroulement funeste,
Le Sage ne perd rien : la Nature lui reste.
Palès vient en riant le couronner de fleurs;
C'est aux Rois, aux Rois seuls qu'il donne encor des pleurs,
Superbes malheureux qu'asservit leur couronne,
Et loin de la Nature exilés sur le Trône!

Quittez ce Rang fatal, cette Cour, ces Lambris;
De vous-même en secret rassemblez les débris,
Et du faîte orageux de ces Temples profanes,
Descendez sans rougir vers nos humbles cabanes.
Le Sage vit heureux à l'ombre de nos Bois.
Exilez de vos cœurs le souvenir des Rois.
Loin du servile éclat qui suit les Diadèmes,
Soyez Hommes enfin : Soyez Rois de vous-mêmes.

Honorez vos Malheurs, rendez grace aux Revers;
Et la Foudre, en tombant, n'a brisé que vos Fers.

*Au lieu des six derniers vers, on lit les suivans dans quelques Manuscrits; ils ont même été imprimés anciennement dans un Journal que rédigeait M. Palissot, et se retrouvent dans la dernière édition de ses Œuvres,* 1809, *tom.* 3, *pag.* 483.

Maurepas fut heureux à l'ombre de nos Bois;
L'Amitié le suivit loin des Palais des Rois.
Nivernois, Flamarens, les Muses et les Grâces
Embellirent encor ses heureuses disgrâces.
Il cultiva Minerve en ses rians loisirs;
Il fit à ses Rivaux envier ses plaisirs.
Il mérita qu'un Roi, pour guider sa jeunesse,
Au fond de ses Déserts vînt chercher la Sagesse;
Plus grand par son exil qu'il ne le fut jamais,
Quand il eut dans ses mains le Trident des Français.

Suivez ce digne exemple; et loin des Diadèmes
Méritez des Jaloux, soyez Rois de vous-mêmes.
Honorez vos malheurs, rendez grâce aux Revers;
Et la Foudre, en tombant, n'a brisé que vos Fers.

# CHANT TROISIÈME.

## LE GÉNIE.

Il fut un Livre d'Or où jadis la Nature
De l'immense Univers a tracé la Peinture:
Les Mystères de l'Être y furent dévoilés;
L'Ame, les Élémens, les Globes étoilés,
Sans attendre l'effort de nos pénibles veilles,
Déployaient aux regards le Jeu de ces merveilles,
Et les Amours secrets de l'Aimant et du Fer,
Et les reflux de l'Onde, et les ressorts de l'Air.
Chaque lettre à nos yeux y traçait un Miracle;
Chaque regard pouvait y surprendre un Oracle.

Des prestiges de l'Art les Mortels amoureux
Daignaient à peine ouvrir ces Fastes lumineux;
La Nature en frémit, et sa main indignée
Brisa du Livre d'Or l'empreinte dédaignée;
Prompte à le dérober aux profanes regards,
Sa main en dispersa tous les feuillets épars
Sur les Monts chevelus, dans les Bois solitaires.
Les Antres, les Rochers en sont dépositaires.
Dans les Gouffres profonds les uns furent semés,
Les autres dans les Cieux volèrent enflâmés.

Dans le sein des métaux ce Livre encor respire,
Sur le front du Soleil on le peut encor lire;
Mais ce n'est qu'au Génie ardent, audacieux,
A chercher des Trésors sous les Mers, dans les Cieux;
A rassembler encor, loin des Cercles vulgaires,
De ce Livre égaré les divins Caractères,
A ravir, s'il se peut, à ces nobles débris,
Leurs augustes Secrets dont lui seul est épris.

Le Génie est Amant des Grottes, des Ombrages;
Des Ruisseaux égarés il cherche les Rivages;
Les antiques Buffons, les modernes Thalès
Aiment ces Bords secrets consacrés à Palès.
Sur la cime des Monts que les Sapins couronnent,
L'Ame prend la hauteur des Cieux qui l'environnent,
Par un Commerce heureux s'y mêle au pur Éther,
Et semble y respirer l'âme de Jupiter.
C'est de là que nos yeux sans voile, sans obstacle,
De la Nature entière embrassent le Spectacle.
C'est de là que, prenant un vol rapide et sûr
Jusqu'où le Ciel étend ses Pavillons d'azur,
Une Sphère à la main, la sublime Uranie,
De l'Olympe foulait la carrière aplanie,
Des abîmes du Ciel tentait la profondeur,
De la Terre inclinée allongeait la rondeur,
Depuis qu'un Verre, armant l'Œil de nos Zoroastres,
Fit descendre le Ciel et nous prêta les Astres.

Elle entraîne à son Char ce Peuple étincelant
D'Étoiles que nourrit un Feu pur et brillant;

Ce Soleil écoulé d'une Source première,
Astre d'Or qui répand des Fleuves de Lumière,
Et Mercure, et ce Globe aux rayons empruntés
Réparant l'Or du Jour par ses Feux argentés,
Vénus et Jupiter, Mars et le noir Saturne
Qui roule loin de nous son Globe taciturne,
Ce Flux et ce Reflux de l'Océan des Airs,
Ces Astres balancés dans leurs vastes Déserts,
Les fuites, les retours, les Cercles, les Ellipses
Des Feux, dont nos Calculs ont prédit les Éclipses.

Qu'il est beau de franchir, loin des vulgaires yeux,
Ces abîmes d'azur où nagent tant de Cieux !
Par quel rapide essor la sublime Pensée
Des prisons du Cerveau tout à coup élancée,
Suit-elle dans leur cours ces vastes Tourbillons
Qui tracent sur l'Éther d'invisibles Sillons ?
L'Homme a conquis l'Olympe, et ses mains souveraines
De ces Chars lumineux semblent tenir les Rênes.
Képler leur imposa ses immortelles Lois ;
O Merveilles ! Newton détermina leurs poids !
L'Astre enflâmé du Jour, fixe dans son Empire,
Est le centre immortel des Astres qu'il attire.
Vers un côté des Cieux dussent-ils peser tous,
Leur centre resterait dans son Globe jaloux.
Pourrait-il en sortir quand ce Globe rassemble
Quatre cents fois le poids de tant d'Astres ensemble ?
Telle on voit la Physique embrasser l'Univers,
Et sa hauteur n'a rien d'inaccessible aux Vers.

Voila donc tes essors, Dieu puissant du Génie!
Toi seul du Monde entier médites l'Harmonie;
Tandis que ce Vulgaire, obscur Profanateur,
Des éternels Secrets accuse la hauteur,
Au joug des Préjugés laisse courber sa tête,
Ou dédaigne l'Insecte, ou gronde la Tempête.

La Terre presse l'Onde en ses flancs altérés;
L'Onde nourrit les Airs ceints de Feux éthérés;
Ils enfantent ces Vents dont l'utile ravage
Roule ces torrens d'Air, ces Fleuves sans rivage,
Et sur les Champs d'airain de la Stérilité
Verse l'Or des Moissons et la Fécondité;
Aux veines des Rochers filtre, en vapeurs légères,
Ces Eaux, ces doux Trésors jadis Ondes amères,
Qu'attira le Soleil, qu'épurèrent ses Feux,
Et qu'épanchent des Vents les soufflés orageux.

Comment d'un Art frivole encenser les Prestiges,
Quand sur nous la Nature a semé ses Prodiges?
L'Air qui nous environne, invisible et présent,
Ce fluide subtil, élastique, pesant,
L'Air avec nous respire, agit, voit, parle, écoute.

O Voix, Fille de l'Air, dis-nous quelle est ta route?
Dis comment, du Larinx vers la Glotte élancé,
A l'aide du Palais ma langue a prononcé
Le son qui sur ma lèvre impatient d'éclore,
Diverge ses rayons, forme un Cône sonore,

Air lui-même, remplit tout l'Air de mes Accens,
Franchit la Pesanteur, roule au-dessus des Vents,
De Globule en Globule, ô rapide Merveille!
Attache ma Pensée aux fibres de l'Oreille.

Sous le nom des Zéphyrs, dans nos Jardins, semés,
L'Air promène des Fleurs les Esprits embaumés,
Et versant des parfums l'essence volâtile
Émeut de l'Odorat la membrane subtile.

Toi que le choc des Corps fait jaillir à nos yeux,
Tu nages dans les Airs, Océan radieux!
De Soleils en Soleils, tes lumineuses Ondes
Remplissent à la fois tout l'espace des Mondes.
C'est par toi qu'un Rayon, ô Prodige nouveau!
Peint la Nature entière aux voûtes du cerveau,
Et de l'Œil parcourant les humides Espaces
Y fixe des objets les mobiles surfaces.
L'Optique vint guider les crédules transports
De nos yeux qu'égaraient d'infidèles rapports,
Et voulut qu'à ses Lois nos regards répondissent,
Quand d'objets trop lointains les angles s'arrondissent.

L'Algèbre méditant ses calculs épineux,
Osa suivre un Rayon dans son vol lumineux.
Le Prisme qui l'arrête au bout de sa carrière,
Brise, et fait de son angle échapper la lumière,
De ces gerbes de feux divise les faisceaux,
Et surprend sept couleurs aux célestes Pinceaux.

CETTE Mer éthérée, ondoyante Ceinture,
Voile que de ses mains a tissu la Nature,
Courbe les feux du Jour, et de leurs traits brisés
Fait rejaillir sur nous les éclats divisés,
Quand l'Ombre accourt au centre, et que les flancs du Globe
Cachent le jour penchant, ou la blancheur de l'aube;
Et cet éclat des Airs, transparentes vapeurs,
D'une Nuit trop soudaine épargne les horreurs.

QUEL charme, en parcourant les Campagnes fleuries,
D'approfondir encor ces doctes rêveries!
Chaque objet vient tenter un œil observateur;
Un fruit tombe, et Newton conçoit la pesanteur.
C'est là que le silence instruisait Pythagore,
Xénophane, Platon, Leucippe, Anaxagore.
Peut-être la Nature, au sein mystérieux,
D'un Sage quelquefois trompa l'œil curieux:
Vains obstacles! tout cède aux veilles obstinées,
Et l'Étude s'éclaire au flambeau des Années.
Chaque Siècle en fuyant nous laisse ses progrès,
Et même l'Avenir nous prête des secrets.

TEL qu'on peint ce Mortel aux Grottes d'Amphitrite,
Près d'enchaîner le Dieu que son audace irrite;
A peine il voit Prothée endormi sur ses Bords,
Il s'élance, il le presse; inutiles efforts!
Sous mille aspects divers le seul Prothée en foule,
Tigre, Flâme, Torrent, gronde, embrase, s'écoule,
Transforme mille fois sa fuite et ses refus,
Revient et disparaît, se présente et n'est plus.

Mais instruit par les Dieux, l'intrépide Aristée
Saisit, presse, retient, fixe, enchaîne Prothée.
Tel encor le Génie, après d'heureux Combats,
Fixe, enchaîne, retient la Nature en ses bras.

Heureux qui des effets sait remonter aux causes,
Saisir d'un vol hardi les principes des choses,
Et d'un regard sublime entrevoir les accords
Des Élémens rivaux, et de l'Ame et des Corps!

Il sait qu'un Élément, terrible en sa puissance,
Jamais de son Rival n'ose altérer l'essence;
Que d'eux-même en secret immortels alimens,
Ils se réparent tous par d'heureux changemens.
Il voit que la Matière, à jamais divisible,
Même échappant aux yeux en poussière invisible,
Aux portes du Néant est plus loin d'arriver,
Que la Terre au Soleil n'est près de s'élever.

Rien ne périt, tout change, et mourir c'est renaître.
Tous les Corps sont liés dans la chaîne de l'Être.
La Nature partout se précède et se suit.
Voyez comme sa main des ombres de la Nuit
Teint lentement le Jour qui pas à pas recule,
Et semble les unir par un doux crépuscule.
Dans un ordre constant ses pas développés
Ne s'emportent jamais à des bonds escarpés.
De l'Homme aux Animaux rapprochant la distance,
Voyez l'Homme des Bois lier leur existence.

Du Corail incertain, né plante et minéral,
Revenez au Polype, Insecte végétal.
Sur l'Insecte étonnant l'Être se ramifie,
Et présente partout les germes de la Vie;
De son corps divisé soudain réparateur,
Il renaît plus nombreux sous un Fer destructeur.
Telle à nos yeux la Glace, en mille éclats brisée,
Rend mille fois l'image entière et divisée.

Où ne s'élance point le vol de ces regards,
Que n'a point obscurcis l'ombre de nos Remparts?
Ils savent à la fois, et profonds et sublimes,
Monter à ces hauteurs, descendre à ces abîmes;
Dans son cours lumineux suivre la Vérité,
Et se plonger au sein de la Divinité.
La Nature à ces yeux n'est plus qu'un seul Empire;
L'Or naît, l'Animal germe, et la Plante respire.
La plus vaste Baleine est pour l'immensité,
Dans une goutte amère, un atome jeté;
Et du vaste Océan la goutte qui s'écoule,
Autre Océan, nourrit d'autres Monstres en foule.

Entre deux infinis l'Homme en naissant placé,
Se voit de tous les deux également pressé.
A l'aide d'un cristal autrefois sable aride,
Sur des Peuples nouveaux s'il jette un œil avide,
Pour confondre ses yeux qu'effraya l'Éléphant,
Le Ciron l'attendait aux confins du Néant.

Du Néant à l'Atôme il voit l'espace immense;
Où l'Univers n'est plus, l'Univers recommence.

Aux profanes regards quels prodiges voilés
Sont aux yeux du Génie en foule révélés !
Lui seul de la Nature a surpris les Oracles,
De ses Règnes fameux assemble les miracles,
Et suivant Tournefort au sein d'Antiparos,
La saisit enfantant le Marbre et les Métaux.

Si du liquide Empire il tente les merveilles,
Des secrets de Thétis il enrichit ses veilles,
Voit l'empreinte des Mers aux angles des Vallons,
Et les pas de Neptune imprimés sur les Monts;
Suit d'un œil assidu leurs conquêtes paisibles;
Pénètre des reflux les ressorts invisibles,
Quand des mois et des ans les Astres combinés
Déterminent les Flots par leur Globe entraînés;
Soit qu'il médite encor les merveilles physiques
Du Métal aimanté, des Torrens électriques,
Dont l'active Vertu, Fille du pur Éther,
Roule, invisible aux yeux, dans les veines du Fer;
Soit qu'il porte ses pas sous l'antique Palmire,
A travers ces débris que l'Orient admire;
Soit qu'il ose chanter la fureur des Volcans,
Ces combats de la Flamme, et de l'Onde et des Vents,
Interroger leur Foudre égaré sous la Terre,
Ou demander aux Cieux les causes du Tonnerre;
Soit qu'il ose asservir aux traces d'un compas
De ces Globes errans les invisibles pas,
Ou franchir d'un regard neuf fois trois mille années,
Pour voir de tant de Cieux les courses enchaînées

Sur leur trace première en foule revenir,
Et d'un nouvel essor embrasser l'Avenir.

Que du faîte élevé des Temples de Minerve,
Il foule ces Grandeurs que l'Ignorance énerve!
Plein d'un calme sublime, il voit avec mépris
Ce néant agité dont les Cœurs sont épris.
Que dis-je? il ne voit plus leurs dédales d'intrigues,
Leurs tissus venimeux de complots et de brigues,
Et ces Cours où l'exil est le prix des vertus,
Et le stupide amas des trésors de Plutus.

Jamais un Homme assis au front des Pyrénées,
Qui dominent les Vents et les Mers effrénées,
Et d'où chaque regard qu'il lance dans les Airs
Y pénètre aussi loin que le vol des Éclairs,
Ira-t-il follement ensevelir sa vue
Dans les Joncs limoneux d'une Source inconnue,
Quand du Globe à ses pieds les spectacles épars,
Et les Mers et les Cieux appellent ses regards?

Heureux qui dans vos bras, Filles de Mnémosine,
Joint la fière Minerve à la tendre Euphrosine,
Et qui, même en ses Vers, Émule de Newton,
Tente un vol ignoré du Tasse et de Milton!
La Prose suit la Gloire à pas lents et fidèles,
Pour l'Immortalité les Vers seuls ont des ailes.

Ces Vers, au sein des Cours avec peine enfantés,
Naissent en foule aux bords des Ruisseaux argentés.

Le Silence en rêvant médite l'Harmonie,
Et l'Ombre solitaire enflâme le Génie.

Sublime Accent de l'Ame, ô Vers mélodieux,
Toi seul fus appelé le Langage des Dieux;
Ta fière Liberté fuit tous ces mots esclaves,
Et de nos vains respects les serviles entraves;
Et Toi seul, riche encor de tes antiques droits,
Sais traiter en égal la Majesté des Rois.

Mais qui saurait tracer l'invisible passage
Du profane Discours à ce divin Langage?
Quels ressorts inconnus, quels magiques attraits
En épurent les sons, en colorent les traits?
Et de quel feu divin cette Prose animée
S'échappe, en Vers nombreux tout à coup transformée.

Il est, il est alors de ces heureux momens
Où l'Ame entière éclate en doux ravissemens,
Voit, suit, respire, adore, embrasse la Nature;
Un Dieu secret l'agite, et l'enflâme et l'épure;
Le Mortel disparaît sous la Divinité,
C'est le Génie, Amant de l'Immortalité,
Qui des secrets divins fier et sublime Organe,
Rompt le timide joug du Langage profane.

Déja sont accourus ces tours harmonieux,
Ces Rimes, de nos Vers échos ingénieux,

Ces Repos variés, ces Cadences nombreuses,
Où l'Ame se déploie en des bornes heureuses;
Et ce feu du Génie épars dans l'Univers,
Brûle en se resserrant aux limites des Vers.

Voyez-le réunir ses Flammes dispersées
Dans ce foyer ardent, centre de ses pensées,
Et de là, s'échappant en lumineux Éclairs,
Enflammer les objets à ses rayons offerts.

Tel l'Acier arrondi, dans sa voûte brûlante,
Rassemble des Rayons la gerbe étincelante,
Soudain l'Œil étonné voit ces feux réunis
Fondre l'Or qui pétille, ou briser les Rubis.

Le Génie est un Dieu tout de gloire et de flâme;
L'Harmonie est sa voix, la Nature est son âme.
Son vol n'est limité ni des Cieux ni des Mers:
Ses ailes, ses regards embrassent l'Univers.
Il inspirait Virgile, Homère et Démosthènes,
Il éclatait dans Rome, il tonnait dans Athènes.

Il connaît l'Art divin d'instruire et de charmer;
Le Vrai, toujours sublime, est prompt à l'enflâmer.
Il ôse être lui seul l'Artisan de sa gloire;
On ne le vit jamais dérober la victoire,
Ni d'une aile étrangère empruntant les essors,
D'un succès mécanique arranger les ressorts.

La Gloire se refuse au servile délire,
Aux sons adulateurs d'une profane Lyre:
Mais un libre Génie au silence des Bois,
Seul, de la Renommée éveille les cent voix.

C'est là qu'à ses regards brillent sans imposture
Les traits, ces premiers traits qu'a semés la Nature;
Son Amant y saisit des pinceaux enchanteurs,
Et soumet la Pensée au charme des Couleurs.

S'il porte à la Beauté d'harmonieux hommages,
Sur les tiges des Fleurs il cueille ses images;
S'il peint l'éclat des Dieux et l'immortel Séjour,
Il trempe ses Pinceaux dans les flâmes du Jour;
S'il veut peindre le Sage au front calme et sublime,
D'un Cèdre vénérable il contemple la cime;
S'il égare un baiser, s'il enflâme un soupir,
Il attache à ses Vers les ailes du Zéphyr;
S'il peint l'Amour heureux, ses tendres rêveries
Dépouillent les Gazons et l'émail des Prairies;
S'il aime à soupirer d'amoureuses Douleurs,
Tourterelle plaintive, il dérobe tes pleurs.
Un Lac tranquille et pur, une Onde à peine errante,
Lui peint le calme oisif d'une Ame indifférente.
S'il tente les Volcans, il mêle dans ses Vers
Et le Bruit de la Foudre et le Feu des Éclairs.
S'il peint Mars irritant de féroces courages,
Il monte ses Accords sur le ton des Orages;
Ou dans les sombres Bois, il emprunte l'horreur
D'une affreuse harmonie aux Torrens en fureur.

Tantôt ces noirs Vallons où grondent les Ravines,
Tantôt ces doux Tempés, ces Retraites divines,
Bords peuplés de Zéphyrs, de Nymphes et d'Amours,
Dérobent le Génie au Tourbillon des Cours.

Amant de la Nature et varié comme elle,
Il sait peindre sans fard les traits de l'Immortelle.
Il est de ces Auteurs dont le vague pinceau
Voudrait de la Nature embellir le Tableau :
Même dans ses horreurs la Nature est sublime.

Ces Forêts, dont l'Hiver a secoué la cime,
L'Aurore qui s'éveille au milieu des frissons,
Et ses pleurs en cristal suspendus aux Buissons,
Ces Gazons attristés, que les frimas blanchissent,
Ces Torrens vagabonds, ces Rochers qu'ils franchissent,
Ces Eaux que l'Aquilon roule en voile ondoyant,
La Feuille qui dans l'Air voltige en tournoyant,
Plairaient mieux que Vénus, et les Grâces et Flore,
Dans les Vers de Bernis toujours prêtes d'éclore;
Toujours de la Nature il farde les portraits,
Et, même en la peignant, il n'a point vu ses traits.

La Nature en gémit; l'Art, ce tyran des villes,
Prête de vains succès à des Muses stériles.

L'Esprit, évaporé dans les Cercles bruyans,
Ne suit qu'un fol usage et des goûts ondoyans.
Mais, éprise des Bois et du Calme accueillie,
Lumineuse et profonde, active et recueillie,

L'Étude rêve, au sein des Antres écartés.
L'immortelle Nature y veille à ses côtés.
Le Génie à ses yeux s'enflâme et se déploie,
Puise dans ses travaux une sublime joie,
Aux profanes Jaloux dérobe ses plaisirs,
Pour rendre à l'Univers compte de ses loisirs.

La Gloire se nourrit du Silence et de l'Ombre.
Sans de profonds loisirs, et des veilles sans nombre,
Képler, Bayle, Descarte, et Corneille et Milton,
N'eussent jamais loin d'eux fait éclater leur nom.
Sans éveiller l'Envie inquiète, alarmée,
Long-temps ils méditaient leur vaste Renommée;
Mais ils laissaient à peine échapper leurs travaux,
Qu'un Éclat imprévu foudroya leurs Rivaux.

Avant que Jupiter éclate sur nos têtes,
Un Nuage long-temps médite les Tempêtes,
D'un Bitume orageux nourrit son vaste corps,
De la Foudre en silence amasse les trésors;
Riche d'Onde et de Flâme, il vole, éclate, tonne,
Et parcourt en grondant le Globe qu'il étonne.

Ah! qui n'a point l'amour de l'Ombre et des Forêts,
Vil profane, du Pinde ignore les secrets.

Bords Sacrés du Permesse, ô Grottes, ô Bocages,
Quel Dieu m'arrêtera sous vos divins Ombrages!
Nymphes du Mincius, rendez à mes transports
Les traces de Virgile empreintes sur vos bords.

Puissé-je, ô Tivoli, rêver dans tes Bois sombres,
Y consulter encor tes poétiques Ombres,
Et peut-être évoquer les Mânes radieux
De l'Amant de Glycère, et du Chantre des Dieux.
O quel charme d'errer aux Antres du Riphée!
D'y recueillir encor dans la Grotte d'Orphée,
Son Ame harmonieuse, et les nobles débris
D'un Luth qui mit en pleurs les Rochers attendris!

La Solitude inspire, et l'Ombrage recèle
Des poétiques Feux la sublime Étincelle.
Les antiques Forêts, leur vaste Liberté,
Prête aux Enfans du Pinde une heureuse fierté.
L'Enthousiasme épars dans leurs routes perdues,
Saisit de tous ses feux nos Ames éperdues.
Les Bois, les Prés, les Eaux, l'azur des Cieux ouverts,
Sont l'âme du Génie et la source des Vers.

Hésiode assoupi dans les Vallons d'Ascrée,
Sentit mieux des neuf Sœurs l'influence sacrée.
Pindare s'égarant sous les Bois de Cadmus,
De l'Ismène cent fois ravit les flots émus.
Théocrite fuyait les Murs de Syracuse
Pour éveiller sa Lyre aux sources d'Aréthuse.
Virgile préféra les bords de ses Marais
Aux Fêtes de Capoue, au Luxe des Palais.
Cicéron méditait dans les Bois de Tuscule;
Les Bois chers à Délie inspirèrent Tibulle.
Des Tumultes de Rome Horace épouvanté,
Redemandait toujours ce Tibur si vanté,

Ses Festins innocens, ses Mauves salutaires,
Et des Vallons sabins les antres solitaires.
C'est de là qu'insultant au Luxe des Romains,
Il peignait le Bonheur des champêtres Humains.

Ah! s'il n'eût point rêvé dans les Forêts d'Algide,
Aurait-il vu Pallas secouant son Égide,
De leurs Monts orgueilleux les Géans accablés,
Et le Styx s'agitant sous des Roseaux brûlés?
Sur les Glaces de l'Hèbre eût-il vu les Bacchantes
Parer d'affreux Serpens leurs têtes menaçantes,
Ou l'âme de Caton échappant à César,
Lorsqu'il traînait le Monde et les Dieux à son Char?

O Muse! ô docte Ivresse! ô Fureur libre et sainte!
C'est toi qui des Cités fuyais l'ombre et l'enceinte,
Quand, pour donner aux Grecs d'harmonieuses Lois,
Homère osa chanter les Querelles des Rois.
Tu livrais la Nature à son vol sans limite,
Que l'Esprit n'ose atteindre, et qu'en vain l'Art imite.
Quel feu! quels traits divins! quels sublimes pinceaux!
Quels dessins variés d'innombrables Tableaux!
L'Univers se peignait dans cette âme profonde,
De naïves beautés source à jamais féconde.

Par lui, Minerve coule aux lèvres de Nestor;
L'Amour pleure aux Adieux de l'Épouse d'Hector;
Le jeune Astyanax sur le sein de sa Mère
Se rejette, effrayé du Casque de son Père;

Andromaque se trouble à ces naïves peurs ;
Elle jette un sourire, hélas ! mêlé de pleurs.
O plaintive Andromaque ! ô touchantes alarmes !
Quel Barbare oserait vous refuser des larmes !

Si de la jeune Hélène il colore les traits,
S'il peint de Calypso la Grotte et les Attraits,
De grâces et de fleurs, il sème leur Peinture.
Quand sa main, de Vénus a tissu la Ceinture,
Sa main entrelaça les Baisers, les Langueurs,
Les Jeux, le Souris tendre et les molles Rigueurs.
Ses Vers coulent, plus doux qu'une Naïade errante,
Promenant sur des Fleurs son Onde transparente.

Mais s'il fait éclater les Trompettes de Mars,
J'entends le choc affreux des Guerriers et des Chars ;
Tout s'arme, tout combat, tout respire Bellone.
Le Xante dans ses Vers gronde, écume, bouillonne,
Roule, avec les Débris, les Casques et les Morts,
Ce formidable Achille insultant à ses Bords.
Voyez le fier Ajax couvert d'ombre et de poudre,
Défiant Jupiter, et le Jour, et la Foudre ;
Voyez ce Dieu tonnant sur les Astres assis,
Et le front immortel courbant ses noirs sourcils
Qui balancent les Cieux et la Terre ébranlée.

Ses Vers étincelans sont une flâme ailée
Qui dérobe à l'Oubli ses rayons éclatans,
Et s'envole au-delà des Siècles inconstans.

Bords sacrés du Mélès, il vous dut ces images,
Et ce feu créateur qui ravit nos hommages.
L'Homère qui chanta les Bocages d'Éden,
Ce Milton si fameux, Waller, Pope, Dryden,
N'eussent point de leurs Vers illustré l'harmonie,
Si Palès n'eût jamais caressé leur Génie.

O Vaucluse! ton Onde est rivale des Mers;
Pétrarque, de ta source a vu couler ses Vers.
Il dut moins son Génie aux doux charmes de Laure,
Qu'à des Champs parfumés des haleines de Flore.

Moi-même quelquefois au sein des Bois altiers,
Je m'ouvris d'Hélicon les pénibles sentiers.
Ces Bords, que n'ont jamais foulés des pas vulgaires,
Accueillaient mes regards noblement téméraires.
J'échappais aux Mortels disparus à mes yeux,
Et je ne voyais plus que le Pinde et les Cieux.
Daphné me couronnait de ses tiges fécondes.
Permesse autour de moi semblait rouler ses Ondes.
Mes Sens étaient émus; et mon Cœur agité
Respirait l'Ambroisie et l'Immortalité.
Ma tête s'enflâmait des rayons du Génie;
Érato, Calliope, Euterpe, Polymnie,
M'entraînaient tour à tour dans leur sacré Vallon;
A travers des Lauriers j'y voyais Apollon
Assis au pied d'un Antre éclairé de sa gloire,
S'appuyant d'une main sur sa Lyre d'ivoire.
Ses Nymphes l'entouraient; leur groupe ingénieux
Frappait l'Herbe, en dansant, de pas harmonieux:

De Sylvains et d'Amours elles étaient suivies.
Quels sons venaient frapper mes oreilles ravies ?
Les Feuilles se taisaient ; Zéphyr n'osait voler,
Et même à ses Roseaux l'Onde n'osait parler.

Là, j'entendais encore une voix plus charmante ;
La plus douce Harmonie est la voix d'une Amante.
Que de fois unissant ma Lyre à ses Accords,
Du nom d'Adélaïde ai-je ravi ces Bords ?
Écho le répétait, à l'envi de ma Lyre,
De Coteaux en Coteaux, de Zéphyre en Zéphyre.

Ombres qui voltigez autour des Arbrisseaux,
O Grottes ! ô Forêts ! ô fraîcheur des Ruisseaux !
Riantes Voluptés, délices des Campagnes,
Des Muses, des Amans vous êtes les Compagnes.

A l'aspect des Hameaux tous les Cœurs excités
S'envolent des Palais, s'échappent des Cités.

Tel nous voyons ce Fleuve, au sein des Murs qu'il lave,
De fange profané, roulant une Onde esclave,
Et s'indignant du joug offert de toutes parts ;
Impatient, il fuit de serviles remparts,
Et, libre de ses fers, court épurer ses Ondes
Au sein des Bois altiers et des Plaines fécondes.

Tel lui-même nous voit de ses Rives épris,
Loin d'une Ville esclave, épurer nos esprits.

Aux Grottes de Palès, Minerve aime à descendre;
C'est là que de plus près un Mortel peut l'entendre.

Là ne circulent pas ces tourbillons musqués
Dont nos Cercles divins sont toujours offusqués;
Tous ces légers Mortels, ces Têtes inquiettes,
Pleines d'Ennui, d'Orgueil, et d'Ambre et d'Ariettes,
Essaim tumultueux, Insectes turbulens,
Dont l'aile ose effleurer le flambeau des Talens :
Ni ces jeunes Beautés, troupe folle et divine,
Qui, la navette en main, jugent Pope et Racine;
Ni ces graves Censeurs, importans sourcilleux,
Qui blessent chaque Vers d'un regard pointilleux.

Là n'est point ce Crésus, dont la riche Indolence
Daigne attacher Minerve au char de l'Opulence,
Et dictant son Éloge aux Enfans d'Apollon,
D'un coup-d'œil protecteur insulte l'Hélicon.

Là n'est point ce vil Grand, dont la froide manie
Veut éteindre à jamais les flâmes du Génie,
Et prétend qu'un repos, obscur et clandestin,
Ordonne de la Gloire et dicte son destin.
Du seul bruit des Grandeurs son oreille assourdie,
Rejette les Concerts d'une Muse applaudie.
Il traite d'insensé le Langage des Dieux;
L'Immortalité même est un crime à ses yeux.

Dieux! ne le vois-je pas, dans sa fureur atroce,
Et des Brigands du Nord reste impur et féroce,

Fier de ne rien connaître et de tout mépriser,
Arracher une Lyre, et prompt à la briser.....

Ah ! Barbare, suspends tes coups et tes blasphèmes!
Diomède insensé, tu blesses les Dieux mêmes !
Tiens, et lis sur le front des Talens indignés
La honte des Mortels qui les ont dédaignés;
Vois-y la tienne écrite, et poursuis si tu l'oses.
Pourquoi, Serpent jaloux, empoisonner ces Roses,
Ces Lauriers qu'aux Vertus préparèrent nos mains?
Les Talens sont des Dieux nés parmi les Humains.

Eh ! qu'estimes-tu donc, Ame stupide et fière,
Qui n'as rien d'élevé qu'une ignorance altière ?
Dis; serait-ce des Rois dans la pourpre obscurcis,
Aux pleurs des Malheureux par mollesse endurcis?
Serait-ce des Chasseurs turbulens et stupides
Qui partagent l'instinct de leurs Meutes rapides ?
Sont-ce des Courtisans, Animaux venimeux,
Et dans l'art de ramper indignement fameux ?
Sera-ce un Politique, ambitieux Ministre,
Immolant tout l'Empire à sa grandeur sinistre ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Fatigué de repos, de mollesse vaincu,
Vis sans avoir pensé, meurs sans avoir vécu;
On pourrait t'imiter; sans doute il est facile
De traîner loin des Arts une Enfance imbécile,
D'envelopper ses jours dans un lâche sommeil,
De s'endormir enfin sans espoir de réveil.

Mais si tu veux des Arts me dérober la flâme,
M'éteindre leurs clartés, Barbare, éteins mon Ame.
Eh ! que faire d'une Ame, inutile fardeau,
Qu'alors de mille erreurs obscurcit le bandeau ?
Sombre, aveugle, rampante, obscure et profanée,
De l'essence des Dieux semble-t-elle émanée ?

C'est elle qui donna des Lois aux Nations,
L'Homme voit, pense, agit et marche à ses rayons.
C'est Dédale échappé des murs du Labyrinthe,
Et bravant de Minos les fers et la contrainte.
L'Esprit ne connaît pas de vulgaires liens,
La Grandeur a ses droits, mais la Gloire a les siens.
La Gloire est immortelle, et la Grandeur expire ;
L'une règne à jamais, où l'autre est sans empire.
Le grand Homme expirant donne ses Loix au Sort,
Il meurt, pour enchaîner et l'Envie et la Mort.
Des Siècles qu'il soumet sa grande Ombre est suivie,
Au-delà de ses Jours il commence sa Vie.

Dans ses nobles Destins, le Génie est pareil
A ce brillant Oiseau, digne Fils du Soleil ;
Lui-même il se consume, et certain de renaître
Du feu qui le dévore, il prend un nouvel Être.

Trente Siècles roulans sur les frêles Mortels,
Entraînant les États, les Trônes, les Autels,
Loin d'engloutir Homère en leur course profonde,
N'ont fait que l'élever sur les débris du Monde.

Qu'enviait Alexandre au Vainqueur des Troyens?
Était-ce des Exploits effacés par les siens?
Fut-ce l'éclat, le sang d'une immortelle mère?
Non, aux Destins d'Achille il n'envia qu'Homère.
C'est le vœu d'un Héros attesté par ses pleurs;
O Regrets généreux! ô sublimes Douleurs!

Des Vainqueurs précédaient Ulysse, Hector, Achille;
Ils n'eurent point d'Homère : éclat vain et stérile!
Leur Gloire s'éteignit dans les flots du Léthé;
Et mourir inconnu, c'est n'avoir pas été.

Les Peuples, les Remparts, les Rois, les Tombeaux meurent.
Tout fuit, tout disparaît; et nos Lyres demeurent;
Nos Lyres, nos Écrits, sublimes Conquérans,
Des Empires vaincus affrontent les Tyrans.
L'Arabe vagabond foule à ses pieds Athènes;
A-t-il pu conquérir Sophocle ou Démosthènes?
La Ville de Minerve échappe à ses débris,
Et plus superbe encor règne dans leurs Écrits.

Rome! que t'a servi tout l'éclat de tes Armes?
Mais le Génie encor te défend par ses Charmes:
Qu'un Empire est heureux quand ses Murs triomphans
Du Génie et des Arts nourrissent les Enfans!
Qu'un Mortel est divin quand sa grandeur suprême
Est d'immortaliser sa Patrie et soi-même,
Et de leur Gloire au loin semant le Souvenir,
Aux Bords qui l'ont vu naître enchaîner l'Avenir!

Ce bonheur généreux, un Barbare l'ignore;
Il consent que l'Oubli pour jamais le dévore.
Cet amour de la honte, et ce lâche attentat,
Sont au rang des Forfaits que doit punir l'État.
La Gloire est un fardeau qui pèse à sa faiblesse.
Briller, c'est l'obscurcir; et tout éclat le blesse.
Ainsi Caligula, Domitien, Néron,
Déchirèrent Virgile, Homère et Cicéron.
Eh! quels étaient leurs Droits? leurs Droits étaient le Crime,
Dont l'œil sombre déteste un éclat légitime.

Laisse ces Cœurs affreux : ils sont nos Ennemis.
Regarde les Héros, tous furent nos Amis.
Scipion, Périclès, César, Pompée, Octave,
Médicis et Léon, la Fille de Gustave,
Et ce grand Frédéric qui, dans le sein de Mars,
Le Tonnerre à la main, caresse encor les Arts.

Peut-être un Dieu jaloux nous ferme leur Carrière;
Mais reviens sur tes pas et regarde en arrière.
Eh quoi! ton âme sombre et tes yeux éblouis
N'osent-ils contempler le Siècle de Louis?
Ce Règne étincelant de Génie et de Gloire
Attachait à nos Lys les Arts et la Victoire.
Clio savait alors, d'un éternel Burin,
Graver les Noms fameux dans ses Fastes d'airain;
Et dans sa Coupe d'or, l'auguste Poésie,
Aux sublimes Vertus présentait l'Ambroisie.
Louis, Amant des Arts, grand même en ses plaisirs,
Les reçut à sa Cour, leur fit d'heureux loisirs.

Des Talens adorés Persécuteur injuste,
Vois briller à la fois, dans cette Cour auguste,
Bossuet, Fénélon, Racine, Despréaux,
De l'altière Ignorance invincibles fléaux.
Alors des Courtisans Boileau fut l'Aristarque;
Racine à Marly même introduisait Plutarque;
Racine, dont la Muse et les tendres Douleurs
Ont des yeux de son Roi fait couler tant de pleurs.
Rodogune y marchait rivale d'Athalie;
Molière y sut conduire et Tartuffe et Thalie.
La Fontaine, sublime en ses naïvetés,
Laissa couler des Vers par les Grâces dictés.

Alors nos demi-Dieux, Condé même et Turenne,
Descendaient de l'Olympe aux bords de l'Hypocrène.
Et Corneille et Louis, les Savans, les Guerriers,
Marchaient d'un pas égal, ceints des mêmes Lauriers.

Quel spectacle de voir ces Têtes immortelles
Se prêter leurs rayons, mêler leurs étincelles,
Éclairer, embellir la plus noble des Cours,
Et tous ces grands Destins y commencer leur cours!
Les Muses devançant nos Légions altières,
Ont de la France alors reculé les Frontières;
Et leurs mains ont porté les Conquêtes des Arts
Où n'ont jamais atteint les Conquêtes de Mars.

Louis sut qu'un Héros n'est pas long-temps illustre,
Si du flambeau des Arts il n'emprunte son lustre;

Et son Règne, fertile en Esprits excellens,
Par de nobles Bienfaits implora leurs Talens.

Tous ces Lauriers rivaux que ses mains cultivèrent,
Pour ombrager sa tête en foule s'élevèrent.
Des Arts qui l'entouraient la sublime clarté
Fit rejaillir sur lui leur immortalité.

Oses-tu démentir le plus grand des Monarques,
Et ce Règne, vainqueur de l'Envie et des Parques,
Où le Français, rival des Grecs et des Latins,
A de Rome et d'Athène assemblé les Destins?
Vois Lysippe et Myrron, Scopas, Vitruve, Apelle,
Renaissant à la fois, quand Louis les appelle.
Là, Mansard dessina ces Portiques divins;
Ici Le Nôtre à Flore éleva ces Jardins.
Là, Pomone attendait l'œil de la Quintinie;
Là, Pujet sur le Marbre a soufflé son Génie.
Lebrun peignait alors d'une immortelle main
Ces deux Héros vainqueurs du Granique et du Rhin.
Lebrun, digne en effet de tracer leur image,
De la Terre avec eux sut partager l'hommage.

O Nom que l'Art d'Apelle a deux fois consacré,
Puisses-tu par ma Lyre être encore illustré!
Puisse l'amour des Arts qui brûle dans mon âme,
Se tracer vers l'Olympe une route de flâme!

Siècle des vrais Talens par Louis caressés,
Beaux Jours de nos Aïeux, seriez-vous éclipsés?

Ombre du grand Rousseau, pardonne à ta Patrie
L'Arrêt d'une Thémis que ta Gloire a flétrie ;
Et que du moins un Siècle ouvert par Richelieu,
Donne en fermant son cours Voltaire et Montesquieu,
Nobles et derniers Fruits du plus brillant des Ages !
Ainsi pour réparer ses antiques feuillages,
Un Palmier que la Terre a vu briller long-temps
Jette encor deux Rameaux, honneur de ses vieux Ans.

O France ! en demi-Dieux serais-tu moins féconde ?
Souviens-toi d'éclairer, ou de venger le Monde.
Tels furent tes Destins : qu'ils sont loin de nos vœux !
D'Ancêtres immortels trop indignes Neveux,
Nous rejetons l'espoir d'une Palme rivale.
Ah ! couvrons de Lauriers ce honteux intervalle.

Ce desir de la Gloire est fait pour les grands Cœurs ;
Un repos dédaigneux, de superbes langueurs,
Des Esprits énervés sont l'indigne partage.
Les veilles, les travaux, voilà notre héritage ;
Ce Présent fugitif dont tu parais jaloux,
Saisis-le si tu peux ; l'Avenir est à nous.

Que dis-je, l'Avenir ? si ta sombre furie
Éteignait ces Mortels, flambeaux de la Patrie,
Sais-tu dans quelle horreur, dans quelle obscurité
Ton Siècle ténébreux serait précipité ?

Vois ces Jours effrayans, vois ces Règnes funèbres,
Et ces Forfaits, Amans des aveugles Ténèbres.

Tout ce chaos affreux de prestiges, d'erreurs,
Et d'un Siècle ignorant les absurdes fureurs.

Veux-tu nous replonger dans la nuit de ces Ages
Où l'Erreur nous armait pour de saints Brigandages;
Et courant par le Meurtre honorer les Autels,
Crut, en les égorgeant, convertir les Mortels?

Veux-tu nous ramener ce Jour trop lamentable,
De tant d'Assassinats complice épouvantable,
Où le Zèle en fureur, levant ses Étendards,
Ordonna le Carnage, aiguisa les Poignards.
Qu'il périsse, ce Jour! que les Nuits les plus sombres,
Qu'un Silence éternel l'accablent de leurs ombres!
Qu'il devienne incroyable à la Postérité!
Que dis-je? ah! s'il se peut, qu'il n'ait jamais été!
Hélas! deux Rois tombés sous un Fer parricide,
Attestent de ces Temps l'ignorance homicide.
Apprends que les Arts seuls écartent ces Revers,
Et ces voiles sanglans dont nous fûmes couverts.

Ah! s'il est un Barbare, un cœur dur et farouche,
Qu'irritent les neuf Sœurs, et que nul Art ne touche,
Ce Tigre que nos Chants n'apprivoisent jamais,
Porte en son cœur d'airain le germe des Forfaits.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

O vous! Morts radieux, mes Guides, mes Flambeaux,
Je vous suis en Rival; j'embrasse vos Tombeaux;

Je jure sur votre Urne, et j'atteste vos Mânes,
De ne jamais ramper sous des Destins profanes.

Et vous qui, d'un regard sublime et caressant,
Daignâtes m'éclairer, me sourire en naissant,
Je m'abandonne à vous, Beaux-Arts, Dieux que j'encense;
Des Trésors fugitifs vous réparez l'absence,
Vous élevez nos cœurs, vous charmez nos ennuis,
Et les tourmens du jour, et les veilles des nuits.
Vous n'offensez jamais les yeux de la Sagesse;
La Liberté vous doit peut-être sa noblesse;
Vous prêtez à l'Amour ses traits les plus heureux;
(L'Amour devient sublime en des Cœurs généreux;)
C'est lui qui le premier fit naître l'Harmonie;
Ses regards ont prêté des flâmes au Génie.
Muses, suivez l'Amour à travers nos Forêts;
Il chérit comme vous ces Ombrages secrets.
Une Muse sublime et rejetant l'insulte,
Fuit du Palais des Grands l'écueil et le tumulte.

Voit-on le Rossignol perdre ses doux concerts
Sur des Rochers battus et des Vents et des Mers?
Non, ses accords divins, libres dans un Bocage,
Charment les Dieux, les Airs, le Silence et l'Ombrage.

# CHANT QUATRIÈME.

## L'AMOUR.

### I.

Tout s'anime au Printemps; ses douces influences
Font du sein de la Terre éclore les Semences;
Mais aux Champs émaillés il prête moins de Fleurs,
Qu'il ne sème d'Amours et de Feux dans les Cœurs.
Les Nymphes, les Gazons, les Amours reparaissent;
Complices de leurs Jeux, les Ombrages renaissent.
Les Baisers caressans voltigent dans les Bois;
Tout s'enflâme, tout cède aux amoureuses Lois.
L'Air, principe éternel; Vénus, âme du Monde,
Versent dans chaque germe une chaleur féconde.
L'hiver ne retient plus le Pampre impatient;
Bacchus est sous l'écorce et l'entr'ouvre en riant;
La Volupté lascive et ses flâmes brûlantes
Circulent dans les Fleurs, dans les Bois, dans les Plantes;
Les Troupeaux ont leurs jours destinés à Vénus,
Et les feux de l'Hymen leur sont même connus.
L'Air humecte de pleurs le sein des Prés arides,
Flore laisse échapper ses Roses moins timides.
Tels furent les beaux Jours du naissant Univers,
Jours long-temps respectés des farouches Hivers.

Tel brilla ce Printemps dont le premier sourire
Fit du sombre Chaos disparaître l'Empire,
Quand l'Homme déployant un front impérieux,
Vit l'Aurore éclater aux barrières des Cieux.

Age d'Or, Siècle heureux, ô Jours de l'Innocence!
Jours qu'altéra bientôt la profane Licence.
Age d'Or, par nos vœux tant de fois rappelé,
Serais-tu pour jamais dans les Cieux envolé ?
Pour les tristes Humains n'est-il plus d'espérance?
N'auront-ils du Bonheur qu'une frêle apparence?

Je ne regrette point ces Zéphyrs enchanteurs,
Cet Hymen éternel et des Fruits et des Fleurs,
Ces Plaines que le Soc n'eut jamais fatiguées,
Ces Moissons sans culture aux seuls vœux prodiguées,
Ni des Cieux toujours purs, ni des Champs toujours verds,
Ni des Jours ni des Biens sans terme et sans revers;
Je regrette à jamais cette pure Sagesse,
Aimable sans licence, austère sans rudesse,
Parlant avec les Dieux, instruisant les Humains,
Dans un fertile Champ cultivé de ses mains.
Je te regrette encore, Égalité première,
Que mon cœur respirait même avant la lumière;
Je regrette ces Feux, ce Génie épuré,
Que les Flambeaux de l'Art n'ont que trop égaré.
Je te regrette, Amour, alors sans imposture;
Amour, toi le premier des cris de la Nature,
Toi qui te vis changer par l'Hymen rigoureux,
En Devoir, en Serment, en Parjure amoureux.

La Nature assembla de ses mains éternelles
Les deux premiers Amans, ces Cœurs purs et fidèles;
Ils s'adoraient sans art, sans feinte, sans remords :
Un Ciel toujours riant éclaira leurs transports.
Et les Feux les plus purs de la voûte azurée
L'étaient bien moins encor que leur flâme épurée.
Les Cœurs tendres s'ouvraient à de tendres aveux ;
On ne rougissait pas d'aimer et d'être heureux.
Mais dans les Cœurs bientôt les soupçons s'éveillèrent;
Les Amours ingénus en pleurant s'envolèrent.
Bientôt les Préjugés amenant les Égards,
On mesura leurs pas, on compta les regards.
Hélas! rompant des Cœurs la douce intelligence,
On surprit leurs soupirs et même leur silence;
Tout devint criminel par le Crime des Loix.
Coupables avec art, et malheureux par choix,
Insensés, est-ce à nous d'altérer la Nature,
De changer en vertu la feinte et l'imposture ?
Quand les premiers Humains respiraient la candeur,
L'Amour était sans voile et non pas sans pudeur.
On ne vit point alors une Amante ingénue
Mentir à son cœur même et rougir d'être nue.
Pourquoi se dérober aux yeux de son Amant ?
Le voile est un mensonge, et l'obstacle un tourment.
Malheur à la Beauté dont la trompeuse adresse
Trafiqua le baiser et vendit la tendresse !
L'Hymen suivit de près ce commerce imposteur;
Du prix de ses trésors il crut payer un cœur;
Entouré des Sermens, des Égards, des Parjures,
Éteignit de l'Amour les flâmes les plus pures,

En des jours fastueux changea ses douces nuits,
Recueillit les Soupçons et sema les Ennuis.

## II.

De l'ombre des Soupçons ma candeur s'effarouche,
Même en les prononçant je crois flétrir ma bouche.
Je m'échappe d'un cœur dont ma flâme a douté :
C'est un Fruit qui n'a plus sa naïve beauté.
Tout voile me déplaît dans le cœur d'une Amante;
Que le Jour soit moins pur, l'Onde moins transparente!
L'Amour est un Enfant; ses Jeux sont indiscrets;
Il laisse avec son âme échapper ses secrets.
Sa naïve imprudence est cent fois préférable
Aux replis tortueux d'un cœur impénétrable.
Dut l'Amour s'assoupir dans un calme trop doux,
Craignons de l'éveiller par les dépits jaloux.

Amans, loin de vos Feux écartez ces Ombrages;
De légères vapeurs fomentent les Orages.
Dès qu'une Ame est ouvertè au souffle des Soupçons,
L'amoureuse Ambroisie est changée en Poisons;
Et Vénus chaque jour, par de lentes atteintes,
Voit ses Myrtes flétris et ses Flâmes éteintes.

## III.

C'est là que de Vénus l'amoureuse indolence
Respire mollement l'air, l'ombre et le silence,
Dès que Flore échappée aux fureurs du Verseau,
Du Printemps qui renaît parfume le Berceau.

Déja, du triste Hiver réparant les outrages,
Nos Bois aux doux larcins vont prêter leurs ombrages;
Venez, tendres Amans; les Grottes, les Forêts,
Du Dieu que vous servez sont les Temples secrets.
Il aime à s'égarer sur l'émail des Prairies,
Et leur calme entretient ses douces rêveries.
Là ce Dieu des Baisers, sans erreur, sans bandeau,
A le Myrte pour Dais, et l'Ombre pour Rideau.
Dès qu'Amour y répand sa flâme enchanteresse,
Une Source, un Zéphyr, une Rose intéresse.
Il vole autour de nous sur l'aile des Oiseaux,
Il germe avec ces Fleurs, il coule avec ces Eaux.
Dans ces Prés amoureux, nos Tircis, nos Philènes,
Ne ravirent jamais d'infidèles Hélènes;
Et Danaé jamais, ivre d'un vain Trésor,
N'a vendu ses Faveurs aux Caresses de l'Or.

Les ailes du Plaisir agite nos Fougères,
La foi repose encore au sein de nos Bergères;
Sans avoir de Boucher fait mentir le Pinceau,
Leurs Peintres sont nos cœurs, et leur glace un ruisseau.

Riches de leurs attraits, belles sans imposture,
Pékin n'a point tissu l'éclat de leur parure.
Dulac ne leur rend pas, comme aux teints empruntés,
Des roses sans pudeur et des lys effrontés.
Aiment-elles? jamais ces commerces de flâmes
A de perfides mains ne livrèrent leurs âmes;
Et jamais d'un jaloux le regard ombrageux
N'interroge un Gazon, complice de leurs jeux.
Richelieu n'y vint pas semer des feux volages;
Villars n'a point souillé l'abri de ces feuillages;
D'un luxe efféminé ces Gazons inconnus
N'offrent des lits de fleurs qu'aux Amours ingénus.
Lits de pourpre et de soie, Alcoves fastueuses,
C'est à vous d'inspirer ces ardeurs monstrueuses.
Hélas! baignés de pleurs, ou fatigués d'ennuis,
Vous ignorez l'Amour, ce doux charme des Nuits.
A peine quelquefois la vaine erreur d'un Songe
Vous laisse du bonheur entrevoir le mensonge.

Les Heures, les Saisons, entrelaçant leurs mains,
Ne parlent que d'Amour aux champêtres Humains.
Zéphyr nous rend Vénus sur des ailes de rose,
Et du Nectar des Fleurs le doux Printemps l'arrose;
Quand l'Été rend la Faux à l'Amant des Guérets,
Il chante encor Vénus en dépouillant Cérès.
Il chante, et du Berger l'harmonieuse adresse
Sur un frêle Roseau fait parler sa tendresse;
Mais l'Automne, riant sur les Coteaux voisins,
Mêle aux flâmes d'Amour l'ivresse des Raisins.

L'Hiver a ses plaisirs. Quand la triste froidure
Détruira ces Bosquets, ces lambris de Verdure,
La voûte des Rochers pendans sur les Vallons,
Offre aux Hameaux voisins de rustiques Salons,
Où les débris du chanvre et des vertes feuillées
Éclairent d'un feu lent les champêtres Veillées,
Quand, au bruit des fuseaux, leurs Contes fabuleux
Trompent les longues nuits des Hivers nébuleux.

Doux loisirs, Champs heureux, dont les Fleurs, les Ombrages,
Ne connurent jamais la Cour et les Orages!
Asile de l'Amour par Minerve habité,
Retraite du Génie et de la Volupté,
Bois, Fontaines, Vallons, invitez mon Amante!
Gazons mystérieux, et toi, Grotte charmante,
Où mes Chants défiaient l'Amant de Coronis,
Grotte où Vénus sans doute a conduit Adonis,
Quand pourrai-je en ton sein, caressé du Mystère,
Avec ma seule Amante amener tout Cythère;
Et mêlant nos Soupirs, nos Baisers, nos Sermens,
Entrelacer l'Amour dans nos embrassemens?
Ah! qu'alors tu verrais sur nos lèvres brûlantes
Errer avec nos cœurs ces plaintes caressantes,
Ces accens du plaisir, ce murmure enflâmé,
Et cette mort qu'exprime un silence pâmé!
Non, la Colombe instruite aux plus douces caresses,
Jamais ne sentit mieux leurs brûlantes ivresses.
Grotte aimable, où deux Cœurs, plus tendres, plus heureux,
Dans tes Ombres jamais n'ont épanché leurs Feux,

Que de tant de baisers ta mousse confidente
N'en révèle jamais une trace imprudente ;
Mais que ce doux instant, source de mes beaux Jours,
Aux Destins de Fanni m'enchaîne pour toujours !

Pour toujours !.... Ah ! Vénus ! quel serment ! quel langage !
Le croirai-je ? est-ce moi qu'un nœud paisible engage ?
Moi qui, plus agité que l'Onde et les Roseaux,
Ai tant de fois d'Amour rompu tous les Réseaux,
Et qui, pour mieux fixer le caprice des Belles,
Empruntais du Zéphyr l'inconstance et les ailes ?
J'aime, et d'un Feu si pur, que Tibulle et Gallus,
Et La Fare inspiré des regards de Caylus,
Ne sentirent jamais ces brûlantes ivresses !
Oui, mes vœux ont fixé leurs volages tendresses ;
Si je porte des Fers, mon cœur les a choisis ;
Eh ! qui n'eût point aimé l'Amante de Mysis !
Mysis ! ô nom charmant que sa bouche adorée
Soupire quelquefois sur ma bouche enivrée !
O Mysis ! ô Fanni ! noms chers, que désormais
Des liens de baisers uniront pour jamais.
Aux fureurs du Tombeau si la Parque vous livre,
Dans mes tendres Écrits Vénus vous fait revivre.

Mais quel bruit vient troubler ma Lyre et mes Accens ?
L'Enthousiasme a fui, comme un léger encens.
J'entends de douces voix par l'Écho répétées,
Et je vois à travers ces feuilles agitées
Les Nymphes de Palès et les Amours badins,
En groupes voltigeans errer dans ces Jardins ;

Lise animant leurs Jeux, plus vive qu'une Abeille,
De Flore à ses Amans dispute la Corbeille.
Lise a d'un jeune Api la vermeille fraîcheur,
L'éclat même du Lys envîrait sa blancheur;
Mais Lise aurait en vain les charmes de Pandore,
Lise n'est point Fanni, c'est Fanni que j'adore.
Chère Amante! reçois mes Baisers et mes Chants;
Qu'ils soient comme nos Feux, sublimes et touchans!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

FIN DES FRAGMENS DU POËME DE LA NATURE.

# TRADUCTIONS.

# TRADUCTIONS.

## DÉBUT DE L'ILIADE (1).

Muse, chante avec moi la Colère implacable (2)
Qui, servant des Destins l'Arrêt irrévocable,
Dans les Champs d'Ilion; sous ses fameuses Tours,
Livra tant de Héros à la faim des Vautours,
Du jour que s'enflamma la querelle homicide
D'Achille, fils des Dieux, et du superbe Atride.

Quel Dieu vint les armer? Apollon, ce fut toi
Qui fis payer aux Grecs le Crime de leur Roi (3).
Le fier Agamemnon, par un refus sinistre,
Avait du Dieu vengeur insulté le Ministre;
Lorsque des Fils d'Atrée abordant les Vaisseaux,
Un Sceptre en main, le front ceint d'augustes bandeaux,
Chrysès vint demander aux Princes de la Grèce
Une Fille, l'espoir de sa triste vieillesse.

« Atrides, et vous Grecs, généreux combattans,
» Puissent enfin les Dieux, de l'Olympe habitans,
» Vous ramener vainqueurs au sein de la Patrie!
» Mais daignez rendre hélas! une Fille chérie
» A mes Dons, à mes Pleurs, au Ministre sacré
» Du Dieu, dont l'Arc terrible est au loin révéré. »

Il dit. L'or qu'il présente, et les larmes d'un Père,
Et d'un Prêtre des Dieux l'auguste caractère,
Font pencher tous les Grecs au conseil le plus doux :
Mais Atride, lui seul, inflexible et jaloux,
Comblant ses durs refus de menaces, d'outrages,
« Téméraire Vieillard, fuis loin de ces Rivages ;
» Si dans mon Camp jamais tu hasardes tes pas,
» Le Sceptre de ton Dieu ne te sauverait pas ;
» Et soumise à mon lit, aux fuseaux destinée,
» A vieillir dans Argos ta Fille est condamnée.
» Fuis ! » Le vieillard s'éloigne à ces mots foudroyans.
Il marchait en silence aux bords des Flots bruyans,
L'œil en pleurs vers les cieux, le désespoir dans l'ame.

« Dieu de Chrysès ! C'est toi que ma douleur réclame !
» Toi, fils de Jupiter, puissant Roi de Délos !
» Toi, dont l'arc immortel veille sur Ténédos !
» Si couvrant tes Autels de Victimes sanglantes,
» Je me plus à t'offrir leurs entrailles fumantes,
» Arme-toi ! Venge-nous ! Que tes traits courroucés
» Fassent payer aux Grecs les pleurs que j'ai versés. »

Apollon, à ses cris, du haut des Cieux s'élance,
L'Arc en main, et le cœur enflammé de vengeance.
Sur l'épaule du Dieu, ses Flèches en fureur,
Font rendre au Carquois d'Or un son plein de terreur.
Tel que la nuit, il marche entouré d'un Nuage,
A l'écart des Vaisseaux, il s'assied au rivage ;
Et courbant sur les Grecs son Arc étincelant,
Le Trait rapide vole, et fend l'Air en sifflant.

Du premier coup atteint le Coursier léger tombe;
Le Grec frappé lui-même aux seconds Traits succombe.
Neuf jours sur tout le Camp volent ces traits mortels,
Neuf jours des noirs bûchers luisent les feux cruels.
Junon de ce carnage et s'indigne et soupire;
Dès la dixième Aurore, Achille qu'elle inspire
Rassemble tous les Grecs que glace un morne effroi:
Il rompt l'affreux silence et s'adresse à leur roi.

« Fils d'Atrée! Il faut donc fuir ce bord homicide!
» Il faut donc sans honneur revoir les champs d'Aulide;
» Si même cet espoir reste à des malheureux,
» Quand le Poison des Airs et Mars s'arme contre eux!
» Ah! consultons du Sort les Ministres suprêmes;
» Sans doute leur réponse est la voix des Dieux mêmes.
» Qu'elle ose révéler la Source de nos Pleurs:
» Quel crime a d'Appollon allumé les fureurs;
» De quel Vœu différé la coupable paresse,
» Quel oubli des Autels l'arme contre la Grèce;
» Quelle Hécatombe enfin peut éteindre à jamais
» De son Carquois brûlant les implacables traits. »

Au Discours du Héros soudain Calchas s'avance;
Calchas fils de Thestor, Calchas dont la Science
Embrasse des Destins le cours mystérieux.
Le passé, l'avenir sont présens à ses yeux.
C'est l'Oracle des Grecs: seule aux rives du Xanthe
Sa Promesse entraîna leur Flotte obéissante.

« Achille aimé des Dieux; puis-je, hélas! sans regret
» Des fureurs d'Apollon révéler le secret?

» Oui, je sais de vos Maux l'origine cruelle;
» Mais quel est mon appui si ma Voix les révèle,
» Ma voix qui va peut-être enflammer le Courroux
» D'un Monarque puissant, implacable et jaloux?
» Des Rois, je le sais trop, la colère est terrible.
» La Haine dort long-temps dans leur Ame inflexible;
» Tout à coup elle éclate, et ces cœurs outragés
» Ne s'apaisent jamais qu'après s'être vengés.
» Puissant Fils de Thétis! jurez de me défendre.

» Parle, divin Calchas! parle, c'est trop attendre.
» Je réponds de tes Jours : ni ces Grecs, ni leur Roi
» Si fier de voir marcher vingt Peuples sous sa Loi,
» N'oseraient t'offenser tant qu'Achille respire.
» J'en atteste ce Fer et le Dieu qui t'inspire.
» Parle.—Eh bien, dit Calchas, ni des vœux différés,
» Ni le fatal oubli de ses Autels sacrés,
» Du terrible Apollon n'ont irrité les armes.
» De son Prêtre offensé ce Dieu venge les larmes :
» Atride refusa Chryséis à ses pleurs :
» Voilà, Peuples, voilà d'où naissent vos Malheurs.
» Voulez-vous d'Apollon désarmer la colère?
» Rendez cette Captive à son malheureux Père :
» Qu'une sainte Hécatombe atteste vos Remords,
» Et de Chrysa vengée ensanglante les Bords! »

Atride, en frémissant, se lève de son Trône;
De la rage en son Sein le noir Torrent bouillonne :
Son cœur brûle ; son front s'allume de fureur ;
Son œil semble lancer l'Éclair et la Terreur ;

Et menaçant Calchas de son regard farouche :
« Prophète malheureux! dit-il, jamais ta bouche
» M'a-t-elle fait entendre un présage flatteur ?
» Ta Voix prédit les Maux : c'est ton affreux Bonheur.
» Aujourd'hui dans ce Camp tu sèmes le Murmure :
» De son Prêtre, à t'ouïr, un Dieu venge l'Injure :
» Mes refus ont armé les fureurs d'Apollon :
» Je devais de Chrysès accepter la rançon ;
» Rendre une Beauté chère !... Oui, sans doute, je l'aime;
» Oui, je la préférais à Clytemnestre même.
» Je la rendrai pourtant ; dussent mes pleurs couler,
» Je sais qu'à la Patrie un Roi doit s'immoler :
» Je donne ma Captive au salut de la Grèce ;
» Mais qu'une autre Beauté console ma tendresse.
» O Grecs ! Vous m'entendez : le Chef de tant de Rois
» Serait-il privé seul du fruit de ses exploits ?

» Superbe Atride ! ainsi ton injustice avare,
» Dit Achille, à nos yeux sans pudeur se déclare !
» Quoi ! Tu veux que les Grecs confondant leur butin
» L'aillent soumettre encore à l'aveugle Destin ?
» Cède une Fille au Dieu qui menace ta tête :
» Laisse-nous d'Ilion achever la conquête ;
» Et des Princes Troyens expirans sous nos coups,
» Les Veuves t'offriront un prix digne de nous.

» Non, non, répond Atride au Fils de la Déesse,
» Non, je n'accepte point ta frivole promesse ;
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Ah ! quand je cède un bien dont mon cœur est épris,
» Si des Peuples ingrats m'en refusaient le prix,
» J'irais, j'irais, armé de mon pouvoir suprême,
» Ravir le prix d'Ajax, d'Ulysse, ou le tien même.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

» Mais qu'un léger Navire à l'instant soit armé ;
» Qu'une riche Hécatombe y suive Chryséide !
» Qu'elle apaise les Dieux, et j'y nomme pour Guide
» Un des Chefs de la Grèce, Ajax, Ulysse, ou Toi
» Vaillant Fils de Thétis qui fais trembler ton Roi.

# NOTES.

(1) Les quarante-huit premiers vers de ce morceau précieux furent imprimés, en 1772, dans les *Nouvelles Observations critiques* de M. Clément; il y en a ici près de cent de plus. On les a copiés sur le Manuscrit même d'où les premiers avaient été tirés. Quelques vers étaient trop raturés ou trop imparfaits pour fournir une leçon satisfaisante; on a mieux aimé n'y mettre que des points. *(Note de l'Éditeur.)*

(2) Ce commencement de l'Iliade est le plus beau, le plus admirable de tous les débuts épiques que nous connaissions. Vous entrez d'abord dans le sujet; les passions vous en ouvrent la porte. L'héroïque et le merveilleux se dévoilent. La Terre et l'Olympe sont déjà en mouvement; déjà le dramatique se mêle au récit, avec une précision, un naturel divin. Quelle simplicité! quelle majesté! quelle variété! quelle rapidité!

*La colère implacable* rend parfaitement μηνιν, qui exprime en grec plus que de la colère. J'ai cru cette colère assez fameuse pour ne pas ajouter d'*Achille*, et j'ai suivi en cela Anacréon, qui a dit, la corde à *chanter la colère*. J'ai placé au deuxième vers l'arrêt irrévocable des Destins, parce que cette gradation m'a paru plus naturelle, et déployer plus promptement le sujet du Poëme et la cause première, Jupiter ou le Destin qui se sert du courroux d'Achille comme d'un instrument aveugle de sa volonté suprême. J'ai placé au troisième vers les champs et les tours d'Ilion, qui ne sont point dans Homère, parce que j'ai cru que, dans l'exorde d'un Poëme épique, il était de nécessité première de marquer le lieu de la scène, et qu'il ne manquait que cela au début de l'Iliade, qui alors est d'une noblesse, d'une clarté, et d'une précision remarquable. *(Note de l'Auteur.)*

(3) *Qui fis payer aux Grecs, etc.* Un mauvais Critique s'est avisé de dire que, dans ce vers, *payer les crimes* était impropre, et qu'il fallait nécessairement *expier*. Cette misérable chicane prouve une ignorance totale du langage poétique. Racine et Corneille ont souvent mis *payer* au lieu d'*expier*, témoin ce vers de Polyeucte, scène 4, Albin à Félix:

Oui, Seigneur, et Néarque *a payé son forfait;*

où l'on voit que payer rend parfaitement le sens d'expier, par une métaphore très-familière à notre langue. *Payer de sa vie* un forfait, c'est l'expier. (*Idem.*)

## DÉBUT DES GÉORGIQUES.

### FRAGMENT.

Quel Art donne aux Guérets de riantes Moissons,
Sous quel Signe l'Hymen rend les Pampres féconds,
Et quels soins aux Pasteurs Pan lui-même conseille,
Et les prudentes Lois que veut le Peuple Abeille,
Voilà quels doux objets sollicitent mes Vers.
Mécène ! inspire-moi : Flambeaux de l'Univers,
Astres, dont l'influence active et fortunée
De la Voûte des Cieux fait descendre l'Année,
Toi qui d'un Jus vermeil, ô céleste Bacchus,
Appris à colorer l'Urne d'Achéloüs !
Vénérable Cérès, dont le puissant Génie
Changeait en Épis d'or les Glands de Chaonie !
Pan, Dryades, Silvains, Dieux des Bois et des Champs,
Je célèbre vos Dons ; favorisez mes Chants.
Et Toi qui nous donnas l'Olive bienfaisante,
Sage Pallas ! Et Toi de qui la Main puissante,
Soudain frappant la Terre, a, d'un coup du Trident,
Fait jaillir en fureur le Coursier frémissant,
Neptune ! etc.

# L'OARISTYS *,

## OU DIALOGUE AMOUREUX ENTRE DAPHNIS ET UNE BERGÈRE.

## IDYLLE DE THÉOCRITE.

Τὰν πινυτὰν Ελέναν Πάρις, etc.

DAPHNIS.

Hélène aima Pâris ; ah ! ton Baiser flatteur
M'apprend qu'une autre Hélène aime un autre Pasteur!

LA BERGÈRE.

Sois moins fier d'un Baiser ; fugitive caresse!

DAPHNIS.

Le Baiser qui s'enfuit laisse une douce ivresse.

LA BERGÈRE.

Il profane ma Bouche, et je veux l'essuyer.

DAPHNIS.

Du moins permets qu'un autre efface le premier.

LA BERGÈRE.

Va baiser tes Brebis, non de jeunes Bergères.

DAPHNIS.

La Jeunesse est rapide, et ses Fleurs passagères.

* Cette Idylle est un des plus délicieux morceaux de l'Antiquité *(Note de l'Auteur.)*

LA BERGÈRE.

Va! je crains peu des Ans les retours importuns.
La Rose qui n'est plus revit dans ses parfums.

DAPHNIS.

Viens sous ces Oliviers; j'ai deux mots à te dire.

LA BERGÈRE.

Déjà par ces Discours tu m'as voulu séduire.

DAPHNIS.

Viens sous l'Orme écouter ma Flûte et ses doux sons.

LA BERGÈRE.

Amuse-toi, Berger; moi, je hais les Chansons.

DAPHNIS.

Crains Vénus, crains l'Amour, que ta Rigueur offense.

LA BERGÈRE.

Je les brave tous deux; Diane est ma défense.

DAPHNIS.

Tremble; l'Amour écoute, et ses Rets sont tendus.

LA BERGÈRE.

Traître! que fait ta main? Cesse, et n'y reviens plus.

DAPHNIS.

Tu crois donc éviter l'Amour inévitable?

LA BERGÈRE.

Tu crois donc m'asservir à son Joug redoutable?

DAPHNIS.

Peut-être me fuis-tu pour un moins digne Amant?

LA BERGÈRE.

Mille ont brigué mon Choix; tous l'ont fait vainement.

DAPHNIS.

J'aspire à ton Hymen : seul j'ai droit d'y prétendre,
Si l'Hymen est le prix de l'Amour le plus tendre.

LA BERGÈRE.

Mais on dit que l'Hymen a des Jours pleins d'ennuis.

DAPHNIS.

L'Hymen a de beaux Jours, et de plus douces Nuits.

LA BERGÈRE.

Toute Femme est Esclave, et tremble sous un Maître.

DAPHNIS.

Dis plutôt qu'elle est Reine, et plus encor peut-être.

LA BERGÈRE.

Je crains, je l'avoûrai, Lucine et ses tourmens.

DAPHNIS.

Vaine peur! ta Diane assiste à ces momens.

LA BERGÈRE.

Hélas! et qu'en naissant un Fils coûte à sa Mère!
Il détruit sa beauté!

DAPHNIS.

Pour la rendre plus chère!

LA BERGÈRE.

Et la Dot?

DAPHNIS.

Tous mes Biens, Bois, Champs, Troupeaux, et moi!

LA BERGÈRE.

Jure d'être fidèle.

DAPHNIS.

Oui ! fût-ce malgré toi !

LA BERGÈRE.

Et tu me construiras, quand nous serons ensemble,
Une Cabane ?...

DAPHNIS.

Un Lit où l'Amour nous rassemble !

LA BERGÈRE.

Mais que dire à mon Père en retournant chez nous ?

DAPHNIS.

Dès qu'il saura mon Nom, ne crains plus son courroux.

LA BERGÈRE.

Dis-moi ce Nom; souvent un doux Nom sait nous plaire.

DAPHNIS.

Je m'appelle Daphnis; Licidas est mon Père.

LA BERGÈRE.

Daphnis, à tes Parens les miens ne cèdent pas.

DAPHNIS.

Je le crois; cependant ton Père est Ménalcas.

LA BERGÈRE.

Berger ! où sont tes Bois, tes Champs, ta Bergerie ?

DAPHNIS.

Viens; vois ces hauts Cyprès régner sur la Prairie.

LA BERGÈRE.

Paissez, Chèvres; je vais dans les Bois de Daphnis.

DAPHNIS.

Paissez, Taureaux, paissez; je mène aux Bois Doris.

LA BERGÈRE.

Berger! quel feu t'agite? Arrête, Téméraire!

DAPHNIS.

Tu trembles! Que crains-tu de qui cherche à te plaire?

LA BERGÈRE.

Tu poursuis!... Dieux! quel trouble!... Eh quoi! tu prends mon sein?

DAPHNIS.

Tes deux Pommes d'Amour ont invité ma Main.

LA BERGÈRE.

Je tombe!... Ce Gazon va souiller ma parure.

DAPHNIS.

J'y mets d'une Brébis la Toison molle et pure.

LA BERGÈRE.

De ma Ceinture encor, méchant! tu romps les nœuds?

DAPHNIS.

Vénus! reçois ce Don, prémice de nos Jeux.

LA BERGÈRE.

J'entends du bruit! Où fuir, Bergère infortunée?

DAPHNIS.

C'est le bruit des Cyprès qui parlent d'Hyménée.

LA BERGÈRE.

Tu déchires mon Voile, et je suis nue... Ah, Dieux !

DAPHNIS.

Je te promets un Voile encor plus précieux.

LA BERGÈRE.

Tu me promets beaucoup.

DAPHNIS.

Je tiendrai plus encore :
Je voudrais te donner cette Âme qui t'adore !

LA BERGÈRE.

Ah ! Diane !... ah ! pardonne au trouble de mes sens !

DAPHNIS.

Autel du tendre Amour, reçois mon pur encens !

LA BERGÈRE, après un intervalle.

J'étais Fille, et suis Femme !

DAPHNIS.

Oui, Femme, et bientôt Mère
D'enfans qui dans tes bras me nommeront leur Père.

Ainsi tous deux cueillaient la fleur de leur Printemps.
Doris vers ses troupeaux s'en revint à pas lents,
De Volupté, d'Amour et de Pudeur émue ;
Le Cœur lui bat : confuse elle baisse la vue ;
Mais Daphnis, plein de joie et fier de son Bonheur,
Revint à ses troupeaux amoureux et vainqueur.

# POËME DE TIBULLE

## A MESSALA.

Pars, suis dans l'Orient les Drapeaux de la Gloire:
Cherche à travers les flots l'Asie et la Victoire;
Mais que ton souvenir flatte le triste sort
De Tibulle, enchaîné sous l'aile de la Mort.
O Mort, suspends tes Coups! ô Mort, que ta furie
Attende à me frapper au sein de ma Patrie;
Je chercherais en vain, dans ces sauvages lieux,
Un sein pour recueillir mon Ame et mes adieux.
Y verrais-je une Mère, une Sœur, une Amante
Baigner de quelques pleurs ma cendre encor fumante?
Que n'en croyais-je, hélas! les larmes de l'Amour,
Quand Délie implorait les Dieux et mon retour!
Ils flattaient son Espoir; mais une horreur secrète
Attachait à mes pas sa tendresse inquiète.
Combien je reculai ces funestes Momens!
Quels Pleurs attendrissaient nos longs embrassemens!
A mes derniers adieux j'en ajoutais encore:
Eh! peut-on s'arracher à tout ce qu'on adore?
Cent fois interrompant de sinistres apprêts,
L'Amour lui ramena mes pas et mes regrets.
Je pars, un noir présage en secret m'épouvante;
Mais le plus triste Augure est de fuir une Amante,

Au mépris de ses Pleurs échapper à ses bras,
C'est irriter les Dieux, c'est courir au Trépas.
Pardonne, Amour; Délie, excuse un Téméraire,
Déjà trop malheureux d'avoir pu te déplaire.
Si la Mort t'obéit, Isis, si tes Autels
N'abusent point les Vœux des crédules Mortels,
Daigne sauver des Jours consacrés à Délie.

Périsse des Combats la sanglante Folie!
C'est elle qui troubla des Jours purs et sereins.
O Paix! de l'Age d'Or ramène les Destins!
Un Printemps éternel caressait la Nature;
La Terre prodiguait des Moissons sans culture.
Ses Flancs en longs chemins n'étaient pas sillonnés,
Et de Murs soupçonneux au loin emprisonnés;
Les Forêts, dépouillant leurs antiques Ombrages,
N'allaient point sur les Mers défier les Orages.
L'aveugle Ambition, trop féconde en revers,
N'avait point divisé les Cœurs et l'Univers;
Du Coursier, du Taureau, la Liberté sauvage,
Et du Frein et du Joug rejetait l'esclavage.
Mars n'avait point encor déployé ses Drapeaux;
La Haine était sans Glaive, et l'Orgueil sans Faisceaux.
Les Sermens n'étaient point l'organe du Parjure;
Et les Prêtres des Dieux ignoraient l'imposture.
Les cris de la Trompette, et la soif des Combats,
A des Crimes heureux n'excitaient point nos bras;
Le Soupçon n'avait point inventé les Partages;
La Foi servait alors de Terme aux Héritages.

Loin du Crime et des Arts, l'Homme eut ses mœurs pour Lois,
La Vertu pour ses Dieux, et les Dieux seuls pour Rois.

Mais d'un Sceptre d'airain le Ciel frappant la Terre,
L'or brille, le fer luit, le sang coule, et la Guerre,
Fille de la Vengeance et Mère des Forfaits,
Exile de nos cœurs l'Innocence et la Paix.
Ils m'ouvrent le Cercueil! ah, s'il faut que j'y tombe,
Que du moins l'Univers lise un jour sur ma tombe:
« Tibulle ici repose; au printemps de ses jours,
» Mars l'enlève à Délie et la Parque aux Amours ».
Déjà Vénus en pleurs me guide aux rives sombres,
Vers les Bosquets sacrés des innocentes Ombres;
Là, Zéphyr, éveillé par de tendres concerts,
Promène l'Harmonie et l'Amour dans les Airs;
Sur des lits de gazon la Volupté sommeille:
On n'y voit que la Rose et sa moisson vermeille;
Un jeune essaim d'Amans vole autour des Berceaux
Qu'arrosent du Léthé les caressantes eaux;
Vous qui chantiez l'Amour, doux et tendres Poètes,
L'Amour vous réunit dans ces douces retraites.

Plus loin, du noir Chaos, les Gouffres entr'ouverts,
Recèlent le Tartare et la nuit des Enfers;
Là, frémit Alecton; là, Thysiphone errante
Fait siffler les Serpens de sa tresse sanglante,
Cerbère agite encor, de ses triples abois,
Les Ombres que le Styx emprisonne neuf fois;
De triples dents d'Airain ses trois gueules armées
Y gardent des Enfers les Portes enflammées.

Là, près du fier Géant que déchire un Vautour,
Ixion, sur sa Roue, expie un fol Amour.
Filles de Danaüs, là, votre Urne fatale
Voit fuir l'Onde échappée aux lèvres de Tantale;
Cette Onde y venge un Sang que protégeait Vénus,
Et d'un perfide Hymen, les forfaits sont connus.

Tombe dans les Enfers toute Amante parjure,
Tout Rival dont ma flamme a reçu quelqu'injure.
Un Rival!... ô soupçons! ô tourmens! ô revers!
Ah! c'est trop respirer le poison des Enfers;
Ombres, Parque, Achéron, fuyez, sanglante image,
Ah! Délie! ah! ton cœur ne peut être volage.
Je t'aime, mon Amour me répond de ta foi.
Échappé du tombeau, je vole jusqu'à toi,
J'entends la vieille Esclave assidue à tes veilles,
D'un Récit fabuleux t'allonger les merveilles;
Quand le soir, rallumant l'Étoile du Berger,
Voit fuir l'humide Lin sur ton fuseau léger;
Mais le Sommeille enlève, en frappant ta paupière,
La quenouille à tes mains, à tes yeux la lumière.
Que je t'éveille alors, et puissent tes appas
Voir au lieu de Morphée un Amant dans tes bras!
Ce Lit qui t'attendait plaintive et solitaire,
Du Flambeau des Plaisirs s'embellit et s'éclaire.
Un désordre amoureux te livre à mes regards,
Je dispute ton sein à tes cheveux épars;
Doux baisers!... jour heureux! que ma tendresse implore,
Beau jour, échappe-toi des Portes de l'Aurore!

# VERS

DE LA

PREMIÈRE JEUNESSE DE L'AUTEUR.

# VERS

## DE LA PREMIÈRE JEUNESSE DE L'AUTEUR.

## LE TEMPLE,

### ODE A S. A. S. Mgr LE PRINCE DE CONTI.

*Carmina amat, quisquis carmine digna gerit.*

Muses, dans l'ardeur qui m'anime,
Prêtez-moi des accords touchans :
Aux yeux d'un Héros magnanime,
Grâces, embellissez mes Chants.
Déjà dans un heureux délire,
Mes doigts enfantent sur ma Lyre
Les sons les plus mélodieux ;
Si vous secondez mon Génie,
Je vais à ma noble Harmonie
Enchaîner l'oreille des Dieux.

Quel Palais voit dans ses Portiques *
Des Héros couverts de Lauriers ?
A l'ombre de ces Murs antiques,
Ciel, tu réunis tes Guerriers.

* Le Temple.

A ta voix, ces Aigles rapides,
Des Autels vengeurs intrépides,
Vont planer sur les vastes Mers;
Et leur vol, couvrant le Bosphore,
Poursuit jusqu'aux rives du More
Un peuple armé par les Enfers.

Mais quelle Troupe désolée *,
Accusant le Sort rigoureux,
Autour d'un pompeux Mausolée
S'épuise en regrets douloureux?
Que vois-je? Dans ces Murs errante,
La Parque avide et dévorante
Frappe la Victime du Sort;
Son bras, auteur de tant d'alarmes,
A, dans ces Lieux baignés de larmes,
Tendu les voiles de la Mort.

Disparaissez, voiles funèbres;
Ne faites plus couler de pleurs.
Sortez du sein de vos Ténèbres,
Tristes Lieux, couvrez-vous de Fleurs.
Si les Parques sont inflexibles,
Des Dieux, à vos malheurs sensibles,
Ne sont pas en vain implorés;
Je vois leurs mains qui les réparent;
Conti, que ces Dieux vous préparent
Règne dans vos Murs éplorés.

* Mort de M. le Chevalier d'Orléans, Grand-Prieur.

Conti, cher au Dieu de la Thrace,
Conti, cet Ami des Beaux-Arts,
Tour à tour volant sur leur trace,
Cherche le Pinde ou les Hasards.
Le Rhin vit son troisième lustre *
Briller dans la carrière illustre
Où Bellone emporta ses pas;
Et ses mains jeunes et sanglantes,
Cueillir sur ses rives tremblantes
Des Lauriers vainqueurs du Trépas.

Dès-lors, par sa valeur extrême,
Il sut qu'il fallait mériter
Ces titres et ce rang suprême,
Dont le Sort le fit hériter.
Il dédaignait cette Noblesse,
Orgueilleuse dans la mollesse,
Et fragile dans les revers:
Si le sang des Dieux nous anime,
C'est notre Vertu magnanime
Qui doit l'apprendre à l'Univers.

Ce Daim, qui fuit d'un vol agile,
Ne sort pas des flancs du Lion;
Et le fils du terrible Achille
Devint la terreur d'Ilion.
Rival des Héros de sa Race,
Conti, par son heureuse audace,
Balança leurs nobles travaux:

* Campagnes de 1733, etc.

Ainsi, Rival de ce beau zèle,
Son Fils servira de modèle
A des Fils encor ses Rivaux.

A peine un Monarque indomptable,
L'amour et l'effroi des Humains,
De son Tonnerre épouvantable
Remit le dépôt dans ses mains;
Couvert d'un rayon de sa Gloire,
Conti vole, avec la Victoire,
Servir le courroux de son Roi;
Avec lui Minerve s'avance,
Et Bellone qui le dévance
Sème le carnage et l'effroi.

Déjà son ardeur courageuse *
Brave les Anglais frémissans;
Le Var, de son Onde orageuse,
Lui soumet les Flots gémissans.
Nice, parmi les funérailles,
Croit voir un Dieu sur ses murailles,
Moissonner ses Vengeurs épars.
Tout fuit dans sa route enflammée,
Et de sa valeur allumée
Le Feu dévore les Remparts.

Mais quels Monts voisins du Tonnerre **
Bornent son vol audacieux?

* Passage du Var.
** Les Alpes.

La Foudre des Fils de la Terre
S'y mêle à la Foudre des Cieux.
« Eh quoi ! dit leur Troupe hautaine,
» Est-ce encore le Fils d'Alcmène
» Qui veut s'y frayer un accès ?
» Quel est donc ce nouvel Hercule,
» Ivre de l'espoir ridicule
» De cet incroyable succès ?

» Ces Colonnes de la Nature,
» Où reposent les Cieux pesans,
» Ces Monts, d'effroyable structure,
» Sont-ils des Remparts impuissans ?
» Où tendent ces folles Conquêtes ?
» Vient-il, au-dessus des Tempêtes,
» Y chercher la route des Airs ?
» Mais, autour de ces Monts terribles,
» Sous ses pas, cent Gouffres horribles
» Ouvrent la route des Enfers.

» Parmi nos Glaces éternelles
» Si tu veux cueillir des Lauriers,
» Conti, prête du moins des ailes
» A tes invincibles Guerriers.
» Mais, non ; pour y porter ta Gloire,
» En vain l'aile de la Victoire
» Ferait voler tes Combattans ;
» Et, sur leurs têtes ombragées,
» Jamais les Alpes outragées
» Ne verront tes Drapeaux flottans ».

Ministre du Dieu de la Terre,
On voit, au milieu des éclairs,
Un Nuage armé du Tonnerre,
Rouler en grondant dans les Airs.
Si, dans sa brûlante carrière,
Des Monts opposent leur barrière,
Leurs sommets tombent foudroyés,
Et, dans les flâmes consumantes,
Les débris des Roches fumantes
Couvrent les Vallons effrayés.

En vain les Alpes menacées
Bravaient l'Annibal de nos jours;
En vain leurs Roches entassées
A ses yeux renaissaient toujours;
Ni ces Monts entourés d'abîmes,
Ni l'airain grondant sur leurs cimes,
N'arrêtent ses pas triomphans;
Et cet Aigle y lançant la Foudre,
Du Pélion réduit en poudre,
A précipité les Titans.

Oui, cette Foudre dévorante
A fait d'illustre Conquérans;
Mais l'Égide moins éclatante
Fait-elle des Héros moins grands?
La Terre a vu mille Alexandres
Tonner sur des Villes en cendres,
Fiers Rivaux du Vainqueur d'Hector:

Rarement la valeur d'Achille
Connut cette prudence utile,
Doux fruit des vieux ans de Nestor.

D'un torrent fougueux et rapide *
Le Rhin vit ses bords inondés ;
Conti sut opposer l'Égide
Au cours de ces flots débordés,
Bientôt ses mains étincelantes
Ont, sur des Villes chancelantes **,
Lancé les Foudres de Louis ;
Et dans ses roseaux fugitive,
La Sambre inquiète et plaintive
Détourna ses yeux éblouis.

Tels sont les périls honorables
Qu'affronta ce jeune Vainqueur :
Tels sont les Exploits mémorables
Qui signalèrent son grand Cœur.
Au bruit de ces Exploits terribles,
Tremblez, Profanateurs horribles,
Monstres ennemis des Autels.
Ce Héros, vengeant leur injure,
Saura dans votre sang parjure
Consacrer ses Faits immortels.

Déja le départ des Pléïades
Avait désolé nos Climats ;

* Campagne du Rhin, 1745.
** Mons et Charleroy.

L'Urne des humides Hyades
Y versait les tristes Frimas.
Mais les vents glacés de l'Arcture
A peine ont rendu la Nature
Au Printemps vainqueur des Hivers,
Les Zéphyrs, le Soleil et Flore,
A ses yeux tout paraît éclore:
Il semble enfanter l'Univers.

Ainsi je vois un nouveau lustre
Embellir cet heureux Séjour.
Conti, c'est ta Présence illustre
Qui lui ramène ce beau jour.
Tes yeux lui rendent l'allégresse;
Dans le sein d'une aimable ivresse
La Joie enchaîne les Regrets;
Et les Plaisirs qui t'environnent,
Des Fleurs dont leurs mains te couronnent,
Ont paré les tristes Cyprès.

Ce Lieu, des Muses de la Seine
Fut jadis le sacré Vallon.
Vendôme en était le Mécène,
Tu dois en être l'Apollon.
Protecteur des savantes Fées,
Fais-y renaître des Orphées
Dignes de la Postérité.
Ah! s'ils te doivent la naissance,
A leur noble reconnaissance
Tu devras l'Immortalité.

Oui, Prince, la fureur des Parques
Soumet tout aux Arrêts du Sort.
La Mort règne sur les Monarques;
Les Muses règnent sur la Mort.
Leurs Fils, au Temple de Mémoire,
Peuvent seuls consacrer la gloire
Des éclatantes Actions.
Enfans des Dieux, Race féconde,
Vous êtes les Plaisirs du Monde,
Et l'Ornement des Nations.

# VERS

*Pour la distribution des Prix du Collége Mazarin, en 1748.*

APOLLON.

QUELLE foule, en ces lieux, brille de toutes parts ?
Quelle ardente jeunesse offerte à mes regards ?
O de mes doctes Chœurs espérance naissante !
Que ce nombreux concours et me flatte et m'enchante !
Tels au sein de l'Élide accouraient autrefois
Et d'Athène, et d'Argos les Héros et les Rois,
Quand, aux bords de l'Alphée, attirés par la Gloire,
Dans ses combats fameux ils briguaient la Victoire.
Vous qui briguez encor de plus nobles Lauriers,
Dans de plus doux combats redoutables Guerriers,
Vous plus heureuse enfin, Jeunesse fortunée
Aux travaux d'Apollon dès l'enfance adonnée,
Troupe aimable à ses yeux, et docile à sa voix,
Reconnaissez le Dieu dont vous suivez les Lois.
C'est pour vous qu'en ce jour, fidèle à ma promesse,
Loin de ces bords charmans qu'arrose le Permesse,
Je descends dans ces lieux, noble séjour des Arts,
Lieux rivaux du Parnasse, et chers à mes regards.

MAIS quels transports soudains ! quelle éclatante joie
A l'aspect des Lauriers qu'à vos yeux je déploie !

Heureux empressemens ! que ces regards jaloux
Pour un Dieu tel que moi sont des objets bien doux !
Assez dans mes combats j'exerçai vos courages.
La Mer n'est pas en proie à d'éternels orages :
De Bellone toujours les barbares fureurs
Ne couvrent pas la Terre et de sang et d'horreurs :
Souvent l'heureuse Paix l'enchaîne au sein des armes ;
Tel ce jour fortuné calmera vos alarmes.
Vous que j'ai vus, des Jeux méprisant les langueurs,
Amis toujours rivaux, rivaux toujours vainqueurs,
Fuir d'un pas dédaigneux la Honte et la Barrière,
Ces Prix vous attendaient au bout de la Carrière ;
Ces Palmes sont les fruits de vos pénibles jours ;
C'est en les couronnant que j'en borne le cours.

Oui, que l'Espoir enfin triomphant de la Crainte,
Dans vos cœurs enchantés éclate sans contrainte.
Objet d'autant plus doux qu'il coûta de soupirs,
Que ce jour sur vos pas ramène les plaisirs.
Et quel jour vit jamais de plus superbes fêtes ?
De Lauriers immortels je vais ceindre vos têtes.
Vos Pères, vos Amis, en ces lieux répandus,
Fixent déjà sur vous leurs regards confondus.
Qu'il est doux pour un Fils de vaincre aux yeux d'un Père !
Et d'un Fils à ses yeux que la victoire est chère !
O de ces cœurs charmés soudains ravissemens !
Dieux ! avec quels transports, quels doux saisissemens,
Sous ces pompeux amas de couronnes brillantes,
Ils verront se courber vos têtes triomphantes,

Des trompettes, des voix les sons mélodieux
Porter vos noms vainqueurs à l'oreille des Dieux !
Ces Murs, même ces Murs, témoins de votre Gloire,
Répéter, à l'envi, tous ces Chants de Victoire !
Au spectacle touchant des triomphes d'un Fils,
Que de pleurs vont couler de leurs yeux attendris !
Qu'un Père avec plaisir répand ces douces larmes !
Et pour les yeux d'un Fils que ces pleurs ont de charmes!
Bientôt vous les verrez, ô momens pleins d'appas !
Sur vos têtes penchés, vous serrant dans leurs bras,
Enivrés des torrens d'une pure allégresse,
Baigner vos fronts vainqueurs de larmes de tendresse.
O bonheur ! ô plaisirs ! secrets épanchemens !
Doux transports ! Ah ! courez à ces heureux momens.
Les cœurs volent vers vous, les regards vous demandent,
Apollon vous appelle, et ces Prix vous attendent;
Venez, accourez tous; dans ces rangs entr'ouverts.
Volez, jeunes rivaux, au bruit de mes Concerts.

## VERS SUR LA PAIX,

*Récités après la Distribution des Prix.*

APOLLON CONTINUE.

MAIS tandis que vos cœurs, transportés d'allégresse,
Goûtent l'aimable Paix que je donne au Permesse;
Chantez ce Roi vainqueur qui la donne aux mortels;
Ce Roi qui de Bellone a brisé les Autels.

ASSEZ, en répondant au bruit de son Tonnerre,
Vos Lyres et vos voix ont effrayé la Terre,
Ont dépeint ce Héros, la Vengeance à la main,
Foudroyant tour à tour et l'Escaut et le Rhin;
Ces Fleuves, tout sanglans, interrompant leur course,
Les Flots épouvantés reculant vers leur source;
Le Belge, sous ses Murs, fuyant de toutes parts,
Et cent foudres d'airain embrasant ses Remparts;
Du Brabant qui s'émeut les Villes alarmées;
Des Lions rugissans les fureurs désarmées,
En vain contre leur joug ces Lions mutinés
Des mains de la Victoire à son Char enchaînés;
Ces Guerriers si fameux, ces Aigles si rapides,
D'un nouveau Jupiter Ministres intrépides,
Portant d'un vol agile, au milieu des éclairs,
Et la foudre et la mort au bout de l'Univers;

Des Alpes en courroux les cimes aplanies;
Du Batave expirant les Villes asservies;
Les Anglais indignés de trouver des vainqueurs,
Le glaive dans leur sang éteignant leurs fureurs;
De Gènes dans les fers l'Aigle en vain triomphante,
Et cette Aigle superbe à son tour gémissante.

Mais Louis, pacifique au milieu des combats,
Mêle ses pleurs au sang que fait couler son bras.
Déjà même il suspend le cours de ses conquêtes;
De l'Hydre des combats il écrase les têtes,
Prêt de lancer la Foudre, il en brise les Traits,
Et, vainqueur de l'Europe, il lui donne la Paix.

Chantez l'heureuse Paix à sa voix renaissante,
Enchaînant la Discorde à ses pieds frémissante;
Bellone replongée aux gouffres des Enfers,
La Haine et la Terreur fuyant de l'Univers;
Et les Arts éplorés, et les Muses plaintives
Sur les pas de la Paix revolant vers ces rives;
D'un nouveau Siècle d'or chantez les heureux jours,
A la voix de Louis renouvelant leur cours;
Les Vaisseaux moins craintifs, paisibles Rois des Ondes,
Loin des Ports, élancés aux rives des deux Mondes;
L'Abondance accourant sur les pas de Cérès,
Et les Champs désolés reprenant leurs attraits;
Le Ciel, doré des feux d'une plus belle Aurore,
Et la Terre, à l'envi, brillant des dons de Flore.

Chantez, et que vos Chants, de la Parque vainqueurs,
Ainsi que ses bienfaits, soient gravés dans les cœurs.

Puissent-ils, au récit de ces rares merveilles,
Des Peuples suspendus enchantant les oreilles,
Faire briller toujours, aux regards éblouis,
Dans la Gloire des Lys, la Gloire de Louis;
Puissent un jour aussi les Filles de Mémoire
Graver en Lettres d'or au Temple de la Gloire :
Chéri du Monde entier, Louis fut à ses yeux
Et l'exemple des Rois, et l'image des Dieux.

# ODE

## FAITE AU COLLÉGE À QUATORZE ANS *,

Tirée du deuxième Pseaume *Quare fremuerunt gentes.*

C'EST LE ROI QUI PARLE.

Que vois-je ? Quel affreux Orage
Vient troubler le repos des Airs ?
Quelle injure alluma la rage
Qu'exhalent cent Peuples divers ?
Que prétend leur vaine menace ?
De leur fière et coupable audace
Quels sont les frivoles projets ?
Où courez-vous, Fils de la Terre ?
Des fureurs d'une injuste Guerre
Quels seront les tristes objets ?

Quoi ! Barbares, contre moi-même
Vos Rois s'arment en frémissant !
Jusqu'au Trône du Roi suprême
Ils lèvent un front menaçant !
Enfin leur superbe insolence
A percé la nuit du silence
Qui la dérobait à mes yeux ;

* Le Manuscrit porte la note suivante : *Cette copie est encore de mon écriture d'écolier.*

Fière des forces de la Terre,
Va-t-elle attaquer le Tonnerre,
Et braver lé courroux des Cieux?

Unissons, disent-ils, nos Haines,
Armons les Peuples révoltés,
Et ne laissons plus dans les chaînes
Gémir nos tristes Libertés;
Brisons les fers qui les arrêtent;
Du joug que ses mains nous apprêtent
Repoussons les cruels affronts.
Assez l'horrible Tyrannie,
Dans la honte et l'ignominie,
A plongé l'orgueil de nos fronts.

Mais celui dont le bras terrible
Enchaîne le courroux des Flots,
Du haut de son Trône invisible
Verra leurs barbares complots;
Il verra leurs rages perfides
Aiguiser cent traits homicides
Contre ses fidèles Sujets;
Et ce Dieu, ma ferme espérance,
Rira de la folle assurance
De leurs téméraires projets.

Alors sur ces Rois de la Terre
Il fera gronder sa fureur;
Son bras s'armera du Tonnerre,
Ses yeux lanceront la terreur.

En vain leur audace indocile
Cherchera quelque sûr asile
Pour se dérober à ses coups;
Et sur leurs orgueilleuses têtes
Ils verront fondre les Tempêtes
Dont ils défiaient le courroux.

Pour moi, c'est ce Dieu redoutable
De qui le Décret solennel
De sa Montagne respectable
M'a remis l'Empire éternel.
Oui, c'est lui, c'est ce Dieu suprême
Qui me ceignit du Diadème
Aux yeux des plus superbes Rois.
Malgré l'audace et la licence
Ma voix publîra sa Puissance,
Et mon bras défendra ses Lois.

Que ton cœur en moi seul espère,
M'a dit l'Éternel en ce jour.
Dans ton Dieu reconnais un Père
Enflâmé du plus tendre amour.
Que les rayons de l'allégresse,
Dissipant ta sombre tristesse,
Percent l'horreur de tes ennuis;
Comme on voit l'Aurore brillante,
Des traits de sa clarté naissante,
Percer le voile obscur des Nuits.

Cher objet de ma complaisance,
Tu vas l'être de mes bienfaits :
Mon Fils, sur ma vaste Puissance
Mesure aujourd'hui tes souhaits.
Des lieux où le jour prend sa source,
Jusqu'aux bords où finit sa course,
Veux-tu voir les Peuples soumis ;
Et, dans la honte de tes chaînes,
Murmurer les stériles haines
De tes barbares ennemis ?

Veux-tu du plus haut de leur Trône
Précipiter dans le cercueil
Ces Rois que l'audace couronne,
Qu'enivrent la haine et l'orgueil ;
Et Vainqueur des complots perfides
De tant de Monstres homicides
Plongés dans la nuit du trépas,
De leurs dépouilles florissantes
Enrichir les Villes naissantes
Qui peuplent tes vastes États ?

Parle, et du sommet de la Gloire,
Mon Fils, je descendrai vers toi.
Ma bouche instruira la Victoire
A voler toujours sous ta Loi.
J'armerai ton bras de ma Foudre
Pour frapper et réduire en poudre
Tes Jaloux en vain frémissans ;

Et ces fiers Colosses d'argile
Seront comme un Roseau fragile,
Vain jouet du souffle des vents.

O vous donc que ma Gloire offense,
Fiers Rivaux, implacables Rois,
Du Dieu qui prendra ma défense
Cessez de combattre le choix.
Du Monde entier Juges suprêmes,
Apprenez à juger vous-mêmes;
Connaissez enfin vos erreurs;
Et, pleins de respect et de crainte,
Au pied de sa Montagne sainte,
Dépouillez ces vaines fureurs.

Voulez-vous fuir le précipice
Que l'Enfer ouvre sous vos pas?
Du Dieu juste qui m'est propice
Suivez le sentier plein d'appas.
Il est vrai, sa tendre clémence,
De sa formidable vengeance
Semble prolonger le sommeil;
Mais, pour votre audace coupable,
De cette vengeance équitable
La Foudre annonce le réveil.

Bientôt de feux étincelantes
Les mains de ce Juge irrité
Lanceront les foudres brûlantes
Sur l'Orgueil et l'Impiété.

Heureux, dans ces jours de colère,
Celui dont le retour sincère
Aura su fléchir son courroux!
Tranquille au plus fort de l'Orage,
Rien n'ébranlera son courage:
Lui seul n'en peut craindre les coups.

## A MADAME ***,

*Sur un Bonbon donné par elle en badinant.*

Souvent un léger badinage
Allume un Amour sérieux;
Un Bonbon peut être le gage
D'un plaisir plus mystérieux.
J'ignore quel charme respire
Ce don que tu m'offrois d'un air si caressant.
Je l'ignore... mais je soupire.
Chloé, saurais-tu me le dire?

Reçut-il de tes mains un charme intéressant?
Que m'annonce ce trouble impérieux et tendre?
Mon Ame à peine le ressent,
Que déjà sur la tienne il brûle de s'étendre.
Me vient-il de ce Dieu qui plaît en nous blessant?
Chloé, si les Grâces font naître
Cet Enfant qu'on appelle Amour,
Tu lui donnas cent fois le jour;
Qui, mieux que toi, peut le connaître?
On nous le peint brillant et d'armes et d'attraits;
Séduisant comme toi, sans doute plus volage;
Si j'en croyais mon cœur, il a ton doux langage,
Il arme tes regards, et tu lances ses Traits.

Hélas ! quand je reçus de ta main adorée
Ce doux présent, Bonbon délicieux,
Friandise de Cythérée,
Qu'embellissoit encor ton souris gracieux,
D'un regard si flatteur tu chatouillois mon Ame,
Que j'ai cru respirer la Flâme
Qu'Amour allume dans tes yeux.

Est-ce un Bonbon d'Amour? Serait-ce Amour lui-même?
Je l'ai mis sur mon cœur, et mon cœur embrasé
A reconnu l'Amour, vainement déguisé.
Ah ! Chloé, sans doute que j'aime :
Au-devant de tes mains mon cœur précipité,
D'une joie inconnue a long-temps palpité;
Il se trouble, il palpite encore;
Il desire, il craint, il adore,
Et tout conspire à l'enflâmer.
Je ne saurais plus te nommer,
Sans un trouble qui m'inquiète.
Mon cœur parle à ton cœur quand ma bouche est muète.
A travers les Pavots, dans l'ombre et le sommeil,
Je vois, j'embrasse ton Image;
C'est l'aurore de mon réveil;
De mes premiers regards elle reçoit l'hommage.
Me trompé-je, Chloé ? ta naïve candeur
N'affecte point l'orgueil d'une Prude farouche.
Un essaim de baisers voltige sur ta bouche,
Et Vénus, dans tes yeux, sourit à la Pudeur.
Chloé, daigneras-tu m'apprendre
Quel fut de ce Bonbon le pouvoir dangereux?

Au plaisir d'y goûter je me laisse surprendre.
O ravage fatal d'un poison amoureux !
Je brûle..... et ce n'est plus qu'en des baisers de feux
Que je puis encor te le rendre.

Pardonne à mes soupirs leurs timides aveux ;
Te voir, te parler et t'entendre,
T'aimer, que sais-je encor... voilà quels sont mes vœux!
Si t'aimer est un crime, ai-je pu m'en défendre?
Tes regards m'attachaient par d'invisibles nœuds.
Qu'un seul Myrte d'Amour nous ombrage tous deux ;
Et, s'il se peut, qu'une étincelle
Des feux que ce Bonbon recèle,
Pénètre dans ton cœur, en s'échappant du mien!
Je ne puis qu'être heureux, mon bonheur est le tien.

## LE BOUQUET DE COLETTE *.

CHANSON.

En riant la jeune Colette,
Un soir me vint demander un bouquet.
Fais-le vite, dit la Folette,
Je l'attends pour orner mon corset.

Je vole, un souris me rappelle,
Et je reviens plein de feux et de fleurs.
Je montre un bouquet à la Belle,
Dont l'Amour fait briller les couleurs.

Le voilà, prends-le, ma Bergère,
J'en veux, pour toi, faire un, soir et matin.
Ouvre un peu ton corset, ma Chère,
Laisse entrer le bouquet de Colin.

Il entre; sa main le caresse;
Mais de son sein il retombe trois fois.
A le remettre elle s'empresse;
Il paraît s'animer sous ses doigts.

* Le Manuscrit porte cette note de la main de l'Auteur : *Petits riens d'écolier.*

Suis-moi, dis-je, dans la prairie,
Colette, il est d'autres fleurs à cueillir.
Foulons tous deux l'herbe fleurie,
Ton Berger veut encor t'embellir.

Ta Mère est loin de ce Bocage.
Amusons-nous, les jeux font les beaux jours.
Viens folâtrer sous cet ombrage,
Le gazon sert de lit aux Amours.

Quels traits, quelles grâces piquantes !
Que j'aime en toi cet air vif et fripon.
J'en connais bien de plus constantes;
Mais sont-elles plus aimables ? Non.

Quel teint, quelle bouche vermeille !
Ce joli pied promet un front charmant.
Un petit front, quelle merveille !
Car jamais un joli pied ne ment.

Cueillons les roses du bel âge;
Ouvre ton cœur, et reçois mes soupirs.
Qui ne le fait point, n'est pas sage.
La Beauté n'est rien sans les Plaisirs.

S'aimer est un bonheur suprême.
Mourir d'Amour est le sort le plus doux.
Mais qu'on survive à ce qu'on aime !
Non, il faut mourir des mêmes coups.

## ÉPITRE A DÉLIE *.

Qui ! moi ! d'une absence importune
Je pourrais subir la rigueur !
Je quitterais, pour la Fortune,
Et mon Amante et le Bonheur !
Délie, ah ! pour braver tes larmes,
Il faut un cœur de diamant.
Va ! je suis riche de tes charmes;
C'est la fortune d'un Amant.

Non, non, ma charmante Délie,
Ne crois pas, qu'abjurant mes feux,
Dans une avare frénésie,
Pour tout l'or qu'enfante l'Asie,
Je cède un seul de tes cheveux.
Les Dieux même enviraient ma Gloire,
Lorsque, du Zéphir animés,
Tes cheveux, sur un col d'ivoire,
S'épandent à flots parfumés.
Sans courir de lointaines rives,
Tu m'offres les biens les plus doux,
Et ta bouche a des Perles vives,
Dont l'Orient serait jaloux.
Jamais les Filles de Nérée
N'eurent la blancheur de tes bras;

* J'avais à peine vingt ans lorsqu'on me proposa de quitter la France pour faire ma fortune. Ce fut l'occasion de cette Épître. (*Note de l'Aut.*)

La Ceinture de Cythérée
Ne voila jamais tant d'appas.
Jamais cette liqueur choisie,
Qu'Hébé verse aux coupes des Dieux,
Ne valut la douce Ambroisie
De tes baisers délicieux.
L'éclat qui brille dans tes yeux,
Sous l'ombrage de ta paupière,
C'est l'Aurore aux traits radieux,
Qui de la nuit rompt la barrière,
Pour semer de Roses les Cieux.

Ta gorge, où le Baiser folâtre
Presse deux globes amoureux,
Semble deux collines d'Albâtre,
Dont le sommet jette des feux.
C'est là qu'Amour a son asile:
Là, des Jeux le volage essaim
Soulève une gaze docile,
Tissu d'air que leur aile agile
Fait ondoyer sur ton beau sein.

Quand, sur tes lèvres demi-closes,
Vole et murmure le soupir,
Je crois voir, sur un champ de Roses,
Voltiger l'amoureux Zéphyr.

Mais il est un bosquet paisible,
Où, loin des mortels et du jour,

Dans une grotte inaccessible,
S'est caché le folâtre Amour.

PROFANES ! loin du sanctuaire
Portez vos regards indiscrets;
Que dans ce temple solitaire
Les Desirs, les Baisers secrets,
N'introduisent que le Mystère !
De la Déesse de Cythère
Tels sont les augustes décrets.

Ah ! dût l'Olympe sur ma tête
Épuiser la coupe des maux,
Et les ailes de la Tempête
M'enlever au-delà des Flots !
Entouré de l'horreur profonde
Des plus effroyables revers,
Dans les solitudes de l'onde,
Ou dans l'abîme des déserts,
Si tu daignes m'y suivre encore,
Si je te vois, les bras ouverts,
Sourire à l'Amant qui t'implore,
Plein du beau feu qui me dévore,
Je retrouverai l'Univers
Dans les bras de ce que j'adore.

FIN DU TOME SECOND.

# TABLE.

## ÉLÉGIES.

### LIVRE PREMIER.



### LIVRE SECOND.

## LIVRE TROISIEME.



## LIVRE QUATRIEME.



# ÉPITRES.

## LIVRE PREMIER.

## LIVRE SECOND.



## LES VEILLÉES DU PARNASSE,

Poëme en quatre chants.

## LA NATURE,

### OU LE BONHEUR PHILOSOPHIQUE ET CHAMPÊTRE,

Poëme.



## TRADUCTIONS.



## VERS

### DE LA PREMIÈRE JEUNESSE DE L'AUTEUR.

FIN DE LA TABLE.

# FAUTES A CORRIGER.

PAGE 27, vers 6, ta Fugitive cendre, *lisez* ta fugitive Cendre.

47, vers 13, toi seul fait mon destin, *lisez* fais mon destin.

64, vers 10, tu pleureras, Tibulle; *effacez* la virgule.

134, après le dernier vers, un point et virgule ;

135, après le vers 6, un point admiratif !

136, vers 7, *ponctuez* ainsi ce vers :

Quand, la Parque frappant un père entre mes bras.

150, vers 5, Qu'importe l'art; après cet hémistiche, un point interrogant ?

156, au titre de l'épître VII, Du Belloi, *lisez* De Belloy.

157, après le second vers, un point interrogant ?

203, vers 9, que tous ses Colardeaux, *lisez* ces Colardeaux.

220, après le vers 26, une virgule au lieu d'un point.

235, à la fin de la note, *ajoutez* (*Note de l'Auteur.*)

241, à la fin des deux notes, *idem.*

271, dernier vers, et de bosquets rians, *lisez* et des bosquets rians.

280, vers 8, luit un ciel d'azur, *lisez* luit sous un ciel d'azur.

323, après le vers 14, un point interrogant ?

344, vers 13, n'eut, *lisez* n'eût.

347, vers 21, les ailes du plaisir agite nos fougères, *lisez* agitent nos fougères.

371, vers 26, les ombres que le Styx environnent neuf fois, *lisez* environne neuf fois.

59531249

